



Université Nationale du Rwanda  
Campus de Ruhengeri

FACULTE DES LETTRES

# **L'ENGAGEMENT DANS LE ROMAN AFRICAIN**

**Ferdinand OYONO : Une vie de boy**  
**Ayi Kwei ARMAH : L'âge d'or n'est pas pour demain**

par Félicien MUNYANSANGA

Mémoire de licence dirigé par  
Joseph NSENGIMANA

Option: Langue et Littératures françaises

Année Académique: 1984—1985

Ruhengeri, juin 1985

Université Nationale du Rwanda  
Campus de Ruhengeri

FACULTE DES LETTRES

# **L'ENGAGEMENT DANS LE ROMAN AFRICAIN**

**Ferdinand OYONO : Une vie de boy**  
**Ayi Kwei ARMAH : L'âge d'or n'est pas pour demain**

par Félicien MUNYANSANGA

Mémoire de licence dirigé par  
Joseph NSENGIMANA

Option: Langue et Littératures françaises

Année Académique: 1984—1985

Ruhengeri, juin 1985

A ma très chère Espérance .

A mon petit Christian,

A vous tous qui êtes issus de mon sang.  
héritez de votre père  
l'assiduité de ses efforts.

## AVANT - PROPOS

Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à Joseph NSENGIMANA, professeur à la Faculté des Lettres, qui ne s'est épargné d'aucun effort pour la direction de ce mémoire. Qu'il trouve donc ici l'expression de notre profonde reconnaissance pour la patience, le dévouement et l'indulgence qu'il a toujours montrées en nous prodiguant de conseils utiles dans un domaine aussi complexe que la littérature africaine.

De près, nous présentons notre sincère reconnaissance et nos profonds remerciements à la famille BARAMBIRWA Jean Baptiste pour tant de générosité qu'elle n'a jamais cessé de nous témoigner du début à la fin de la réalisation du présent document. Qu'elle reçoive en récompense à toute sa disponibilité le fruit de son désintéressement qui, pensons-nous, ne sera pas déçu quant aux résultats de notre longue patience.

Mais aussi, que tous nos professeurs, amis et connaissances, et tous ceux qui ont contribué de près ou de loin, directement ou indirectement, à l'aboutissement de ce travail, trouvent en début de ces pages l'expression de notre sincère attachement.

Ruhengeri, le 25 mai 1985.

INTRODUCTION .

01. LITTÉRATURE AFRICAINE ET ENGAGEMENT: PROBLÉMATIQUE DE DÉFINITION.

Lorsqu'on parle de littérature africaine, nombreux sont ceux qui se demandent de quelle littérature on parle pour un continent longtemps dominé par les traditions orales. Là où les invasions romaines et arabes n'ont pas introduit une civilisation écrite comme en Afrique du Nord, l'écriture est un phénomène trop récent que l'on ne sait pas si réellement il existe une littérature africaine ou s'il faut toujours parler d'elle sous réserve d'évoquer ses influences prédominantes. Tout le monde reconnaît cependant qu'il existe deux formes de littérature assez distinctes: l'une orale, transmise de génération en génération par la voix des conteurs ou des griots, d'aèdes ou de déclamateurs, relatant l'histoire de héros nationaux ou véhiculant la morale séculaire d'ancêtres disparus; l'autre, assez récente puisque datant des heures de la colonisation dont l'écriture est une des premières caractéristiques. Importée d'Europe, l'écriture appelée comme corollaire dialectique la lecture qui, comme chacun le sait, a servi depuis des décennies à l'appréciation intellectuelle de cadres africains.

Pour des raisons impérieuses de domination, les administrateurs coloniaux ont ouvert de petites écoles d'alphabétisation où étaient reçus de jeunes noirs qu'ils comptaient enrôler pour affermir leur système d'exploitation. Ces noirs se plaçaient en intermédiaires entre leurs confrères et les colons blancs, instruments de domination s'il en fut, et preuve évidente de la générosité de cette civilisation occidentale dotée, disait-on, d'une mission civilisatrice à l'endroit des peuples primitifs.

Mais tandis que l'écriture faisait ses premières élites en Afrique, les affranchis d'Amérique, longtemps initiés à la "sorcellerie" blanche et déçus par l'hypocrisie congénitale de ceux qui leur refusait le droit de jouir d'une liberté retrouvée, dénonçaient déjà la discrimination dont ils étaient victimes aux Etats-Unis. Aux Antilles, un courant de résurrection culturelle luttait déjà contre la "décalcomanie" bourgeoise et réclamait l'originalité nègre. D'emblée, l'enseignement scolaire africain chevauchait avec une littérature de protestation aux Amériques, une littérature que les premiers africains instruits assimileront, vu l'homologie des situations sociales que les noirs endurées aussi bien en Amérique esclavagiste qu'en Afrique colonisée.

Les africanologues regroupent toutes les productions littéraires des noirs aussi bien américains qu'africains sous le qualificatif de littérature "négro-africaine", car l'Afrique est ~~la~~ berceau-mère des civilisations nègres dont ils se réclament. Dans cet ordre d'idées, les premières anthologies de cette littérature associent dans un même courant l'américain

Langston Hughes, le guyanais Léon Damas, l'antillais Aimé Césaire, le sénégalais Léopold S. Senghor, etc. C'est que la poésie de la négritude parle de l'homme noir en général et se soucie moins des spécificités régionales qui ont constitué la seconde étape de notre littérature: la décolonisation.

Avec Senghor et après René Maran, naît en Afrique une littérature militante qui s'attaque aux problèmes de l'heure relatifs au refus de la domination coloniale. La spécificité africaine entre dans cette littérature qui, sans négliger l'influence des négro-américains sur sa naissance, souligne la maturité de nos écrivains désormais conscients de leur originalité. Ils découvrent que le combat n'est pas le même en Amérique: le noir américain est un homme libre qui lutte pour son intégration; le noir africain est un colonisé qui lutte pour sa liberté. Cette différence fondamentale fait la spécificité de la littérature "africaine" dont les lettres de créance sont datées des années 50 avec les grands noms de Senghor, de Diop, de Beti, d'Ousmane ...

Ayant acquis une existence propre qui la dissocie de ses maîtres américains, la littérature écrite que Nordmann-Seiler qualifie de "néo-africaine" pour la distinguer de la littérature orale, se régionalise de plus en plus sous l'influence de la différence des idéologies régnautes dans les différents pays africains et celle des problèmes inhérents à l'exercice du pouvoir. La nouvelle génération d'écrivains africains ne parle plus des problèmes généraux de colonisation mais ceux de leurs pays respectifs sans se pencher sur des généralités africaines qui se recourent par hasard à travers l'ensemble de cette littérature. Colonisation ou exercice du pouvoir africain, il s'agit cependant de deux réalités que la littérature africaine a eu à contester, ce qui nous permettra d'insérer notre sujet dans un cadre bien précis, géographiquement et culturellement délimité, l'Afrique.

## 02. PRESENTATION ET DELIMITATION DU SUJET.

La littérature africaine a subi l'influence négro-américaine et s'est tout de suite spécialisée dans la lutte pour la libération politique et culturelle du noir colonisé. Ce choc des civilisations a été à la base d'une littérature de formation qui prenait pour appui le contact Afrique/Europe où n'ont pas manqué d'être traités des thèmes comme le déracinement des noirs, l'exode dans les villes coloniales ou métropolitaines, l'aliénation des intellectuels africains en équilibre instable sur deux cultures conflictuelles, l'asservissement du noir dans les milieux européens. Tous

ces faits, culturels ou sociaux, ont été rendus par la littérature, produite en grande partie par des ressortissants africains vivant en métropole et qui ont profité de la débâcle européenne pour précipiter à "coups de pilon" selon les propres mots de David Diop, la décolonisation d'une Afrique

longtemps humiliée, par la production d'oeuvres éminemment politisées que nous regroupons sous le vocable de "littérature engagée".

L'engagement de cette littérature a été tel que certains lecteurs avaient pressenti sa mort après le départ du colon. Mais peu après les indépendances, l'exercice du pouvoir africain a fourni une matière à réflexion et l'écriture africaine s'est engagée résolument à en dénoncer les abus. Dès sa naissance à nos jours, les écrivains africains ont eu une vocation toute tracée: la critique des administrations en place. Cette unicité du thème a orienté le choix de notre sujet mais elle couvre une période très longue qui n'entre pas dans le cadre limité d'un mémoire de licence. Nous laissons à Achiriga (1) l'honneur de nous avoir présenté une remarquable thèse sur la révolte africaine dans le monde francophone. Mais en revanche, nous pénétrons dans le monde anglophone où nous espérons découvrir la même révolte qui n'est pas la spécialité des seuls écrivains francophones.

Certes, la réalité coloniale peut ne pas avoir été aussi durement ressentie dans les deux zones de l'Afrique déchirée, mais après la grande euphorie des indépendances dont le Ghana, ex-colonie britannique, est le premier bénéficiaire, une période d'insécurité et d'instabilité politique a secoué l'Afrique noire sans distinction d'idéologies. La chute des premiers grands leaders africains parmi lesquels le célèbre Kwame N'krumah, est un démenti à la possibilité d'un âge d'or au lendemain des indépendances africaines. C'est du moins la conviction d'un Ayi Kwei Armah dont le désenchantement sera partagé par de nombreux écrivains francophones dont les personnages romanesques se meuvent dans des républiques imaginaires dirigées par des politiciens médiocres et sanguinaires.

Le caractère situationnel de notre littérature nous impose une lecture politique. Pour des raisons de préférence, nous avons opté de travailler sur le roman. Univers imaginaire mais ordonné, le roman est une nature décrite dans laquelle l'inter-communication est nécessaire entre les divers individus du groupe créé. Il s'agit d'une communauté-modèle dont l'ensemble des *opinions* ou des divergences forme une véritable vision du monde.

---

(1) ACHIRIGA, J.J., La révolte des romanciers noirs de langue française, Naaman, Sherbrooke, 1973.



C'est dans le roman qu'il est le mieux possible de trouver un univers plus vraisemblable et plus cohérent, un univers que l'on peut comparer, allant de l'imagination à l'inspiration, à la réalité du monde tel que nous le vivons.

Partant des réalités romanesques, nous avons l'intention d'aboutir à cette réalité sociale qu'on appelle "les indépendances africaines" pour en déterminer, à travers la littérature, les causes et les effets. Nous pensons en prenant des oeuvres de choix dont l'espace temporel couvre une dizaine d'années, pouvoir cerner l'immédiateté de ce phénomène socio-politique pour lequel certains pays africains, malgré la fâcheuse expérience qui ne les inspire guère, sont encore en lutte. Nous nous sommes résolu d'aborder la littérature romanesque sur les indépendances africaines à cheval sur deux époques distinctes, à savoir la décolonisation des années '50 et le désenchantement des années '70.

### 03. CHOIX DES OEUVRES.

Dans la prétention qui est la nôtre de couvrir une période de 20 ans, nous disposons d'un vaste répertoire de romans aussi importants les uns que les autres qui sollicitent notre disponibilité. Pour la période de la décolonisation, nous avons à choisir entre Sembène Ousmane, Mongo Beti, Ferdinand Oyono et les autres, et de trier, entre leurs différentes oeuvres, celles qui répondent le mieux à nos objectifs. Pour nous, Ferdinand Oyono gagne notre préférence d'abord pour avoir été l'un des plus grands romanciers africains à avoir cassé sa plume avec l'accession de son pays à l'indépendance en 1960. Apparemment, il a voulu montrer par là que ce à quoi il aspirait par la production d'oeuvres franchement engagées contre l'occupation coloniale avait été irréversiblement atteint. Satisfait des acquis de l'indépendance camerounaise, Ferdinand Oyono n'a pas songé à combattre un pouvoir qui le comblait.

De ses trois romans, nous écartons Le vieux nègre et la médaille (1956) et Chemin d'Europe (1960) pour ne garder qu'Une vie de boy (1956). Le choix de ce roman renvoie à une double motivation. D'abord ce petit roman parle objectivement des réalités coloniales quotidiennes. C'est une première qualité que le héros Toundi soit l'image de l'opprimé universel remarquable sous toutes les latitudes. Ensuite, le style du roman, construit en flashes postposés les uns aux autres comme pour un film documentaire, rappelle les "flashes" d'information que les journaux de l'époque devaient balancer sur l'évolution de la question coloniale. Ferdinand Oyono plaque la vie privée d'un ménage colonial sur la réalité officielle pour démasquer l'hypocrisie de l'administration coloniale. Après ces deux raisons,

la biographie même de l'auteur est un stimulant pour notre option: malgré les fonctions de son père employé dans l'administration coloniale, Oyono dénonce le colonialisme; étudiant le droit international à Paris, il est contre la présence française au Cameroun; noir africain, il épousera une Française.

Notre étude se veut diachronique. Si l'engagement d'Oyono ne vise et ne s'arrête qu'à l'indépendance, la gestion de cette dernière nécessite dans la suite un bilan des réalisations. C'est le rôle de la nouvelle génération de jeunes écrivains qui, encore badauds, ont acclamé l'avènement des premières républiques africaines. Mais aussi ils ont été les premiers à regretter le geste d'avoir applaudi ceux qui allaient sous peu les décevoir.

La liste de ces écrivains engagés contre les abus du pouvoir africain ne cesse de s'agrandir. On y trouve par exemple les noms d'Ahmadou Kourouma, d'Emmanuel Dongala, d'Ibrahima Signaté, de Sony Labou Tansi... Nous avons porté notre choix sur la littérature anglophone, connue dans l'univers francophone par les traductions qu'on en a faites de ses oeuvres, où nous avons rencontré le nom d'Ayi Kwei Armah. Nous avons évité à bon escient les républiques imaginaires du Kazalunda, des Marigots du Sud ou d'Anzika pour prendre à témoin la première république d'Afrique noire, le Ghana de Kwame N'krumah, dans le procès que la littérature africaine contemporaine fait contre le déviationisme du pouvoir africain.

Le choix du roman d'Armah repose donc sur le contenu de l'oeuvre et sur la personnalité de son auteur. L'oeuvre nous fait découvrir une littérature anglophone beaucoup moins discrète que la littérature francophone. L'oeuvre condamne le régime d'un des plus prestigieux leaders du nationalisme africain. Mais aussi l'auteur est peut-être le premier écrivain africain à avoir condamné sans appel le berceau de sa naissance. Son audace est allée jusqu'à refuser de collaborer avec un pouvoir qui a institué la corruption sous de faux slogans de socialisme. Il vit en éternel exil comme s'il avait définitivement rompu avec son pays natal qu'il a quitté peu avant la publication de L'âge d'or n'est pas pour demain, publié en 1968 sous le titre original de The beautiful ones are not yet born.

#### 04. OBJECTIFS ET INTERET DU TRAVAIL.

Qu'il s'appelle colonisateur ou dirigeant africain, il ne va pas sans dire que l'autorité de l'un et de l'autre s'exerce non sur lui-même mais sur le peuple et que c'est ce même peuple qui subit les humeurs de ceux qui l'exploitent. Le premier objectif de notre travail est de découvrir

à travers les oeuvres à analyser le comportement à la fois du peuple et de l'autorité l'un vis-à-vis de l'autre, d'en déterminer les rapports et les contradictions, comme pour résumer nos propos en cette seule formule: qui sert qui?

Toundi et "l'homme" sont des prototypes sociaux à partir desquels une extrapolation est possible à tous les pays africains qui vivent ou ont vécu les conditions aussi particulières que celles décrites dans ces deux romans. Notre travail cherche à mettre en lumière la nature de ces conditions provocatrices de phénotypes sociaux, de telle sorte que l'on puisse découvrir sans grande marge d'erreur, un Toundi aussi bien camerounais que ~~zaïrois~~, sénégalais, angolais, et pourquoi pas rwandais? Au-delà de la couleur locale empreinte à l'univers romanesque des oeuvres, il est possible d'établir un panorama général portant sur la société africaine telle qu'observée par l'ensemble des écrivains auxquels nous ferons référence.

Nous ne sommes pas découragé de parler littérairement de pays que nous ne connaissons que par le biais des manuels d'histoire. La littérature offre au lecteur objectif un univers imaginaire si cohérent que l'illusion reste d'avoir vécu une vraie réalité. Quant à nous, nous savons que seule la fiction a arrangé cet univers selon la vision subjective de l'écrivain. Nous essaierons de notre mieux de dépasser la fiction pour le monde des réalités. Personne ne peut contester qu'un roman situationnel, si fictif soit-il, renvoie à une certaine réalité que l'on peut ne pas percevoir immédiatement puisqu'elle est littérairement cachée dans les lignes que nous parcourons lorsque nous lisons.

C'est là notre devoir de proposer une lecture qui respecte l'imagination du créateur tout en orientant l'ouverture sur le monde qui a favorisé la création. Nous comprendrons le texte dans les structures internes qui le construisent, nous l'expliquerons par le contexte qui a permis son éclosion.

#### 05. ELEMENTS METHODOLOGIQUES.

Si nous parlons d'engagement, la question qui se pose à tout lecteur est de savoir en quoi et contre quoi cette littérature s'engage. Certes, il est trop facile de commencer par celui qui s'engage, mais à ce niveau, si nous voulons montrer la littérarité des oeuvres à étudier dans lesquelles elles ont d'engagé, nous devons justement définir le véritable sujet de la création littéraire en opérant un choix entre l'individu et le groupe collectif. Pour ce faire, nous nous servirons de l'école sociologique dans deux de ses branches: l'école existentialiste et l'école structuraliste gé-

nétique.

#### 05.1. La critique existencialiste.

Pour les existencialistes, l'objectif de la critique littéraire découle de la définition même de la littérature. Dans son Qu'est-ce que la Littérature?, Jean-Paul Sartre assigne à la littérature, spécialement une littérature politique, trois principales fonctions qu'il résume en trois questions fondamentales: qu'est-ce qu'écrire?, pourquoi écrire?, pour qu'écrit-on?. Ecrire, c'est dévoiler le monde; on écrit pour défendre la liberté; on écrit pour s'adresser à ses contemporains. L'écrivain reste plongé dans son milieu comme dans son époque, en étroite relation avec son public par l'intermédiaire de l'oeuvre produite. Il a lu le monde qu'il propose aux autres en un acte de dévoilement en vue d'un changement significatif.

Si nous retournons les trois questions de Sartre dans le même style indirect, nous obtiendrons pour la critique travaillant sur des pièces mortes les trois problèmes qu'il aura à résoudre: qu'est-ce qu'on a écrit? pourquoi a-t-on écrit? pour qui a-t-on écrit? Une telle formulation laisse entendre que la critique s'attache moins à la personnalité de l'écrivain qu'à l'objectivité de l'oeuvre, prenant dans ses analyses le texte à témoin mieux que les rapports de l'écrivain avec son entourage.

#### 05.2. La critique structuraliste génétique.

Ce que fait la critique sociologique structuraliste génétique, c'est partir de l'intégralité du texte vers les structures sociales douées de la capacité d'expliquer les structures internes d'une oeuvre littéraire étant entendu qu'il existe une homologie certaine entre les deux types de structures. Goldmann ne dit-il pas en effet, que "toute action purement culturelle est, elle aussi, condamnée d'avance si elle ne peut s'appuyer sur une réalité, ou tout au moins sur une action sociale et économique qui permettrait aux hommes de conserver et même de développer des structures psychiques favorisant la compréhension de leur condition: et la prise de conscience?"(1)

Le structuralisme génétique voit dans toute création culturelle un phénomène à la fois individuel et social. Cette dernière s'insère dans

---

(1) GOLDMANN, L: Marxisme et sciences humaines, coll. Idées, Gallimard, 1970, pp. 36-37.

les deux structures constituées par la personnalité du créateur et le groupe social dans lequel ont été élaborées les catégories mentales qui la structurent. Si la compréhension d'une oeuvre se situe au niveau interne, l'explication reste une mise en lumière de la relation fonctionnelle entre la signification intrinsèque et le comportement du sujet collectif. Il est donc judicieux de voir en toute création l'intervention conjointe de l'individu et du groupe social dont il est membre et partage les aspirations. Ceci est d'autant plus vrai que, loin d'être des aliénations, "les faits humains sont des réponses d'un sujet individuel ou collectif, constituant une tentative de modifier une situation donnée dans un sens favorable à ses aspirations. Cela implique que tout comportement, et donc tout fait humain, a un caractère significatif qui n'est pas toujours évident mais que le chercheur doit, par son travail, mettre en lumière." (1)

En conséquence, faire oeuvre de critique littéraire impose la nécessité, voire l'indispensabilité, de prendre l'oeuvre comme une structure unitaire, de la déstructurer avant de penser au rapport externe dont elle donne finalement une image raisonnée. C'est faire oeuvre de restructuration lorsqu'il s'agit de mettre au rapport l'unité de l'oeuvre et l'unité du monde, le génie de l'écrivain étant dans cette possibilité de passer de l'une à l'autre par l'éclairage de l'explication.

L'homologie entre les deux univers réside dans les structures mentales qui organisent la conscience empirique du groupe social et l'imagination créatrice de l'écrivain. Ces structures n'étant pas le résultat d'une seule expérience individuelle, c'est dans l'expérience collective qu'il faut aller chercher le stimulus d'une action entreprise.

### 05.3. Notre méthode.

Pour nous, les deux méthodes de critique sont complémentaires dans l'approche des oeuvres que nous analysons. Le roman africain, produit des phénomènes sociaux de la colonisation et des indépendances, est doté d'une fonction sociale que l'on ne saurait mieux rendre que par la critique sociologique.

D'une part, servant d'arme privilégiée contre les abus du pouvoir et ayant provoqué des réactions diverses définitoires de son "dérangement" social, le roman politique africain appelle le choix d'une méthode existentialiste en cela même que cette dernière travaille sur l'oeuvre et sur le public auquel le message est destiné. Elle nous aidera à prouver que les mêmes contingences sociales produisent chez les individus soumis aux

(1) GOLDMANN, op.cit., p.56.

mêmes conditions particulières le même comportement de révolte ou d'assoupissement.

D'autre part, l'écrivain définit dans et par l'oeuvre sa vision du monde. Celle-ci, nourrie de toute sa subjectivité, peut prendre des dimensions extra-ordinaires par rapport à la vérité du monde réel. Nous nous aidons de la critique génétique structuraliste pour déterminer l'homologie certaine qui existe entre les structures internes et les structures réelles dont l'organisation transparaît dans les oeuvres que nous analysons.

Par l'application de ces deux méthodes, nous pensons pouvoir prouver comment et en quoi la tentative de l'écrivain politique africain s'encadre si justement dans un contexte social contraignant, en quoi son oeuvre ajuste une certaine vision du monde à l'esprit du groupe auquel il participe, à prouver par la force des idées reçues de l'écrivain lui-même, la singularité de ce dernier dans un contexte socio-historique suffisamment enflammé.

#### 05.4. Division du travail.

Notre travail s'articule en deux temps: la compréhension et l'explication des oeuvres. Toutefois, si le rapport à la réalité sociale se fait intimement avec l'étude du texte qui y renvoie, l'explication des oeuvres se fera en une sorte d'extrapolation élargie à l'oeuvre d'autres écrivains. L'on peut prouver qu'Oyono et Armah appartiennent diachroniquement à la littérature africaine engagée et synchroniquement à un courant littéraire axé sur la critique du pouvoir colonial ou indigène selon les cas. Cette conception de la littérature, qui entre d'ailleurs dans le cadre de notre travail, appelle la constitution d'une documentation suffisante et d'un fichier conséquent à l'objet même de notre travail. L'extrapolation généralisatrice, déjà amorcée dans l'historique de la littérature africaine au titre I, se concrétise dans le titre IV, qui spécifie l'engagement du roman africain de la décolonisation et des indépendances africaines.

Notre travail se veut objectif, et dans toute entreprise de ce genre, le souci constant est de rester dans les limites mêmes de l'objet. Aussi avons-nous consacré un chapitre entier à chaque oeuvre que nous étudions, les titres II et III, le rapport logique entre les oeuvres se trouvant justifié dans le dernier titre.

Notre analyse ne vise pas à prouver la littérarité des oeuvres, mais elle cherche à définir la fonction sociale dont elles sont chargées et qu'à la limite elles assument. Le rappel rationnel à l'histoire aidera à mieux connaître le contexte romanesque.

TITRE I

ENGAGEMENT EN LITTÉRATURE AFRICAINE

---

## 1. QU'EST-CE QUE L'ENGAGEMENT?

### 1.1. Définition. (1)

Le Grand Larousse Encyclopédique (2), se référant à l'utilisation actuelle du terme, définit l'engagement comme un fait qui "consiste, en présence d'un conflit de devoirs provoqué par des luttes politiques, sociales idéologiques, à prendre parti ouvertement, en assumant les risques de cette attitude." Explicitement, l'engagement porte sur une attitude, une conduite ou un acte et détermine le mode d'existence de celui qui décide un alignement. Il peut s'agir d'une prise de position pour ou contre une situation bien délimitée dans le temps et dans l'espace, une prise de position pouvant aller jusqu'à une activité corporelle bien précise, aux actes d'éclat qui la concrétisent. Prise de position ou acte précis, l'engagement affecte le comportement global de la personne engagée qui se déclare de ce fait prête à rendre des comptes et responsable devant le monde des retombées de son entreprise. Elle est prête à courir tous les risques qui surviendront de son engagement. Celui-ci exige d'elle toute sa disponibilité et exclut de sa part toute indifférence. A la limite, la personne engagée est en plein dans la situation, elle en défend la cause, elle l'incarne.

Trois conditions importantes s'imposent à toute forme d'engagement: l'implication, la responsabilité et le rapport à l'avenir. Celui qui s'engage fait dépendre sa vie sur le sort réservé à la situation dont il s'est déclaré solidaire. Il se croit à la fois la gènèse et l'aboutissement de la cause qu'il prend pour idéal et cherche à l'imposer à d'autres dès lors qu'il se propose de l'actualiser. Née d'un manque, la cause vise à instaurer un ordre nouveau qui fait défaut dans le présent et prépare un futur dont la réalisation dépendra de la manière dont la situation aura été comprise par les forces qu'elle rend solidaires. Car l'implication est entraînement, mais aussi solidarité, qui appelle le concours d'autres existences dans le passé de référence comme dans le présent pour l'affirmation de l'idéal prôné et par un partage de convictions et d'expériences, voire de risques.

De cette implication naît la responsabilité qui est une obligation morale que la personne engagée a de remplir un devoir et d'assumer les conséquences de ses actes. La personne se sent effectivement le meneur de l'action et la défend par tous les moyens à sa disposition, au risque même de sa vie.

(1) Voir spécialement "Engagement" in Encyclopedia Universalis, tome V, pp.242-245.

(2) Le Grand Larousse Encyclopédique, tome IV, Librairie Larousse, Paris 1961.



Elle fait revivre les tensions intrinsèques de la situation et sans avoir à prévenir les conséquences, s'engage résolument dans la réalisation de ses projets. En acceptant de s'impliquer dans une situation donnée, la personne engagée accepte de courir tous les risques de l'action, peu importe le degré de participation de ses partenaires.

L'objectif de l'engagement est de préparer l'avènement d'une situation non-présente dans l'immédiat. Il s'agit généralement d'une résurrection d'aspirations non atteintes et dont on espère le succès dans un avenir indéfiniment rapproché: "la vertu de l'engagement, c'est d'empêcher la situation de se durcir, d'enfermer l'existence dans le cercle des fatalités, c'est de ressaisir le mouvement du sens au sein même de ce qui pourrait en menacer la permanence, et de maintenir en somme l'existence ouverte sur l'avenir."(1)

Nous remarquons l'aspect anticipateur de l'engagement qui restitue les événements dans leur signification et annonce toujours une figure à venir. Il se réfère dans le temps à un idéal, une valeur qui en constitue tout le dynamisme. Une fois l'idéal atteint, le comportement de l'individu en est modifié et change son orientation le plus souvent dans le sens des résultats atteints ou dans la voie contraire de lutte et d'opposition.

Parmi les diverses formes d'engagement, nous retiendrons, dans l'intérêt de notre travail, l'engagement dans un parti politique, l'engagement à l'égard d'une valeur et l'engagement dans une profession. Etre membre d'un parti politique, c'est en ratifier la doctrine, les statuts et les stratégies et d'en préparer le succès en se mettant inconditionnellement au service de l'idéologie défendue. Les partis politiques africains ont été animés à leur naissance par une valeur prioritaire parmi toutes les autres: la liberté du noir. Beaucoup d'efforts de sensibilisation ont été dépensés pour réveiller les populations en vue de la suppression du système colonial accusé d'annihiler la dignité et l'originalité africaines par de nombreux observateurs lucides et plus honnêtes. De ceux-ci, il y en a qui se sont engagés politiquement à défendre l'autonomie des territoires africains et le droit des peuples africains à l'auto-détermination. D'autres ont exercé leur talent d'écrivain à décrire les abus coloniaux comme une horreur à ne pas tolérer. A l'unisson avec des voix africaines qui à l'époque manifestaient leur indignation contre l'exploitation dont les noirs tombaient victimes, les intellectuels consciencieux comme Sartre, Céline, Gide, pour ne citer que ceux-là, soutiennent de leur renommée la lutte de revendication sociale et politique que les grands ténors négro-africains mènent. Césaire, Senghor Damas et autres préparent l'étape décisive de la décolonisation que les

(1) Encyclopedia Universalis, op.cit., p.242.

Mongo Beti, les Sembène Ousmane, les Ferdinand Oyono, réclament lorsqu'ils font le procès du colonialisme.

Même les faibles résultats des indépendances n'échapperont pas à l'observation critique des écrivains africains qui ne manqueront pas de critiquer le pouvoir africain décevant à plus d'un titre. Armah, Kourouma, Ouologuem, ouvrent une nouvelle génération d'écrivains engagés et perpétuent dans un cadre africain l'engagement de l'écrivain en général dans le contexte sartrien du terme.

## 1.2. L'engagement en littérature: diverses conceptions.

Pour l'ensemble des penseurs qui ont traité du problème de l'engagement, la vie est un enjeu où s'entrecroisent toutes les divergences existentielles auxquelles l'homme est confronté et doit trouver une réponse qui l'arrange. Ce n'est pas par le suicide, l'arme des lâches, que l'on résout les problèmes de la vie. Une fois que l'on accepte de vivre, on est obligé de défendre le principe de la vie. La lucidité de l'homme ainsi engagé dans le processus de la vie engage toute sa raison et toute sa volonté au service des manifestations de la vie dont la mort est, selon Montaigne, "le bout, non pourtant le but; (la) fin, (l')extrémité, non pourtant l'objet". (1) La vie est donc une lutte continue contre la néantisation de l'être présent et elle se définit par le souci de "dépasser la finitude", comme dit Pascal.

Cette tension perpétuelle fait naître chez tout individu vivant la recherche d'un bonheur sans fin que les contingences actuelles entravent. Elle appelle ainsi des actes corporels pour la satisfaction de cet objectif dès lors qu'on accepte de vivre. Pour Blondel en effet, si accepter de vivre, c'est accepter de vivre dans l'espoir d'atteindre l'idéal que l'on se propose, c'est pour notre corps que nous choisissons un type d'action, c'est par notre corps qu'un rêve se fait réalité et c'est aussi notre corps qui en goûte les premiers résultats. Ainsi, l'homme "embarqué", compromis par l'acte même d'engagement, se définira dorénavant par ses propres réalisations: "il est ce qu'il fait".

Partie intégrante du monde, l'homme passe donc toute son existence à déchiffrer les mystères du monde, à se donner une image de la réalité qui l'environne et à mesurer le degré de sa participation dans le cours des événements. Sa responsabilité porte sur le choix qu'il opère dans ses opinions et préférences et qui témoigne de l'implication délibérée de sa raison dans la défense d'un idéal au détriment d'autres. L'aspect le plus important reste le fait que l'individu se déclare responsable de son action

(1) MONTAIGNE, Essais, 28, Garnier, Paris, tome I, p. 209.

qu'il juge la meilleure d'entre toutes et susceptible d'être proposée comme modèle à suivre. Gabriel Marcel, synthétisant ces convergences nécessaires entre l'homme engagé et l'action entreprise, énonce une vérité axiomatique qui sent de loin le fardeau des conséquences :

" engager ou jouer sa propre réalité: s'est se mettre dans ce qu'on veut. "(1)

L'engagement est donc la présence active de la personne aux problèmes du monde et son action participe à la construction de l'histoire à la fois individuelle et collective. Il requiert de la personne sa disponibilité permanente à l'histoire du monde dont elle suit les étapes et les situations critiques. Cette réponse à l'appel du monde est sans cesse renouvelée au gré des circonstances. L'engagement définitif est la somme d'engagements partiels et répétitifs que la pensée personnelle autorise en leur fixant des limites raisonnables, susceptibles de provoquer la possibilité d'opérer un choix ou un désistement en cas de nécessité. Résumant la pensée de Pascal, Peter Kemp (2) définit ainsi cette inextricabilité des relations qui s'établissent entre l'homme et l'histoire du monde :

" il faut nécessairement jouer. Refuser de jouer, c'est perdre: on est pris dans le jeu quoi qu'on fasse: Vivre, c'est jouer un jeu, on ne saurait jouer sans vouloir gagner, en réalité, même si on n'espère pas gagner, on joue pour de bon."

### 1.3. Un cas concret: l'engagement sartrien.

Pour Sartre, l'existence précède l'essence. L'homme est défini par les actes qu'il entreprend pour justifier sa présence dans le monde. Entre la vie et la mort, le choix est relativement simple, la mort est une solution simpliste pour les hommes dépourvus de lucidité, vaincus par le non-sens de la vie. La vocation naturelle de l'homme est d'affirmer son existence par un engagement tout définitif à une activité illimitée et responsable. Il faut toujours et en tout lieu éviter de "se sentir de trop" dans et par l'action.

L'action valorisante à entreprendre visera à dénoncer les injustices, ces "veules confidences" d'un monde qui réclame de vous votre silence et votre complaisance, qui détruit votre liberté d'action en vous forçant à adopter des principes sociaux pré-établis, qui vous oblige à vous laisser dominer par son absurdité. L'homme engagé est celui qui sait dire "non" à des situations contraignantes, celui qui prend des risques et dénonce le monde au nom de la vérité par un acte de dévoilement, qui propose sa

(1) MARCEL, G., Journal métaphysique, Gallimard, Paris, 1935, p.183, cité P. KEMP, Théorie de l'engagement. Pathétique de l'engagement, Seuil, Paris, 1973, p. 24.

(2) KEMP, op.cit., p. 20.

subjectivité en vue d'un changement radical d'une réalité détonante.

Concrétisant son engagement, l'écrivain est pour Sartre l'homme engagé par excellence puisqu'il enferme l'univers dans les mots. Pour Sartre en effet, "les mots ne sont pas des objets, mais des désignations d'objets."<sup>(1)</sup> Celui qui en use sait par avance qu'il livre à travers ses mots sa propre vision du monde et entend par ce geste la faire partager au lecteur qui n'avait peut-être pas avant les mêmes sentiments que lui. Il s'adresse à la liberté du lecteur pour un partage d'opinions et d'expériences. Si l'écriture est une liberté qui dévoile le monde subjectif, la lecture est aussi une liberté subjective qui produit nécessairement des réactions sur la perception d'un univers que l'objet livresque éclaire. Ainsi donc, "écrire, c'est dévoiler le monde et le proposer comme une tâche à la générosité du lecteur"<sup>(2)</sup>, en même temps que c'est donner à la réalité décrite une conscience malheureuse. C'est du moins l'objectif de tout écrivain politique décidé à éclairer la vérité sociale par la justesse de ses observations et animé du désir de changer les situations présentes jugées compromettantes. Puisque l'écriture se fait dialogue, l'écrivain engagé gardera toujours en mémoire:

" Parler, c'est agir: toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même, elle a perdu son innocence. Si vous nommez la conduite d'un individu, vous la lui révélez: il se voit. Et comme vous la nommez, en même temps, à tous les autres, il se sait vu dans le moment qu'il se voit: son geste furtif, qu'il oubliait en le faisant, se met à exister énormément, à exister pour tous, il s'intègre à l'esprit objectif, il prend des dimensions nouvelles, il est récupéré. Après cela, comment voulez-vous qu'il agisse de la même manière? Ou bien, il persévéra dans sa conduite par obstination et en connaissance de cause, ou bien il s'abandonnera."<sup>(3)</sup>

L'écrivain africain, bâtard de deux cultures en situation conflictuelle en son âme déchirée, répond au message littéraire de Jean-Paul Sartre. Et c'est d'ailleurs pour nous l'occasion de rappeler la reconnaissance de la littérature révolutionnaire africaine par une grande partie d'intellectuels européens parmi lesquels on remarque la grande silhouette de l'existentialiste Sartre. Son Orphée noir, qu'il présente en préface à une anthologie de Senghor, est un véritable manifeste de l'engagement politique d'une partie du monde littéraire européen en faveur de la revendication nègre. Et Sartre, louant la témérité des jeunes poètes négro-africains qui osent mettre

(1) SARTRE, J.P., Qu'est-ce que la littérature?, coll. Idées, Gallimard, 1948, p. 26.

(2) id. p. 76

(3) Ibid. p. 29.

en doute l'univocité de la civilisation occidentale, résume avec concision l'engagement politico-littéraire des artistes noirs à l'adresse des maîtres européens:

" Qu'est-ce donc que vous espériez quand vous ôtiez le baillon qui fermait ces bouches noires? Qu'elles allaient entonner vos louanges? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux? Voici des hommes debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus. Car le Blanc a joué trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale, la blancheur de sa peau c'était un regard encore, de la lumière condensée. L'homme blanc, blanc parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu, éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres. Aujourd'hui ces hommes noirs nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux; des torches noires, à leur tour, éclairent le monde et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent."(1)

Certes, toute la littérature politique africaine ne date pas d'avant Sartre et celle à laquelle il se réfère a été produite indépendamment de ses convictions personnelles. Mais il faut noter que l'engagement a été imposé par les crises économiques et politiques de l'Europe de la première moitié du vingtième siècle. La montée du nazisme et la guerre mondiale qu'elle a entraînée en 1939-1945 ont forcé les philosophies de l'existence à se pencher sur les antagonismes coloniaux. Le monde intellectuel, efficace pendant la période de la résistance, s'est senti toujours porté à décrier les fausses réalités d'un monde décadent qui fondait son idéologie sur l'exploitation de l'homme par l'homme. A côté et sous les ordres d'une Europe déchirée par ses propres contradictions internes, l'image-type de l'homme dominé a été le noir qui, dans le même temps, sortait de ses torpeurs séculaires pour réclamer son identité et son humanité.

## 2. ENGAGEMENT ET LITTÉRATURE AFRICAINE - LE REVEIL DE LA CONSCIENCE NEGRE.

### 2.1. La naissance d'une littérature.

Née au delà des frontières africaines, la littérature négro-africaine vise dans les premiers temps la destruction d'un mythe nègre que des siècles d'esclavage et des décennies d'exploitation coloniale avaient confectionné

---

(1) SARTRE, J.P., "L'Orphée noir" in Situations III, Gallimard, 1969, p. 229.

et sans autre richesse spirituelle que le fameux "totem" d'ailleurs erroné en Afrique - planté au milieu des huttes du village"(1). Les écrivains noirs américains de la première heure affirment l'existence de cultures africaines que l'introduction de valeurs occidentales avait détruites et portées au rang des souvenirs. Une littérature nostalgique se développe aux Etats-Unis où les noirs déracinés chantent une Afrique mythique perdue à jamais grâce à la déjà lointaine traite des nègres. Après les blues et les spirituals des esclaves des plantations de coton et de canne à sucre, Countee Cullen peut entonner avec les autres noirs américains

"Pour moi que trois siècles séparent  
Des lieux que chérissent mes pères  
Bosquets d'épices, canneliers,  
Qu'est-ce donc l'Afrique pour moi?"(2)

Mais ce que veulent les écrivains négro-américains, ce n'est pas tant le retour dans l'Afrique-mère qu'ils connaissent par les histoires transmises au plus fort de l'esclavage, mais c'est plutôt obtenir les mêmes droits civiques et politiques que les blancs d'Amérique, malgré l'affranchissement de tous les noirs décrété par le président Lincoln en 1865, leur refusent. Cette littérature est un vaste mouvement de combat contre la discrimination *sociale* et la ségrégation raciale qui bloquent toute émancipation politique nègre aux U.S.A. Porte-parole de ce mouvement soucieux de faire admettre le nègre dans la communauté américaine, la déclaration de W.E.B. Du Bois est un véritable programme de l'américanisation des afro-américains récemment affranchis:

" Nous ne devons pas accepter d'être lésés, ne fusse que d'un iota, de nos pleins droits. Nous revendiquons tout droit appartenant à tout américain né libre au point de vue politique, civil et social; jusqu'à ce que nous obtenions tous ces droits, nous ne devons jamais nous arrêter de protester et d'assaillir la conscience américaine."(3)

(1) Amadou LY, "Le souffle des ancêtres", in Notre Librairie, n°68, p.41

(2) Countee CULLEN, cité par KESTELOOT, Anthologie négro-africaine, Maresbout Université, Verviers, 1978, p.32.

(3) W.E.B. Du Bois, cité par KESTELOOT, op.cit., p.14

La littérature noire américaine est une contestation sociale reposant sur l'objectif de renverser le mur qui prive le nègre de sa liberté effective sur le sol qu'il a mouillé de ses sueurs et de ses pleurs. C'est une littérature à caractère politique qui recherche l'égalité entre les races. Elle s'est heurtée à la résistance blanche américaine qui a reçu comme une injure et une ingratitude les protestations nègres et leur a opposé des mouvements anti-nègres dont le Ku-Klux Klan est un exemple. Seulement la diffusion de cette littérature, même si elle a été réduite par l'intolérance blanche, a dépassée les frontières américaines et n'a pas manqué d'influencer les étudiants noirs installés en Europe où le mouvement de la négritude est né quelques années plus tard.

## 2.2. La littérature anti-assimilationniste noire.

Avant qu'elle n'adopte un ton franchement contestataire, la littérature négro-africaine des années 20-50 adopte une ligne presque similaire à la revendication américaine. Elle parle du déracinement et demande la libération du noir dans un contexte plus humain dans lequel noirs et blancs cohabitent. Ce que René Maran dans son Batouala (1) réclame, n'est pas tant le refus de la présence française en Oubangui-Chari, mais plutôt la révision des méthodes de gestion des colonies qui, en 1921, étaient de véritables tortures. D'ailleurs, René Maran s'adresse aussi bien au gouvernement français qu'aux intellectuels et écrivains français pour la correction de ces "errements", et ce, dans le grand souci de construire une société affranchie où blancs et noirs seraient traités en citoyens français égaux devant la loi.

Cependant la citoyenneté métropolitaine ne devrait pas forcer les cultures africaines à la disparition; l'assimilation occidentale n'est pas un alibi à l'intolérance culturelle européenne. C'est donc mauvaise assimilation pour un Africain que de rompre avec le milieu social qui l'a vu grandir et de vivre en copie souvent mal réussie comme un blanc dans son mode de vie. Le hoquet de Léon Damas sur la superficialité de la culture occidentale adoptée sans critique par la petite-bourgeoisie noire succède à l'indignation polémique du célèbre Banjo que le romancier Claude Mac Kay lance à l'intention des noirs instruits, donc assimilés, qu'il n'hésite pas à qualifier de "bandes de perdus". A ceux-là, Claude Mac Kay rappelle

"... devenus adultes, vous découvrez avec la violence d'un choc que vous n'appartenez pas et ne pouvez pas appartenir à la race

---

(1) MARAN, R. Batouala, véritable roman nègre, A. Michel, 1921.

blanche. Tout ce que vous avez appris ou accompli ne parviendra pas à vous ouvrir les cercles fermés des blancs et ne vous donneront pas les possibilités qui s'offrent au blanc."(1)

Si nous laissons de côté le réalisme qui éclate à la lecture de ce passage, nous ne manquons pas de découvrir ce retour aux sources que les poètes et écrivains africains de l'époque ont sollicité. La réaction des auteurs de l'unique numéro de Légitime Défense est un refus d'assimilation culturelle qui bloque toute créativité originale chez ceux qui se décident à marcher sur des sentiers battus par la présence occidentale. C'est donc pour Etienne Léro et les poètes ses condisciples, faire preuve d'anhistoricité présumée par l'égoïsme européen que de copier tout ce que la civilisation occidentale offre à digérer, c'est concéder au blanc une supériorité reconnue et offrir un démenti officiel à l'assertion de Senghor pour lequel l'homme noir a quelque chose de très grand à donner à la civilisation universelle.

Après la Revue du Monde Noir, Légitime Défense est le deuxième groupe négro-africain à défendre l'originalité culturelle nègre. Même s'il a connu des pressions matérielles qui ont précipité sa mort, ce mouvement est une des étapes d'un courant qui se proposera par la suite, servi par les contextes sociaux d'une stimulation remarquée, à démolir le mythe colonial que la révolution culturelle gratte sans griffer. Après la discrétion de l'Etudiant Noir créé en 1934 par les étudiants noirs à Paris où l'on rencontre des noms africains comme celui de Léopold Sédar Senghor, la véritable activité littéraire au service des populations africaines sera amorcée en 1947 quand Alioune Diop annonce la création de la revue Présence Africaine, bientôt élargie en maison d'édition d'oeuvres à coloration africaine. Cette maison en effet, outre la publication d'articles ou d'oeuvres d'hommes de culture noirs, a préparé des meetings internationaux organisés en congrès, dont l'impact politique a été déterminant dans les années qui ont précédé les indépendances africaines.

### 2.3. La littérature africaine et la recherche des valeurs perdues.

La production littéraire de l'époque de l'entre-deux-guerres, essentiellement dominée par la poésie de Senghor, s'efforce de défendre les valeurs culturelles africaines et de montrer à l'Européen que l'Afrique colonisée n'est pas une terre sans civilisations. Il s'agit pour les

(1) Claude Mac Kay, cité par KESTELOOT, op.cit., p. 29.



premiers écrivains africains, spécialement ceux de l'Afrique francophone où l'assimilationnisme s'était fortement institué, d'une presque reconstitution d'une ancienne Afrique que les valeurs occidentales, y implantées le premier jour de la colonisation, avaient vouée à la primitivité ou à la clandestinité.

Après l'Exposition coloniale de 1931 à Paris où le public européen en fait réelle connaissance avec la richesse culturelle et artistique africaine au-dessus de laquelle l'Europe coloniale avait assis son exploitation selon le fameux principe de la table rase, des protestations naissent dans le monde en faveur de la réhabilitation du nègre et de ses civilisations. Les intellectuels européens intéressés par les cultures africaines effectuent à la source des voyages d'études en même temps qu'ils lisent la poésie et les contes de la négritude naissante. Il ne s'agit donc plus pour eux de produire une littérature exotique exagérément pervertie au goût romantique à la Loti ou à la Zola, mais une littérature qui ennoblit le noir réduit par la colonisation à l'état de bête. Déjà en 1927, dans son Voyage au Congo, et comme reprenant le même refrain que René Maran, André Gide avait révélé au public français les misérables conditions dans lesquelles la colonisation maintient les populations africaines. Des ethnologues comme Frobénius, Delafosse, Monod, vont imposer la reconnaissance des civilisations noires que les Senghor, les Césaire, défendent hardiment au détriment de la trop accaparante civilisation occidentale. L'idée évolue progressivement qu'il est absurde d'imposer à l'Afrique le modèle occidental dont les performances sont par ailleurs fort écoeurantes à l'époque.

Le langage de Césaire, dans la Tragédie du Roi Christophe, résume toute une tendance littéraire qui se définit en ces termes :

" (...) de noms de gloire, je veux couvrir.  
Vos noms d'esclaves, de noms d'orgueil  
nos noms d'infâmie,  
de noms de rachat non noms d'orphelin.  
C'est d'une nouvelle naissance, messieurs,  
qu'il s'agit (...)." (1)

Damas ne tient pas un autre langage lorsqu'il réclame ses poupées noires. Quand Senghor écrit Chants d'ombre ou Hosties noires ou que Birago Diop présente les Contes d'Amadou Koumba, ces chantres de la négritude posent leur exaspération à la fois sur l'assimilation qu'ils vivent réellement et sur la perte des valeurs traditionnelles que le déracinement colonial a provoquée. Lorsqu'en 1947 Senghor fait préfacer chez Sartre son

(1) CESAIRE, A. La Tragédie du Roi Christophe, cité par ADOTEVI, S.S., Négritude et négrologues (inédit), Union Générale des Editions, coll. 10/18, 1972, p. 31.

Anthologie de la nouvelle poésie nègre, le choix de poèmes obéit à un thème bien précis: l'exaltation de la créativité nègre. Et si Sartre accepte d'en faire la préface, c'est justement parce que les noms d'auteurs cités ont su exprimer cette résurrection de valeurs nègres dans un contexte social qui limitait l'exploitation de l'imagination noire.

Le plus grand mérite de la poésie négro-africaine d'avant les années '50 reste d'avoir réveillé la conscience politique des africains et secoué le vernis colonial dont le racisme anéantit tout à son entour. Le poète Senghor nous trace la démarche littéraire des premiers écrivains de la négritude africaine:

" Pour asseoir une révolution efficace, il nous fallait d'abord nous débarrasser de nos vêtements d'emprunt, ceux de l'assimilation, et affirmer notre être, c'est à dire notre Négritude." (1)

Cette prise de conscience nègre dont l'Orphée noir de Sartre fait l'éloge s'est brusquement radicalisée quand les partis politiques sont nés pour la libération des territoires africains. La deuxième guerre mondiale a joué un rôle déterminant dans le revirement des rapports sociaux rendus par la littérature. Alors que l'opinion mondiale ne s'en remet pas encore de la surprise allemande et de la menace nazie, la domination coloniale, que vient de subir quelques pays européens sous la botte d'Adolphe Hitler, devient une aberration de premier ordre qu'il faut dépasser en la détruisant le plus rapidement possible. L'Europe intellectuelle, s'étant constituée sous l'occupation en mouvements de résistance, découvre avec regret que l'exploitation coloniale appelle nécessairement un sentiment de révolte que le pouvoir réprime par la force de sa technologie. L'intelligentsia européenne considère désormais comme légitimes les revendications sociales et libertaires des noirs colonisés auxquels elle va apporter un soutien moral et technique.

Les pouvoirs politiques eux-mêmes, qui ont mobilisé des centaines de milliers de tirailleurs africains pour la sauvegarde de la patrie métropolitaine, sentent qu'ils doivent beaucoup de reconnaissance à ceux qui les ont aidés à bouter hors de leurs territoires l'occupant nazi. De leur côté les tirailleurs africains, désormais forts d'avoir départagé les antagonismes européens, se sentent en droit de réclamer une indépendance politique comme forfait à leur bravoure éprouvée sur les champs de bataille où ils sont morts par dizaines de milliers. La situation est telle que les histori-

---

(1) L.S. Senghor, cité par J. Chevrier, "L'intellectuel et le pouvoir" in Notre Librairie, n°59, 1981, p.72

ographe de l'époque reconnaissent avec Devinat(1) :

" La guerre a occasionné trop de bouleversements, elle a dérangé trop d'habitudes, elle a rompu trop de courants commerciaux, elle a répandu trop de propagandes contradictoires, pour que l'ordre ancien n'ait été modifié."

Et surtout, les rapports de la métropole avec les colonies! L'idée d'indépendance monte dans les esprits et les mesures de prévention occupent le gros de la politique extérieure des puissances coloniales. La littérature des années '50 rend parfaitement compte des préoccupations internationales en matière de décolonisation et des heurts qui se produisent entre le désir d'émancipation politique noire et l'ostracisme colonial qui se venge de son impopularité.

#### 2.4. Le roman politique africain.

Dès lors qu'elle est entraînée dans le courant des revendications politiques, il ne s'agit plus pour la littérature africaine de la décolonisation de réclamer une négritude retrouvée ni de louer "cette Afrique-là" que la colonisation s'était efforcée d'ignorer. La littérature se fait dialogue, elle se fait mouvement, elle s'appelle roman. Elle participe activement à l'action politique des leaders africains et institue pour objectif le dépistage du colon porteur de mauvais augure. Il ne s'agit plus pour la nouvelle génération d'écrivains de "mieux faire connaître au peuple colonisateur le peuple colonisé sous l'angle de l'universelle humanité et non comme une espèce singulière de tares et de vices incurables"(2) mais de s'engager dans une contestation radicale du système colonial.

Déjà en 1954, alors que venait de paraître l'année précédente l'"apolitique" roman de Camara Leye, L'Enfant noir, Mongo Beti traçait au nom de la grande majorité d'intellectuels africains, ce que devait être la littérature africaine :

" Car, la réalité actuelle de l'Afrique noire, sa seule réalité profonde, c'est avant tout la colonisation et ses méfaits... Il s'ensuit qu'écrire sur l'Afrique noire, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation. Impossible de sortir de là."(3)

(1) Cité par LEENHARDT, J. Lecture politique du roman, coll. "Critique", Editions de Minuit, 1973, p.163

(2) Abdoulaye SADJI, cité par VIGNONDE, J.N., "Les mutations de la société post-coloniale" in Notre Librairie n°59, op.cit., p.18

(3) Mongo BETI, cité par J. Chevrier, art.cité, p.70.

Certes, la production littéraire de l'époque n'est pas toute empreinte d'un ton nettement contestataire et on y trouve des titres moins politisés comme L'Enfant noir de Camara Laye, Afrique, nous t'ignorons de B. Matip, ou Crépuscule des temps anciens de Nazi Boni. Mais il n'empêche que la place privilégiée soit à la politique et à la dénonciation des abus du colonialisme. L'oeuvre de Ferdinand Oyono par exemple démonte le mensonge colonial et réclame indirectement le départ de l'administrateur colonial.

Ce mouvement de revendications politiques est soutenu par des congrès de Paris (1956) et de Rome (1959) dans lesquels les écrivains et artistes noirs ont donné à la création culturelle, et particulièrement littéraire, mission de préparer les indépendances africaines. Les intellectuels du monde noir en appellent à la décolonisation et proclament la nécessité d'une écriture engagée au service du peuple. Il s'agit pour tous de faire " un discours sur le colonialisme ", d'en précipiter la chute et de préparer l'avènement d'une Afrique libre et fière. Libérée du joug colonial par l'action conjuguée du peuple et de ses leaders, l'Afrique entre effectivement dans l'ère des indépendances dès 1960.

Quel sera alors le nouveau rôle de la littérature africaine après la lutte pour les indépendances? Maximin nous aide à répondre à cette question que la critique littéraire s'était posée sur une littérature libérée de la question coloniale:

" Aujourd'hui, le grand champ de bataille de la libération, l'ennemi apparemment bouté hors, on compte les disparus, on fait les bilans, on évalue les pertes et les profits, on ouvre les yeux sur la diversité des situations qui brisent le voeu d'unité. Les artistes se découvrent bourgeois, les poètes se sentent impopulaires, les écrivains ont à choisir entre le calme feutré des ambassades et le silence des prisons." (1)

Si l'exploiteur européen n'est plus là pour justifier la littérature africaine, le pouvoir reste, même s'il a changé de partenaire. L'exercice du pouvoir et la jouissance de la liberté pour lesquels cette littérature a lutté pendant près d'un demi-siècle sont un trésor auquel l'écrivain contemporain consacre son talent et son énergie. Comme nous le verrons dans les chapitres ultérieurs, les indépendances n'ont pas apporté cet âge d'or que les campagnes anti-coloniales avaient brandi. Beaucoup d'écrivains aussi bien de l'ancienne génération que de la nouvelle école

(1) MAXIMIN, D., "Critique de l'activité critique dans le Tiers-Monde Noir" in Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation, Acte du Colloque de Yaoundé (1972), Présence Africaine, 1977, p.336.

décrivent le désenchantement qui a suivi les indépendances africaines. Effectivement, les prisons regorgent de prisonniers politiques sous des régimes démocratiques, des dictatures se sont établies dans plusieurs jeunes nations africaines, on dénombre déjà des dizaines de coups d'Etat dans une Afrique vieille de seulement vingt ans d'indépendance., la plupart des dirigeants africains ont sombré dans la corruption et la débauche tandis qu'une partie non négligeable d'intellectuels sincères refuse de servir une administration irresponsable et rejoint le maquis.

La littérature africaine moderne traduit donc le malaise social qui déchire la plus grande surface du continent africain, rendant encore plus invraisemblable l'affirmation de N'krumah:

" Cherche d'abord le royaume politique, et tout le reste te sera donné par surcroît."(1)

Elle rend plutôt compte de la justesse d'observation de Jean-Paul Sartre pour qui

"C'est dans les sociétés instables et quand le public s'étage sur plusieurs couches sociales que l'écrivain, déchiré et mécontent, invente des explications à ses angoisses."(2)

Les auteurs africains s'attachent alors à dresser un réquisitoire sévère et satirique à l'encontre des moeurs politiques de l'Afrique contemporaine. La littérature africaine s'engage résolument dans la lutte contre les néo-colonialismes africains et entend responsabiliser le pouvoir africain sur l'aberration de sa gestion politique. Les temps ne sont pas encore venus de donner à la littérature africaine une orientation autre que l'expression de la révolte et de la contestation.

(1) N'krumah, cité par M. CONDE, "L'envers des mythes" in Notre Librairie, n°59, op.cit., p.37.

(2) SARTRE, J.P., op.cit., p.119.

TITRE II

FERDINAND OYONO, UNE VIE DE BOY.

---

1. APERCU SUR L'AUTEUR ET SON OEUVRE.

Ferdinand Léopold Oyono naît le 14 septembre 1929 à Ngoulemakong près d'Ebolowa, à quelques 160 kms au sud de Yaoundé, au Cameroun. Fils d'Oyono Etoa Jean, fonctionnaire dans l'administration coloniale où il remplit les fonctions d'écrivain-interprète, et de Mvodo Belinga Agnès, fille d'un chef supérieur traditionnel, Ferdinand Oyono est très tôt privé de la présence de son père qui, non seulement va exercer ses fonctions administratives dans presque toutes les grandes villes du Cameroun colonial, mais aussi s'est vu obligé de désertier le lit conjugal pour ne pas se soumettre aux convictions religieuses d'une femme qui ne supportait pas le régime polygamique.

Ferdinand Oyono est inscrit à l'école d'Ebolowa en 1934, trop jeune par rapport à ses promotionnaires et aux programmes d'enseignement. Et à la faveur d'un redoublement, il est reçu au Certificat en 1944 pour être admis au concours de sélection du cours d'Ebolowa d'où, après un an, il entrera à l'école supérieure de Yaoundé. Vivant en dehors du toit paternel et se heurtant non moins à la présence active, affectueuse mais autoritaire de sa mère, la réussite d'Oyono est due à l'action philanthropique d'amis et de sympathisants, parmi lesquels les prêtres de la paroisse d'Abang, située dans le quartier résidentiel d'Ebolowa. D'ailleurs, n'eût été la situation polygamique de la famille Oyono, l'abbé Pierre Ngote songeait déjà à envoyer Ferdinand Oyono au petit séminaire d'Edéa. De ces relations avec les prêtres d'Abang, est née pour le futur écrivain cette connaissance intime des milieux et de la psychologie missionnaires, de même que les deux kilomètres qu'il parcourait chaque jour à pied à travers la ville, se rendant du domicile à l'école expliquent la connaissance presque parfaite du milieu urbain où il a grandi, fait ses fugues, découvre des amis. (1)

---

(1) L'opinion d'un de ses camarades d'enfance est assez claire. Owono MIMBOE, dans Ferdinand Oyono, l'homme et l'oeuvre, D.E.S. Yaoundé, 1974, inédit, p.47, cité par MINYONO-NKODO, M.F., Comprendre "le Vieux nègre et la médaille" de Ferdinand Oyono, les Classiques africains, Editions Sant-Paul 1978, p.6, affirme que "l'école de la vie, pour Oyono, ne fut pas celle dirigée par un instituteur blanc où il apprit à lire et à écrire. Ce fut la ville avec tous ses milieux, toutes ses activités, cette diversité d'êtres plus ou moins bizarres qui semblaient se donner rendez-vous, échantillons de la nature produite en petit nombre et que la vie moderne tire du fond de leur village lointain vers le pôle d'attraction qu'est la ville".

Ferdinand Oyono poursuivra sa formation intellectuelle au niveau du secondaire successivement à l'école supérieure de Yaoundé et au lycée de Nkongsamba, avant d'être transféré en France dans un lycée de Provins. En 1946, il entre en effet à l'école de Yaoundé, en 1948 il rejoint Nkongsamba où il échoue à l'examen du brevet élémentaire en 1949, aux deux sessions de juin et de septembre. Dépité et blessé dans son amour-propre, le père d'Oyono décide d'envoyer son fils en métropole. En 1950, Ferdinand Oyono s'embarque pour la France où il s'inscrit dans un lycée de Provins. Après un premier échec en 1952, Ferdinand Oyono réussit la première partie du baccalauréat en 1953, et en 1954, la deuxième partie. Il entre alors en Sorbonne et suit le cours de droit et des sciences politiques. Son cycle normal achevé, Oyono fera un stage de consul en 1959, avant de rentrer dans son pays où il est nommé directeur du Bureau d'Etudes à Yaoundé.

Mais dès 1960, il commence sa carrière diplomatique. Cette année-là, il est nommé attaché d'ambassade à Paris; en 1961, délégué du Cameroun à l'O.N.U.; en 1962, ambassadeur du Cameroun pour la Guinée, le Ghana et le Maroc; de 1962 à 1965, ambassadeur au Libéria; de 1965 à 1969, ambassadeur du Cameroun pour le BENELUX, et le Marché Commun; de 1969 à 1975, ambassadeur du Cameroun en France, Italie, Tunisie, Maroc et Algérie, avec résidence à Paris. Depuis 1975, Ferdinand Oyono est délégué permanent de la République Camerounaise auprès des Nations Unies à New York. Ferdinand Oyono est marié à une Française et père de deux enfants.

Mais Ferdinand Oyono est plutôt mieux connu pour ses oeuvres qui ne se composent que de trois romans. Le premier, Une vie de boy, a paru chez Julliard en 1956. C'est l'histoire du jeune Toundi qui, ayant décidé d'aller vivre en ville et ayant été favorisé par l'arrivée spectaculaire du père Gilbert, se fait successivement boy à la Mission Catholique de Dangan et à la Résidence du Commandant de cercle, avant de connaître une fin tragique par l'injustice conjuguée de tous les blancs de la localité.

Le deuxième roman, Le vieux nègre et la médaille, paraît seulement quelques mois après le précédent en 1956 chez le même éditeur. Egalement anti-colonialiste ce roman est l'histoire d'un vieil homme, Laurent Méka, originaire du sud-ouest du Cameroun, qui est désillusionné sur la possible fraternité entre les hommes, notamment entre blancs et noirs, que l'Eglise catholique et les discours officiels ont le tort de prêcher. En effet, au nom de la foi chrétienne, le vieux Méka a donné ses terres à l'Eglise. Pour la grandeur de la France, il a offert en holocauste son deuxième fils après avoir perdu le premier pour la cause allemande pendant les deux guerres mondiales. Mais cela n'empêche pas que Méka, le jour de sa décoration, se heurte à la barrière coloniale dont le représentant officiel, le Haut-Com-



missaire, le fait longuement attendre sous un soleil brûlant, refuse en outre de venir manger le bouc avec lui, autorise ses commissaires locaux à l'arrêter, le bastonner, l'emprisonner toute une nuit avant de le renvoyer les mains vides, privé de sa médaille et de sa fierté.

Enfin, le dernier roman, Chemin d'Europe, paraît également chez Julliard en 1960. C'est l'histoire d'un jeune intellectuel, Aki Barnabas, titulaire du C.E.P.E. et renvoyé du séminaire, qui refuse de travailler dans l'administration coloniale où il n'occuperait qu'un poste subalterne. Il attend vainement la réponse à une lettre adressée de sa main au gouverneur de la colonie pour demander une bourse d'études en France. Il se rend même auprès du gouverneur qui lui refuse la bourse et par ce refus, la réalisation de toutes ses ambitions premières. Il entre alors dans un mouvement de protestation contre le sort du nègre et contre la ségrégation raciale dans les colonies avant de tomber miraculeusement dans une secte religieuse qui le mènera en France. Aki Barnabas vit depuis en Europe et nul ne sait s'il reviendra jamais dans son pays.

## 2. "UNE VIE DE BOY"

### 2.1. Contexte socio-historique du roman.

Au moment où paraît Une vie de boy, la situation socio-politique africaine se mêle d'inquiétudes et de promesses dans la solution du problème colonial par les puissances européennes. A cette époque, les puissances coloniales, abattues par l'expérience de la deuxième guerre mondiale dans laquelle blancs et noirs sont également intervenus, décident de prendre des dispositions utiles afin d'éviter des conflits graves que les anciens colonisés peuvent entreprendre d'un moment à l'autre. Malgré l'adoption en 1946 d'une Constitution qui institue l'existence d'une Union Française dans laquelle les peuples colonisés jouissent des mêmes droits structureux d'égalité, la France n'en a pas connu moins deux guerres de libération de grande envergure, celles d'Indochine et d'Algérie, dont le résultat a été à la faveur des peuples colonisés.

Dans les territoires africains, la naissance de partis nationalistes a entraîné l'adoption de certaines réformes comme par exemple dans le monde francophone l'organisation d'élections législatives pour la constitution d'assemblées locales associées à la gestion des affaires territoriales locales. Mais au delà de cette association, les assemblées se sont empressées de réclamer l'indépendance ou la fin de tutelle de leur territoire afin de jouir d'une pleine autonomie administrative comme en jouissaient déjà dans les années '55 bon nombre de colonies britanniques, dont le Nigéria et le futur Ghana.

Ces réformes, quoique limitées à quelques manifestations négligeables vu l'intensité et la densité du problème colonial, ont abouti à l'injection dans les parlements métropolitains de députés noirs ou à la nomination de noirs aux postes ministériels au sein du Conseil métropolitain. C'est ainsi par exemple qu'en France, Léopold Sédar Senghor et Félix Houphouët-Boigny deviennent respectivement député et ministre délégué à la présidence du Conseil sous le gouvernement de Guy Mollet.

Mais jusque-là ces réformes institutionnelles offrent un visage sûrement superficiel qui ne signifie en rien l'éradication immédiate du phénomène colonial que les nationalismes naissants réclament. En effet, selon Jacques Chevrier, "ces mesures politiques n'entraînent pas dans l'immédiat de transformations radicales au plan des mentalités. En effet, l'administration cesse d'être coloniale dans les mots mais elle reste en grande partie aux mains des Européens, et si les petits Blancs se révèlent parfois inquiets des nouvelles dispositions juridiques, ils n'en abandonnent pas pour autant la mentalité raciste et arrogante dont Une vie de boy offre un témoignage saisissant." (1)

Les années '50 sont une période de semi-instabilité politique pour les différents acteurs de la tragédie coloniale, aussi bien blancs que noirs. Si les premiers sentent que la fin de leur règne approche, les seconds subissent amèrement les derniers soubresauts d'un système agonisant. Les blancs perpétuent le recours aux méthodes barbares pour dominer "le péril nègre" qui se lève, les nègres restent victimes d'une complicité tacite entre les gouvernements paternalistes et les colons aux habitudes désuètes.

Alors que certains intellectuels européens dont Jean-Paul Sartre, Alain Robbe-Grillet, entreprennent en Europe une sensibilisation des services publics, la plupart d'intellectuels africains décident le dénigrement du fléau colonial par la peinture réaliste, et même surréaliste et stéréotypée du colonisateur et du colon européens, armés d'une chicotte et coiffés d'un casque colonial, n'ayant d'autres plaisirs que la bastonnade du nègre, les visites domiciliaires nocturnes, la débauche, l'alcoolisme, la haine et le mépris, dans un monde aux valeurs dégradées où seules règnent l'injustice et le préjugé.

Toute l'œuvre d'Oyono traite de ce thème et à la lecture du roman africain de cette période, on remarque que l'anti-colonialisme d'Oyono est partagé par l'ensemble de ses contemporains aussi bien poètes comme David Diop que romanciers comme Mongo Beti, Sembène Ousmane... C'est que, confor-

---

(1) CHEVRIER, J., Ferdinand Oyono: Une vie de boy, Profil d'une oeuvre, Hatier, Paris, 1977, p.12.

mément à la définition même de la littérature selon Jean-Paul Sartre, le roman africain est le produit d'une époque, et cette époque, c'est la colonisation.

## 2.2. Diégèse

Ce roman relate l'histoire de Joseph Ondoua Toundi, victime des sociétés aussi bien africaine de laquelle il s'enfuit, qu'européenne où il se fait immoler. En effet, battu par son père dont il se croit mal-aimé, Toundi, avec l'accord tacite de sa mère, décide de se réfugier auprès des pères catholiques de la mission de Dangan, dont le père Gilbert est curé. Boy de la mission, Toundi apprend à lire et à écrire, à servir la messe comme la table, et à parler correctement français. Ainsi déraciné de son milieu traditionnel, le jeune boy perd aussitôt son "bienfaiteur" dans un accident de moto et se retrouve désormais livré à l'humeur massacrate du méchant père Vandermayer qui s'empresse de se débarrasser du pauvre Toundi. Celui-ci est confié au Commandant Décazy, nouvellement arrivé à Dangan, qui est prédisposé à punir sévèrement la moindre incartade de ses marmitons.

Jusqu'à l'arrivée de Madame Décazy, Joseph Toundi s'accommode de sa nouvelle vie à la Résidence. Il ne semble nullement se plaindre des occasionnels coups de pied que lui destine le Commandant à la manière du père Gilbert. Les premiers contacts entre Toundi et Madame Décazy font naître dans l'esprit du boy une admiration si haute que la vie même de Toundi en est transformée. Son bonheur est sans limite et n'eût été le prochain adultère de sa patronne, Toundi ne se serait jamais défait de cette considération abusive qu'il portait à la personne de son indigne maîtresse. Seulement peu après son arrivée à Dangan, Suzy Décazy subit la cour des habitués du cercle de Dangan qui changent ses bonnes dispositions à l'égard des nègres en un racisme délirant qui conduira le malheureux Toundi à la mort. Les rapports entre Toundi et sa maîtresse s'assombrissent par la découverte de l'adultère de Suzy à la faveur d'un déplacement de son mari dans la brousse.

Dès lors, tous les moyens sont bons pour se débarrasser de ce témoin gênant. Ce qui aggrave la situation, c'est que Suzy sait pertinemment bien que Toundi est au courant de son adultère, puisqu'il a découvert les préservatifs dont a usé M. Moreau sous le lit de Madame. La brève scène de ménage qui suit la découverte par le Commandant du briquet de son rival va se terminer par une réconciliation entre les époux au grand dam de Toundi contre lequel chaque Européen essaie de trouver un grief plus assommant. Le Commandant l'accuse d'avoir colporté sa mésaventure conjugale sur toutes les places de Dangan. M. Moreau espère sauver l'honneur de sa "maîtresse" en se déchainant sur Toundi qui naguère lui servait de courrier. L'ingénieur agricole, M. Magnol, dépose contre Toundi une double charge dont l'objet central relève d'une jalousie rancunière: Toundi a couché dans la même case

que Sophie, la "cuisinière-boy" et "maîtresse" de l'ingénieur, lors d'une tournée d'inspection en brousse avec le Commandant Toundi est taxé de complicité dans le vol des cent cinquante mille francs que Sophie a emportés dans sa fuite en Guinée espagnole. L'occasion est bonne pour châtier exemplairement l'innocent Toundi qui a commis un triple délit: être nègre, être sincère avec lui-même et honnête envers ses maîtres.

Il est alors conduit au poste de police où il fait une mémorable connaissance avec le fameux Gosier-d'Oiseau, avant d'être transféré au camp des gardes où, "sans défense et sans parole", il est séquestré et battu à mort. Malgré le piteux état de son client, la hargne vengeresse du régisseur de prison soumet le détenu aux tortures les plus barbares dont la dure corvée au fond des collines abruptes. Malade et fatigué à mort, Toundi hospitalisé à Dangan se heurte à l'indifférence d'un médecin blanc qui, au nom de la dignité de ses compatriotes, lui refuse tout secours humanitaire. Enfin, grâce à la complicité d'un infirmier noir compatissant qui lui remet une centaine de francs, Toundi réussit à gagner la Guinée espagnole où il meurt, après avoir reçu la visite d'un compatriote à qui il remet les "2 cahiers" de son journal intime que l'auteur d'Une vie de boy n'aurait fait que traduire en français.

Mais traduction ou non, l'intérêt de ce roman réside moins dans sa structure journalistique propre à la chronique que dans son actualité: il traite des réalités coloniales quotidiennes et permet un regard inquisiteur sur ce qui se passe dans le monde, non pas tant sur la scène ouverte au grand public, mais sur le vrai décor des coulisses dans lesquelles la pureté et la propreté sont loin d'être réelles.

### 3. VISION MANICHEISTE DU MONDE COLONIAL

Du contenu substantiel d'Une vie de boy, la première constatation à faire est cette subdivision de la population coloniale en blancs et noirs, deux communautés distinctes, moralement, économiquement et politiquement différentes dans un monde dont l'édification nécessite pourtant leur présence commune. Parés de toutes vertus et chargés d'une mission civilisatrice de droit divin, les blancs sont les envoyés de Dieu sur la terre des sauvages. Ils ont accepté de souffrir de toutes les intempéries de la nature inhospitalière africaine, sacrifice que les noirs payent de leur ingratitude. De leur côté, les noirs, noirs parce qu'ils sont noirs, sont impénétrables à la civilisation que le missionnaire et l'administrateur leur apportent. A l'exception de quelques noirs doués qui évoluent dans l'ombre du blanc naturellement civilisé, les noirs préfèrent leur ignorance primitive à la lumière occidentale. Avec les noirs, le blanc

doit savoir manier le "nerf d'hippopotame" car, "avec les nègres, on ne sait jamais". Le noir, noir comme le mal, noir comme la mort, n'est pas un homme avec lequel on s'amuse, avec lequel on sympathise, c'est un animal dont il faut prévoir les sautes d'humeur :

" Comme pour illustrer le caractère totalitaire de l'exploitation coloniale, le colon fait du colonisé une sorte de quintessence du mal. La société colonisée n'est pas seulement décrite comme une société sans valeurs. Il ne suffit pas au colon d'affirmer que les valeurs ont déserté, ou mieux n'ont jamais habité, le monde colonisé. L'indigène est déclaré imperméable à l'éthique, absence de valeurs, mais aussi négation des valeurs. Il est, osons l'avouer, l'ennemi des valeurs. En ce sens, il est le mal absolu. Élément corrosif, détruisant tout ce qui l'approche, élément déformant, défigurant tout ce qui a trait à l'esthétique ou à la morale, dépositaire des forces maléfiques, instrument inconscient et irrécupérable des forces aveugles."(1)

Nourris d'un préjugé aussi mal fondé sur les nègres, les blancs multiplient des mesures de protection pour sauvegarder leur pureté toute chrétienne et du simple *colonialisme* ils tombent du coup dans le racisme et la ségrégation. Sans avoir à anticiper sur les conclusions de l'analyse qui suit, nous verrons à travers Une vie de boy les diverses opinions que les blancs et les noirs, ces voisins pourtant éloignés, se portent mutuellement conformément aux prototypes que l'habitude coloniale a produits. Les uns et les autres sont tombés dans un racisme protecteur et comme pour le blanc son racisme est issu du colonialisme, pour le noir, le colonialisme a produit ce que Sartre appelle "un racisme anti-raciste".

### 3.1. L'image du Noir à travers "Une vie de boy".

Le racisme européen a décrété pour le nègre le refus de toute valeur esthétique et morale: le nègre est un barbare doublé d'anthropophage. Mais le nègre proteste du contraire: le nègre est un homme capable de raisonnement et animé de bons sentiments envers son prochain, si étranger soit-il. La démarche de Toundi dans Une vie de boy est une longue quête, douloureusement tragique, d'un humanisme non feint, par le don de soi qui s'achève par le martyre. Son attachement à ses maîtres parle en faveur de la fidélité et la loyauté des noirs que les blancs ne savent pas apprécier. Jusqu'au jour de son arrestation, Toundi n'aura rien fait qui puisse porter préjudice à sa bonne foi et jusqu'à sa mort, en dépit d'un entourage immédiat vivant dans le vice et la corruption morale, il aura prouvé que tous les nègres ne sont pas malhonnêtes, quoi qu'en pensent les blancs de Dangan.

(1) FANON, F., Les damnés de la terre, Maspéro, 1968, p.10.

### 3.1.1. La bonté de Toundi.

La bonté de Toundi se manifeste donc dans cette conscience appliquée qu'il met au service de ses maîtres et dans cette résolution toute catholique qu'il a prise de ne jamais faire de tort à personne, même pas à ses tortionnaires. Boy, il s'est admirablement acquitté de ses fonctions, d'abord à la Mission Catholique de Dangan où il a reçu maints éloges du père Gilbert, ensuite et à un niveau plus élevé, à la Résidence où il a pourtant vécu une persécution débordante. A cet égard, Jingiri Achiriga (1) note qu' "en Toundi s'est développé un attachement personnel pour ses patrons; il se sent incapable de les quitter. Il leur reste fidèle. A la différence des autres, le métier de boy lui a fini par perdre son caractère strictement professionnel. Il aime ses patrons et croit pouvoir compter sur leur bonté(...) Toundi refuse de se ranger contre ses maîtres européens C'est une âme simple qui n'est pas capable de jouer un double jeu."

Malgré les menaces qui pèsent sur lui et dont la fin tragique est pressentie par ses congénères plus circonspects, Toundi, plus par naïveté que par bonté, accepte d'être malmené par ses patrons qui le livreront à la vindicte du méchant commissaire de police Gosier-d'Oiseau et du régisseur de prison M. Moreau. Mais ce qui est plus sûr, c'est qu'il aura jusqu'à la fin de sa vie, refusé de se salir l'âme par n'importe quel caprice, lui qui a su écarter les tentations libidineuses d'une Sophie enflammée dont la déception a été mal accueillie:

"Toi, tu es un drôle d'homme: ...En vérité, je n'ai jamais rencontré d'homme comme toi! Tu es enfermé dans une case la nuit avec une femme... et tu dis que ta bouche est fatiguée! Quand je raconterai cela, personne ne me croira. On me dira: "C'est peut-être parce que son coupe-coupe n'est pas tranchant qu'il a préféré le garder dans son fourreau."(67-68) (2)

Malgré cette résolution d'être correct envers tout le monde, Toundi n'en a pas moins subi les conséquences comme s'il avait été la synthèse de tous les maux. C'est à regretter qu'il soit mort à la place de tous les vicieux de son milieu, car si Toundi reste un modèle de pureté, évitant le vice pour le châtement, il n'en va pas de même pour l'ensemble de ses confrères dont Ferdinand Oyono nous livre les grands défauts.

(1) ACHIRIGA, J.J., op.cit., p. 69.

(2) Les pages entre parenthèses dans le texte renvoient toujours à Une vie de boy, Julliard, 1956.

### 3.1.2. La perversité nègre.

La sainteté de Toundi, ou plutôt sa perversité en milieu européen, nous permet de voir en grand, à travers les différents personnages africains, les nombreux vices que l'âme africaine garde au fond d'elle-même. Il est même montré que la bonté de Toundi est conditionnée par la crainte qu'il a de l'enfer chrétien, ce lieu où l'on voit éternellement "flames, serpents et Satan avec les cornes". Nous doutons d'ailleurs de la bonté primitive de Toundi dont la désobéissance à l'autorité paternelle explique sa présence en milieu européen, en même temps qu'elle est cause de la mort de son père:

" Au village, on dit de moi que j'ai été la cause de la mort de mon père parce que je m'étais réfugié chez un prêtre blanc à la veille de mon initiation où je devais faire la connaissance avec le fameux serpent qui veille sur ceux de notre race." (p.16)

Marqué du sceau d'avoir assassiné son père - et avec lui toute la tradition - Toundi réintègre le cercle des hypocrites, des voleurs, des ivrognes et des prostituées qu'il fréquente d'ailleurs journellement. Il ne se passe pas un seul jour qu'il ne côtoie Baklu, l'amateur de bière de maïs, ou l'alcoolique garde qui se "réchauffe les boyaux" à grosses quantités d'alcool, ou Sophie dont le derrière provoque des sifflements à chaque passage. Il a fait la connaissance du vantard Akoma et celle du rusé chef Mengueme. Mais à côté de ses personnages dont les défauts sont quand même excusables, le personnage le plus débauché reste Sophie dont les moeurs sont littéralement condamnables, d'autant plus que son destin reste attaché à celui du héros. En effet, Sophie est une prostituée qui joint l'immoralité aux prédispositions de vol les plus hallucinantes, qui n' "attend que l'occasion" pour s'emparer de la "cassette de cent cinquante mille francs, la paie des manoeuvres" (p.159) avec lesquels elle pourra gagner la Guinée espagnole. Délit grave dans lequel Toundi se trouve impliqué et auquel l'administration coloniale réserve ordinairement le châtiment le plus dur.

De toute cette marmaille de personnages plus bizarres les uns que les autres, les plus antipathiques pour Oyono sont les gardes et les gendarmes noirs dont la brutalité est d'autant plus grande qu'ils sont obligés de faire la démonstration de leur zèle à leurs supérieurs en cognant plus durement encore. L'on se rappellera le sinistre Ndjanguoula dont les coups de crosse répétés obligent les nègres "à s'affaisser et se relever pour s'affaisser encore sous un autre coup plus violent que le premier." Méprisés des blancs qu'ils servent et détestés des noirs qu'ils torturent ils forment une catégorie de déclassés paranoïaques que la société rejette

dans l'abjection la plus complète. Rendus à eux-mêmes, ils souffrent de la solitude et de l'isolement qu'ils essayent généralement de rompre en racontant à ceux qui veulent les entendre de vieilles histoires de guerre dont ils sont les héros, comme le fait dans Une vie de boy le vieux Mékongo, ancien combattant de la deuxième guerre mondiale.

### 3.1.3. La solidarité nègre.

Malgré l'existence de ces défauts "congénitaux" si l'on en croit l'opinion européenne, il n'en reste pas moins que tous les noirs en service chez les blancs s'acquittent bien de leurs petites tâches malgré la sévérité d'attitude de leurs différents maîtres. En outre, à l'exception de Toundi qui croit toujours à l'amour possible entre blancs et noirs, les noirs forment un bloc de résistance à part qui épie le blanc dans ses moindres apparitions et misent sur une solidarité circonstancielle qui fait leur force dans un univers qui les supporte mal. Il s'agit généralement d'un seul incident pour réveiller la compassion de tous les nègres à l'égard de la victime et, n'y avait-il pas cet oeil vigilant du policier et du régisseur de prison, la solidarité nègre se manifesterait d'une manière plus active.

En effet, dès lors que Toundi tombe en disgrâce de la part d'une femme qu'il avait tant vénérée, ses compères plus sages s'unissent pour recommander de vive voix, en dépit de certaines divergences de statut qui les séparent cependant, au pauvre boy traqué de fuir immédiatement. Le garde de la Résidence, véritable colporteur de la mésaventure du Commandant, trouve l'occasion de se confesser de son indiscretion en même temps que le sage Baklu avertit Toundi des conséquences néfastes d'une servilité et d'une vénération hors limites.

Mais c'est sans doute Kalisia, la nouvelle femme de chambre de Madame le Commandant, qui conseille explicitement au naïf Toundi de filer avant qu'il ne soit trop tard :

" Si j'étais à ta place, je m'en irais maintenant, alors que la rivière ne t'a pas encore englouti entièrement... Nos ancêtres savaient qu'il faut savoir se sauver lorsque l'eau n'arrive encore qu'au genou..." (p.151)

Toundi ne veut pas suivre une recommandation aussi sage. Ce refus le conduira au camp des gardes où il fait la connaissance du brigadier Mendim me Tit dont les fonctions lui ont ravi toute humanité. Ce refus le conduira à l'hôpital où, comme dernière générosité à sa vie par un noir africain, il bénéficiera de la complicité d'un infirmier qui favorisera sa fuite en



Guinée espagnole avec les cent francs qu'il lui donne bénévolement.

### 3.1.4. La naïveté de Toundi.

La harassante progression de Toundi révèle l'existence d'un héros à l'origine naïf, malgré une perspicacité habituelle de pouvoir, sur chaque personnage de sa tragédie, établir un jugement définitif. Cette perspicacité ne l'a pas pourtant bien servi, puisqu'il n'est pas parvenu à se défaire de cette sentimentalité morbide qu'il portait positivement à l'égard de ses maîtres. C'est en vertu de son complexe d'infériorité, dû à la domination économique du blanc et devenu congénital chez la plupart des nègres que Toundi accepte de se faire boy des blancs qui, pour prix à son dévouement, se plaisent à le soumettre à toutes sortes d'humiliations au grand dépérissement de sa personnalité. Certes, Toundi n'est pas le seul de son cas, et Ferdinand Oyono développe une galerie de personnages attirés dans le ghetto européen par de petits métiers suffisamment avilissants.

Mais pour le cuisinier, Baklu et les autres, leur présence chez les blancs reste au niveau strictement professionnel. Ils savent qu'ils sont là "pour travailler, rien que pour travailler" (p.98). Quant à Toundi, il cherche autre chose d'indéfini, une fascination spirituelle le retient dans l'ombre de ses patrons. Toundi, encore ignorant des problèmes économiques de chômage et de pauvreté, se laisse attirer par de "petits bons cubes sucrés" du père Gilbert qui conditionnent son divorce d'avec le milieu traditionnel. Il est porté au comble de son admiration par la magie de l'écriture et de la lecture dont le bon père Gilbert lui confie le secret. Il est assommé par la beauté inégalable de la femme du Commandant dont la débauche sera bientôt connue de tous les milieux coloniaux. Il a jugé en termes de promotion sociale son passage de la Mission à la Résidence de Dangan, passage qu'il juge automatique, vu les qualités intellectuelles qu'il a acquises au-dessus du commun de ses congénères.

Cette promotion fait de Toundi qu'il soit le seul nègre à Dangan qui soit favorisé par le sort, même qu'il accompagne le Commandant dans ses tournées d'inspection ou à la messe dans un véhicule à pavillon tricolore, et Madame dans ses promenades au marché où il partage avec elle l'admiration que Madame reçoit de sa beauté et Toundi de sa place à ses côtés. Par ailleurs, il jouit de l'estime de sa patronne avec laquelle il peut engager une conversation sur ses projets d'avenir de telle sorte que Toundi, porté au comble de l'idolâtrie, peut s'exclamer:

" Mon bonheur n'a pas de jour, mon bonheur n'a pas de nuit. Je n'en avais pas conscience, il s'est révélé à mon être. Je le chanterai

dans ma flûte, je le chanterai au bord des marigots, mais aucune parole ne saura le traduire. J'ai senti que je vivais. J'ai serré la main de ma reine. Désormais ma main est sacrée, elle ne connaîtra plus les basses régions de mon corps. Ma main appartient à ma reine aux cheveux couleur d'ébène, aux yeux d'antilope, à la peau rose et blanche comme l'ivoire." (p.74)

Hélas! ni son propre pressentiment ni la vigilance désabusée de sa maîtresse qui se rend parfaitement compte de l'effet produit sur son boy ne détournent le pauvre Toundi d'une illumination délirante dont son âme est l'enjeu. La chute irréparable de sa "reine" dans l'adultère, les sages conseils de ses confrères, l'hostilité croissante du Commandant ne réussissent à ébranler la consistance de l'âme de Toundi dont les yeux restent superficiellement rivés à la beauté envoûtante de la femme du Commandant. Il attend le moment des explications entre le Commandant et sa femme, explications qu'il sait tourner autour de sa personne, mais il se trompe sur les sentiments de ses maîtres qui décident de porter leur fureur contre lui.

À partir de ce moment, les événements se chargent de le déniaiser et Toundi découvre trop tard que les petites querelles entre les blancs en colonie se soldent toujours par une réconciliation face à l'ennemi commun: le nègre. Toundi a toujours cru en l'amitié entre blancs et noirs. Et maintenant il se trouve lâchement livré à l'indifférence du bourreau, et après avoir remarqué l'inutilité de sa quête par l'échec de sa vie, il met définitivement en accusation le système qui se décharge de lui et le gouvernement qui le cautionne:

" Mon frère, dit Toundi à l'heure de sa mort, mon frère, que sommes-nous? Que sont tous les nègres qu'on dit français?... " (p.13)

Sourd aux avertissements répétés de ses plus proches amis, Toundi aura fait l'amère expérience qu' "aucun professeur de morale jamais, aucun curé jamais, n'est venu recevoir les coups à la place ni partager son pain avec le nègre". (1) Seul avec son destin, Toundi a bu le calice de ses souffrances jusqu'à la lie et avant qu'il ne s'en débarrasse au milieu des souffrances, il a découvert que ce Dieu au nom duquel il s'est fait appeler "Joseph" est le Dieu des blancs pour ne pas encore l'invoquer, comme il l'avait prié à l'heure de la mort du père Gilbert:

" Mon Dieu, que votre volonté soit faite... " (p.32)

---

(1) FANON, F., Les damnés de la terre, op.cit., p.12.

### 3.1.5. Le déracinement du Noir.

Victime préjugée d'une société qui l'a exploité, Toundi est un mort qui n'a pas su composer avec son déracinement. Notre conviction reste en fait que, même si elle renvoie aux problèmes politiques qui déchirent le monde colonial, l'intrigue d'Une vie de boy relève directement du contexte social dans lequel Toundi se définit par sa condition de boy. Dans cette perspective, le destin de Toundi naît de son inadaptation dans l'une et l'autre zone du monde colonial. En effet, "quand on aperçoit dans son immédiateté le contexte colonial, il est patent que ce qui morcèle le monde c'est d'abord le fait d'appartenir ou non à telle espèce, à telle race." (1) Toundi est un exemple d'une condition déchirée, tendue entre deux mondes qui s'excluent l'un l'autre, n'ayant d'autre issue que la mort.

Aux yeux de la société africaine, la fuite de Toundi chez les blancs à la veille de son initiation constitue un refus définitif des valeurs ancestrales et l'adoption des valeurs européennes compensatrices. Le refus des valeurs initiatiques signifie le refus de la maturation sociale malgré l'âge qui avance: Toundi reste éternellement un grand enfant qui ne mérite pas l'estime des gens de son âge desquels il est exclus. Il ne peut que vivre au milieu des enfants au parmi les impurs dont l'incirconcis Décazy est le digne représentant. Il décide de vivre avec les blancs.

Mais Toundi, non-initié qu'il soit, n'est pas un Noir comme les autres et sa condition de boy ne l'apparente pas de droit à ses frères de carrière. C'est un boy civilisé qui "sait lire et écrire, dresser le couvert, faire le lit..."; autant de qualités qui l'honorent exclusivement. Intellectuel au milieu d'une foule d'analphabètes, Toundi est à un niveau au-dessus de ses compères qui l'ont choisi pour leur chef:

"A la Résidence, tu es quelque chose comme notre... je ne sais comment dire... quelque chose comme notre représentant." (p.152)

Toundi est enfin un déclassé par rapport à la société européenne qui ne veut pas l'assimiler. Malgré ses premiers succès à la Mission et à la Résidence, il est rejeté par l'intolérance des blancs dont il a appris à connaître la vie. Avec l'adultère de Suzy, Toundi découvre un monde de "cadavres" où il ne fait pas bon de vivre. Toundi, moins parce qu'il "sait" beaucoup de choses des blancs que parce qu'il est nègre, devient un témoin gênant qu'il faut supprimer incontinent.

---

(1) FANON, op.cit., p.9.

### 3.1.6. Toundi, un héros masochiste.

Toundi est un personnage pervers au regard de la communauté africaine. Mais déplacé hors de son contexte familial, Toundi accepte avec résignation toutes les humiliations que lui font subir ses maîtres. Sans tentative de révolte, il semble se complaire dans le malheur pour des raisons inhérentes à sa profession et aussi à sa passion exagérée.

Aux coups de pied du Commandant, il rend un sourire jaune suffisamment inexpressif pour ne laisser paraître aucune de ses émotions intérieures; battu ou écrasé, aucun cri de douleur ne sort de sa gorge. Déçu par l'adultère de sa déesse, il préfère l'hostilité croissante du couple à la perte de l'objet vénéré. Le héros, qui naguère avait refusé les charmes d'une compatriote en une occasion propice, a sombré dans un engluement sentimental névrotique à l'égard de ses tortionnaires par un attachement définitif allant au véritable don de soi.

Le stoïcisme de Toundi apparaît plus clairement au cours de l'interrogatoire que lui fait passer Gosier d'Oiseau sur le vol de Sophie. Malgré les coups de pied, la bastonnade et les injures, Toundi soulage ses souffrances par le rire qu'il produit au grand ébahissement de ses persécuteurs:

" - Et pourtant tu étais son amant?

A ces mots, le visage de M.Magnol se rembrunit. Il me regarda dans les yeux tout en m'empoignant par le col de mon tricot.

- Avoue! tonnait-il en m'obligeant à respirer son haleine fétide, mais avoue donc!

Une terrible envie de rire me prit. Les Blancs en parurent sidérés. L'amant de Sophie me relâcha. Gosier d'Oiseau haussa les épaules."(p.162)

Presqu'étranger à ce qui se fait autour de lui, aucune lamentation ne peut sortir de sa bouche, aucun gémissement n'est possible au milieu des tortures, aucune protestation d'innocence ou de pitié ne peut être perçue. Il sait qu'il n'attend de secours de personne et décide en conséquence de garder son sangfroid au milieu des épreuves. Il tire de cette acceptation du destin, comme le loup de Vigny (1), une supériorité morale sur ses bourreaux

(1) De Vigny, A., Les destinées, on lit dans "La mort du loup" ces 4 derniers vers:

" Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler".(v.85-88)

qui ne peuvent que s'en trouver plus lâches :

" J'ai éprouvé un certain plaisir à penser que ni le Commandant, ni M. Moreau, ni l'amant de Sophie... ni aucun blanc de Dangan n'eussent tenu le coup à notre place..." (p. 174)

Transcendant tout défaitisme, Toundi offre à ses bourreaux tout en les narguant les deux joues pour que s'accomplissent les écritures: la mort du nègre.

### 3.2. L'image du Blanc dans "Une vie de boy".

Une forme de littérature exotique existait déjà au dix-neuvième siècle qui faisait de l'Afrique une terre de tous les maux et en donnait une image peu humaine: un continent couvert de brousses et de savanes, peuplé de fauves et d'hommes cannibales et barbares, qui suppléent à leurs besoins alimentaires par la chasse et la cueillette. Couverts de peaux de bêtes, ces sauvages sont d'une primitivité telle que pour les civiliser il faut consentir d'énormes sacrifices matériels et humains. Ces arriérés de la nature nécessitent l'humilité du missionnaire pour se convertir, la technicité de l'industriel pour se développer, le génie de l'administrateur pour s'organiser, mais aussi la brutalité du militaire pour se discipliner. L'europpéen, seul homme au monde créé à l'image de Dieu, est doté d'une mission divine de porter aux quatre coins du monde les bienfaits de la civilisation judéo-chrétienne, méconnue en Afrique.

La littérature coloniale, qui s'inspire des stéréotypes de la littérature romantique, reste nourrie de l'idéologie bourgeoise de grandeur et de domination connue dès le dix-neuvième siècle. Pour cette littérature, la colonie reste une terre inhospitalière où sévissent à la fois la mouche tsé-tsé et l'impétuosité nègre. Les nègres sont congénitalement méchants, des sauvages à côté desquels il faut être prudent au grand risque d'y laisser sa peau. Descendants du singe dont ils adoptent les singeries, il est presque impossible de négocier avec ces irréguliers primates qui joignent le mensonge à l'hypocrisie, l'ivrognerie à l'escroquerie, l'insolence à l'ingratitude.

C'est ce que savent tous les blancs dès qu'ils partent dans les colonies, obligés pour l'occasion de prendre leurs distances vis-à-vis des noirs desquels la littérature parle en si grand mal. Le blanc sait par avance qu'il est un être supérieur par essence et qu'il lui revient de plein droit de dompter en les dominant les hommes noirs auxquels il manque d'essentielles qualités pour parfaire leur humanité. Dans ces conditions, le système colonial ne peut alors qu'être basé sur la domination. Les terres ont été défrichées par le nègre, cultivées par le nègre, récol-

tées par le nègre, exploitées par le blanc. Tous les travaux domestiques sont exécutés par le nègre: il a servi la table à laquelle le blanc s'installe, il a préparé le lit dans lequel le blanc s'installe, comme s'il était le grand affamé ou le grand fatigué. Mais le nègre est un fainéant auquel il faut apprendre la ponctualité à force de meurtrissures de tous genres.

### 3.2.1. La coalition des forces coloniales.

Une vie de boy est une pièce où apparaissent sur scène tous les pouvoirs coloniaux autour d'une cible commune: le nègre. Oyono montre comment la machine coloniale cesse de tourner au ralenti habituel pour s'accélérer brutalement et avec brutalité une fois l'alerte sonnée. Et en prenant pour héros un personnage de condition médiocre, Oyono veut démolir cette machine qui se dérouille du sang des autres. Tous les pouvoirs sont mis en accusation dans ce roman qui mêle innocemment une brutalité viscérale aux vices les plus immondes de tous les blancs de Dangan.

Il n'est pas jusqu'au missionnaire, pourtant réputé pour sa bonne conduite, qui ne soit cause de la dégradation de la société coloniale. La ségrégation entre noirs et blancs règne même dans la maison de Dieu où, jusqu'aux places qu'ils occupent, les noirs sont soumis aux mêmes rigueurs de soumission que s'ils étaient dans les plantations, alors que les blancs confortablement installés, se livrent à toutes sortes de jeux impudiques que ne surveille pas l'oeil envieux du prédicateur. L'homélie hypocrite du missionnaire, qui commence toujours ses sermons par "mes frères...", sème les ferments de l'aliénation dans l'âme du colonisé qui, au nom du christianisme, est sommé de triompher de toutes les épreuves et de pardonner à ses persécuteurs. Car, dit l'Évangile selon Saint Matthieu (1),

"Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux!  
Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse parce que votre récompense sera grande dans les cieux; car, c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous."

Ce langage mystique devait conduire le nègre à une obéissance la plus totale, attendu qu'au bout du rouleau il y avait le ciel à gagner, le purgatoire à craindre, l'enfer à honnir. Les dignes représentants de Dieu sur

---

(1) Évangile selon Saint Matthieu, 5, 10 - 11

terre, comme pour voir si le discours avait bien porté, se livrent à une expérience la plus banale, et exercent sur les pauvres fidèles les traitements les plus burlesques, comme par exemple l'usage de la chicotte pour la correction de leur conscience fautive:

"(Le père Vandermayer) a la manie de battre les chrétiennes adultes, les indigènes bien sûr... Il les fait mettre nues dans son bureau, tout en répétant dans un mauvais Ndjem: "Quand tu as baisé, as-tu eu honte devant Dieu?" Le dimanche après la messe est devenu une terrible journée pour les fidèles dont le père Vandermayer est le directeur de conscience..." (pp.25-26)

Du haut de sa chaire, le bon père présente l'image idéale de l'homme, du fond de son bureau, il brandit la chicotte, comme tous ses frères les colons dont il a déblayé le terrain en matière de conscience et avec lesquels il partage tous les défauts mondains: le racisme, l'avarice, l'obsession sexuelle...

Face à un ennemi commun en la personne de Toundi-le-nègre, l'Eglise fraternelle sait prendre ses distances et jusque dans la prison, elle ne condamne jamais le comportement injuste des puissances temporaires dont les habitudes contrastent pourtant avec ses enseignements dogmatiques. Lorsqu'il s'agit de punir le "coupable", le Commandant s'enquiert d'abord de quelle espèce il est. S'il est blanc, comme sa femme adultère, il pratique la réconciliation; s'il est nègre, il transfère le cas à la police impitoyable qui y trouve l'occasion de prouver à tout le monde qu'elle sait à la fois collaborer, obéir et agir.

Le coupable que Madame le Commandant s'est choisie, pour calmer son intolérance sexuelle, n'échappera pas au Commandant dont l'honneur est menacé, ni à Gosier-d'Oiseau, chef de la police, ni à M. Moreau dont la prison s'appelle à juste titre "Crève des nègres". Le zèle qu'il étale lorsqu'il s'agit de punir les nègres lui achète la confiance que tous les colons mettent en lui car il leur débarrasse en si peu de temps l'agressivité des turbulents. Il n'est pas jusqu'au médecin qui ne fasse son possible pour témoigner au ménage menacé le dévouement qu'il met au service de leur cause.

En si peu de temps, la machine infernale coloniale a vite fait de broyer la résistance de Toundi, mort innocemment de l'adultère de sa patronne et du val d'une fille africaine que la débauche occidentale a prostituée.

3.2.2. Le sadisme du colon.

Une vie de boy révèle une réalité sociale où Toundi et ses compères souffrent de la présence, de la promiscuité de leurs maîtres. Ils se soumettent obligatoirement aux ordres et à l'humeur des Européens. L'oeuvre parle de la présence nuisible du blanc, dans toute sa supériorité technique et raciale, du blanc obsédé par la présence psychologique du nègre qui intervient dans toutes ses conversations, sur lequel il décharge les vicissitudes de sa déportation, du blanc qui cherche son épanouissement dans l'humiliation de son serviteur. L'oeuvre met en scène de personnages dégradés qui poussent leur inhumanité à faire souffrir leurs semblables, qui ont de l'humanité une conception ségrégationniste, et qui entendent maintenir leur présence par l'anéantissement de leurs voisins.

Les rapports du Commandant avec son boy ont pris une étiquette de domination: il est le maître, Toundi est son esclave auquel il n'épargne jamais la souffrance soit qu'il lui donne des coups de pied dans le tibia, soit qu'il lui écrase le doigt, soit qu'il le laisse persécuter à tort par ses sbires:

" Le Commandant me décocha un coup de pied dans les tibias qui m'envaya rouler sous la table. Le commandant a un coup de pied plus brûlant que celui du regretté père Gilbert. Il paraissait très content de sa performance. Il se trémoussait..." (p.37)

Cette jouissance dans le mal, que nous retrouvons chez tous les membres européens de la petite communauté de Dangan, est caractéristique du sadisme colonial. Les visites domiciliaires de Cosier-d'Oiseau, assorties de l'usage du nerf d'hippopotame qu'il manie avec dextérité, produisent autant de recul que de terreur chez les indigènes de Dangan. Le régisseur de prison fait preuve de tant d'assiduité dans le matraquage des nègres qu'il prend part personnellement à la correction de ses pensionnaires:

" M. Moreau, échevelé, les manches de chemise retroussées, s'acharnait sur mes compatriotes avec une telle violence que je me demandais avec angoisse s'ils sortiraient vivants d'une telle bastonnade." (p.114)

A la folle hilarité des habitués du Cercle de Dangan, le grec Janopoulos se plaît à lacher ses molosses sur les nègres, pour amuser les dames. Par ailleurs, il aime assister à la bastonnade des suspects voleurs qu'il



livre à la police et sur lesquels pendant la séance, il lâche ses molosses. Le médecin de Dangan, plus cynique, fait moins cas des nègres qu'il aime voir crever sous ses yeux par manque de soins.

Ces blancs se sont créés une occupation à l'échelle de leur isolement et à la longue tout leur comportement en a été affecté. Ils sont tombés dans une pathologie névrotique qui les a abrutis. Les femmes, plus désœuvrées que les hommes, traitent les nègres de tous les noms comme elles dénoncent la mesquinerie de la vie métropolitaine dont elles regrettent les loisirs. Faute de mieux, elles se contentent de discourir sur la perversité de leurs boys.

Ce comportement bizarre leur vient de ce qu'ils sont livrés à l'oisiveté et qu'à force de ne rien faire ils se créent une occupation à leur taille au dos de ceux qui leur facilitent l'existence. L'opulence de Janopoulos, l'aisance des dames de Dangan sont propres aux parvenus miraculés plongés dans l'abondance qu'ils ne savent pas gérer. Frantz Fanon comprend la situation de ces gens auxquels la vie en colonie offre des chances inouïes de dépassement de soi, car, dit-il, "si l'on ajoute que beaucoup d'européens vont aux colonies parce que là-bas il leur devient possible de s'enrichir en peu de temps, que, sauf de rares exceptions, le colonialiste est un commerçant ou plutôt un trafiquant, on aura saisi la psychologie de l'homme qui provoque chez l'autochtone le sentiment d'infériorité."(1)

Ainsi repus, ces spoliateurs se repaissent de l'abaissement systématique du nègre: ils le réduisent à l'état d'objet et n'hésitent pas à s'en débarrasser dès lors qu'il devient gênant, ou à la moindre incartade du portrait que le blanc s'est fait de lui. Ce qui fait que, en vertu d'une image stéréotypique du nègre à la fois docile et servile, toute l'attitude du blanc se conforme au souci d'en modeler les contours, c'est-à-dire soumettre le nègre aux épreuves les plus irrésistibles pour venir à bout de sa résistance. Le blanc vit en permanence dans un état d'agressivité à l'égard du nègre. Le destin tragique de Toundi est le reflet d'une hostilité viscérale que les blancs portent à l'endroit des nègres.

Toundi est un cas parmi de nombreux autres. Il suffit d'être nègre pour connaître son destin car, "pour les Blancs, tous les nègres ont la même gueule"(p.44). Le nègre est un terme générique sous lequel se rassemblent empiriquement tous les noirs, les bons comme les mauvais. La condamnation de Toundi est la condamnation de toute la race noire, et son cas

---

(1) FANON, F., Peau noire, masques blancs, Seuil, Paris, 1965, p.74.

peut se répéter à des millions d'exemplaires. Toundi n'est pas seulement ivoirien, il est Africain, il est Noir.

### 3.2.3. Une puissance apparente du blanc.

L'opinion généralement admise, et dont Toundi vient de faire l'expérience, est que "l'espèce dirigeante est d'abord celle qui vient d'ailleurs, celle qui ne ressemble pas aux autochtones, les autres". (1) Celle-ci s'impose par la force pour asseoir sa puissance. Au départ, "le nègre est un sauvage, et pour conduire les sauvages, il n'y a qu'une seule méthode: le coup de pied aux fesses". (2) Le blanc dispose donc de tout un arsenal, tout un dispositif persuasif susceptible de forcer le nègre à ne pas douter une seule fois de sa puissance physique et sociale.

Dans Une vie de boy, les personnages européens les plus représentatifs se remarquent par la force physique qui les anime. Le Commandant s'appelle "souche d'acajou", le régisseur de prison "l'éléphant blanc". Si le commandant Décazy monte gaillardement les nombreuses marches de la Résidence, M. Moreau est "l'un de ces hommes que l'on ne peut voir sans en garder la souvenir. On n'oublie pas la carrure du régisseur de prison. Il en impose à tout le monde à Dangan, même au Commandant." (p.95) Suzy, plus que Toundi, est elle-même séduite par la personnalité physique du régisseur de prison qui, par ailleurs, sait défendre l'honneur de ses compatriotes par la force de ses membres.

La supériorité blanche se reconnaît également dans l'organisation sociale que les européens ont imposée à la colonie. Le respect de la hiérarchie est scrupuleusement observé: au-dessus de l'échelle, le Commandant de qui émanent les ordres, en bas les nègres qui doivent entière obéissance à toute une racaille de fonctionnaires européens faits de policiers, d'agronomes et de médecins, de prêtres et d'instituteurs. Chacun s'occupe de ses devoirs sans empiéter sur les droits des autres. Les rendez-vous de consultation se fixent au Cercle européen où tout le monde participe aux débats à l'exception des nègres aux dépens desquels l'exploitation s'organise. Une telle hiérarchisation garde l'avantage d'aligner en puissances égales le clergé et la police, toutes nécessaires dans l'apprivoisement moral et social de ces pauvres barbares. Là où la persuasion religieuse échoue, la police intervient dans le maintien de l'ordre que menacent sans doute ces grands mécréants.

---

(1) FANON, F., Les damnés de la terre, op.cit., p.9.

(2) FANON, F., Peau noire, masques blancs, op.cit., p.74.

### 3.3. La démythification.

Si on considère le roman comme l'aventure de Toundi, Une vie de boy développe le thème de la désillusion. Séduit par la bonté du père Gibert, subjugué par le physique du Commandant, Toundi est anéanti par la présence physique de Suzy. Malgré la méchanceté du père Vandermayer, les difformités physiques et morales de toutes les femmes de Dangan, la première impression de Toundi sur le Blanc et sa culture est largement positive. C'est l'Européen qui le recueille dans tout son confort matériel, c'est l'Européen qui lui apprend à lire et à écrire, à faire des travaux domestiques, à parler couramment le français quand le reste de ses frères d'âge est au niveau du "petit nègre":

" Le moniteur donna le ton, puis battit la mesure. Les élèves chantèrent d'une seule traite dans une langue qui n'était ni le français ni la leur. C'était un étrange baragouin que les villageois prenaient pour du français et les Français pour la langue indigène." (p.63)

Les raisons sont donc multiples qui portent la fascination de Toundi à une idolâtrie non simulée pour la race blanche. Parti "nu comme un ver", Toundi est devenu, comme il aime le dire lui-même, "le chien du roi" et "le roi des chiens". Tout donc porte à croire que Toundi se sent prisonnier d'un mythe qu'il s'est fait du blanc, puisqu'il ne parviendra même pas à revoir son attitude vis-à-vis de Madame par laquelle son drame se joue.

Toundi est si plein d'illusions qu'il ne décèle aucun sentiment raciste ni chez son "bienfaiteur" Gilbert, ni chez le Commandant, ni a fortiori chez Madame Décazy qu'il a divinisée dès le premier contact de main. Ebloui par tant de bontés à son égard, Toundi meurt de son insouciance naïve.

#### 3.3.1. La désillusion de Toundi.

L'admiration que le boy du Commandant a vouée à ses maîtres est traversée d'ombres qui préparent petit à petit la grande chute dont il tombe victime. Qu'est-ce qu'il découvre en fait à l'heure de sa mort? Que les missionnaires ne sont pas bons que le laisse paraître le père Gilbert dont les coups de pied lui chatouillent les tibias; ils sont au contraire avarés, méchants, ludiques et capricieux comme le père Vandermayer. Ils sont hypocrites dans leurs sermons et égoïstes dans leur profession. Ils connaissent la jalousie comme le père Vandermayer qui se plaît de la disparition de son curé dont il s'empare de la cure. Ils ne sont pas aussi

saints que devraient l'être les frères de tous les hommes et démontrent en pratique qu'ils sont venus "en tant que membres d'une race supérieure et serviteurs d'un gouvernement qui désire élever les parties les plus dégradées de la famille humaine..."(1)

La fausse amitié du Commandant s'exprime par la distribution de coups de pied et l'écrasement de doigts sous sa botte. N'ayant pas pu manifester une certaine sympathie à l'égard de Toundi, le Commandant, en dépit des services loyaux qu'il lui a rendus, n'hésitera pas à livrer son serviteur à la merci de ceux qui en veulent à son innocence. Mais ce qui choque encore Toundi, ce n'est pas cette injustice que le Commandant exerce sur lui, c'est plutôt le fait qu'il soit obligé de se soumettre à un "incirconcis", qui n'a donc pas franchi le stade de l'enfance, et qui ne sait pas défendre son prestige familial menacé de déshonneur par l'inconduite de sa femme. Toundi découvre que l'homme fort et prestigieux du dehors est un véritable roseau qui se laisse manipuler par les fantaisies de sa femme et devant lequel il aurait le grand tort de trembler.

Madame le Commandant brille par la légèreté de ses moeurs. Elle "n'a pas attendu longtemps pour tromper son mari. Avec l'adultère, Toundi remarque, sans directement y croire, qu'il s'était laissé tromper dans ses premières impressions sur la conduite de sa patronne. Il découvre alors que la beauté de Madame cache de monstruosités énormes. Il s'attriste de ce que "Madame (soit) devenue vraiment poto-poto" et déplore dorénavant qu'il "dépende des caprices d'une chienne"(p.113). Enfin, son immoralité découverte, Madame le Commandant montre un racisme plus raciste que celui de tous les blancs de Dangan puisqu'elle attire contre Toundi l'hostilité de toute la communauté blanche de la localité.

Ainsi désillusionné, Toundi marche vaillamment vers la mort, dépouillé de tout sentiment fraternel, loin de toute religion. Il constate, à l'occasion de la bastonnade de ses congénères accusés de vol, que la véritable mission de l'Eglise catholique et chrétienne est de cultiver la ségrégation entre les races en dessous d'un langage hypocrite et contradictoire qui invite le nègre au pardon et le blanc à l'intolérance:

" C'était terrible. Je pense à tous ces prêtres, ces pasteurs, tous ces Blancs qui veulent sauver nos âmes et qui nous prêchent l'amour du prochain. Le prochain du blanc n'est-il que son congénère? Je me demande, devant de pareilles atrocités, qui peut être assez sot pour croire encore à tous les boniments qu'on nous

---

(1) Livingstone, cité par ADOTEVI, S.S., op.cit., p.191

débite à l'Eglise et au Temple..."(p.115)

"Pauvres de nous" (p.116), dira Toundi réalisant enfin la profondeur du leurre dans lequel il s'était jusque-là endormi en croyant en la sincérité de l'homme blanc. Il vient de découvrir un monde décadent où le moral succombe sous les fureurs de l'hypocrisie, de l'adultère, de l'ivrognerie, du déshonneur: un monde dont les rapports avec autrui ne tirent plus de l'amour mais de la haine; un monde de "politesse de complices qui savent qu'ils doivent s'ignorer..."(p.109). Dans ce monde, Toundi, devenu presque lucide, instable dans un paysage en déséquilibre, peut dire avec désespoir:

" Qui ne guérira de cette sentimentalité absurde qui me fait passer souvent des moments pénibles dans des circonstances où je n'ai absolument rien à faire?"(p. 108)

Toundi découvre en fin de compte qu'il vit dans un univers délabré en surface et communautairement déshumanisé en profondeur. La réaction des blancs de Dangan contre le malheureux Toundi est une réaction de robots que commande de loin un automatisme machinal fait de honte et de mépris. A l'heure de sa mort, le héros d'Oyono ouvre définitivement les yeux sur le mensonge statutaire dans lequel baigne encore la population noire qui se croit dotée d'une citoyenneté française.

### 3.3.2. La destruction psycho-physiologique du blanc.

Dans un univers aussi grotesque que celui décrit dans Une vie de boy, les relations entre les différents personnages sont d'une complexité telle que le lecteur se demande le rôle qu'ils jouent dans le drame qui se prépare. Il n'en va pourtant pas de même pour les habitants noirs de Dangan qui poussent l'observation jusque dans la vie privée, sous le lit de leurs dominateurs.

A la puissance physique de la population masculine européenne de Dangan, Toundi nous offre en revanche une peinture de femmes physiquement et moralement déformées, dépourvues de toute beauté, à l'exception cependant de Madame le Commandant, des femmes qui passent leur temps à se faire une coquetterie d'ailleurs mal réussie pour s'attirer l'attention des hommes dont elles partagent la débauche. Tous les noirs de Dangan savent par exemple que Madame Salvain s'efforce de séduire le Commandant, que Gosier-d'Oiseau et l'ingénieur Magnol font la cour aux demoiselles Dubois, que le régisseur Moreau néglige sa femme pour les charmes de Suzy Décazy. Ils savent en outre que les hommes, déçus dans leur amour comme dans leur foyer, prostituent les jeunes négresses ou courent derrière les femmes d'autrui à la quête d'un bonheur charnel qu'ils ne trouvent pas chez eux.

L'adultère de Suzy révèle en outre la faiblesse morale d'une société qui accepte le déshonneur familial au profit d'une consanguinité douteuse, qui prime l'injustice au détriment du droit, qui sacrifie l'homme au profit des sentiments, et ce, au nom d'une philosophie sociale dont le fond repose sur un principe rétrograde: le racisme.

Selon Jacques Chevrier, " la présence du héros romanesque n'est le plus souvent qu'un prétexte permettant de dévoiler le monde malsain de la colonie où cohabitent, sur un fond indifférencié de misère indigène, toute une faune de déclassés et d'aventuriers déchus par l'action de l'alcool, de la drogue et des femmes." (1) Cette déchéance, tous les noirs de Dangan l'ont perçue et c'est feindre une ignorance tactique qu'ils la taisent. Ils savent que le monde des blancs "laisse tout en plein jour, même ce qui n'a pas été prévu pour ça" (p.123). Ce n'est donc pas l'ébruitement de l'adultère de Madame le Commandant qui leur ouvre les yeux, même si la découverte des préservatifs de M. Moreau leur offre l'occasion de discourir sur la superficialité des moeurs occidentales.

Les personnages noirs jouissent d'une liberté absolue de mouvement dans le monde clos des Européens que nous découvrons par l'écriture de Toundi. Or, cet instrument de communication est détruit par le négatif de la fonction sociale qu'il remplit: "véritable grenier aux souvenirs" où sont gravés à jamais tous les coups de pied distribués, le livre a transmis de génération à génération le comportement d'une civilisation qui s'est bâtie sur la violence. Aussi Toundi s'en servira-t-il pour décrire minutieusement les événements qui heurtent sa conscience de nègre et de chrétien.

Le passé traditionnel sert de référence pour juger le rapetissement actuel du noir:

" Que diraient nos ancêtres s'ils voyaient..." (p.123)

Ce rappel nostalgique consacre la primauté des valeurs ancestrales sur les valeurs européennes polluées. Incapable de répondre à la force par la force, la présence africaine démolit le colonisateur à travers ses propres valeurs et dans sa vie privée, les seules que ne peuvent défendre que très difficilement le policier et le gendarme. Et là, elle découvre que son passé domine de loin le présent qui l'accable.

Tout dominé qu'il soit, le nègre remarque que la sécurité du blanc est dans l'efficacité de sa police et que ce dernier vit perpétuellement dans la crainte du soulèvement nègre. Le nègre est un être foncière-

---

(1) CHEVRIER, J., Littérature nègre, 2ème édition, A. Colin, 1974, p.14.

ment dangereux dont il faut devancer les réactions. Cette supériorité technique et policière masque en fait une faiblesse innée qui craint le dialogue et la persuasion. En conséquence, le blanc est brutal. Ses démonstrations de force défendent une nature psychologiquement inférieure. Toundi en a trop su, il en est mort; mais sa mort a été adoucie quand, au milieu des tortures dont il était l'objet, il a réalisé qu'il faut un courage exceptionnel, une santé de nègre pour la montée du calvaire.

L'attitude du Commandant vis-à-vis de sa femme adultère et le recours à la police pour châtier un boy déchu minimisent la puissance du Commandant qui évite les affrontements publics entre gens d'une même communauté. Il évite de précipiter la désagrégation d'une structure qui se sait par avance condamnée à disparaître, pourvu que le nègre n'en sache rien.

Or, le nègre sait, puisqu'il sait qu'il est représenté dans le Conseil des ministres à Paris. Toundi sait par l'indiscrétion blanche, que cette nomination a produit trop d'indignations dans les colonies et qu'elle menace la sécurité des européens qui attendent désormais qu'il leur soit demandé de plier bagages.

### 3.3.3. La mort de Toundi.

Dans sa marche tragique à travers Une vie de boy, Toundi vit en étroite relation avec la mort. L'on sait que son père est mort dès son départ, que son "bienfaiteur" le père Gilbert ne lui a pas longtemps survécu, et que finalement Toundi meurt d'épuisement en Guinée espagnole. La vie professionnelle de Toundi s'étend donc entre la mort de son père et la sienne propre, soit un espace de quelques années au cours desquels l'illusion d'un salut a cédé la place à une désillusion complète sur les bonnes prédispositions des blancs. Le contact avec le monde blanc entraîne la mort de ceux qui ont foi en lui.

#### 3.3.3.1. La mort du père.

Sur le plan strictement africain, le journal de Toundi décrit l'éternel conflit des générations que la plupart des écrivains africains ont développé dans leurs écrits. Avec l'apparition des valeurs européennes, la communauté africaine s'est divisée en deux camps toujours antagonistes: les conservateurs, qui reconnaissent la suprématie de la culture des ancêtres, et les modernistes, qui débordent les villes à la recherche d'un bonheur hypothétique.

Toundi, héros jeune et plein d'ambitions, sacrifie le milieu originel (où pauvreté n'est pas vice) au profit de la ville où ses prétentions le perdront inéluctablement. Pour Toundi, son départ est la coupure du cordon ombilical qui le liait à la tradition-mère. La bastonnade à laquelle son père le soumet est un prétexte, Toundi est la négation des valeurs traditionnelles, jugées trop superstitieuses par ailleurs, car il part à la veille de son initiation.

Pour les jeunes de son âge, Toundi est un non-initié qui n'appartient plus à leur groupe. Mais aussi pour les anciens, Toundi est un enfant prodigue, un voyou irrespectueux qui a vendu son âme au Méphistophelès européen. Condamné définitivement à ne plus retourner au village où il est la déception des vieillards et la risée de tous les jeunes, la malediction de Toundi se porte sur le père abandonné qui n'a d'autre issue que la mort. En effet, il est maudit par le dieu de sa race pour avoir mis au monde l'instrument d'extermination de sa génération. Car le départ de Toundi signifie la mort du serpent dont la connaissance implique la réception des valeurs traditionnelles qui n'ont plus, par la faute de Toundi, de réceptacle.

Le choix de Toundi a été définitif, il a choisi une fois pour toutes de servir un Dieu étranger; et, comme pour lui couper toute retraite, la nature a repris son dû par la mort du père. Toundi, orphelin et irrécupérable, ne peut plus compter que sur ses propres forces, étranger dans un monde qui le déteste, sans espoir de secours d'une société dont il a nié les fondements.

Il est d'autant plus livré à lui-même qu'il perd bientôt son second père, qu'il avait choisi pour substitut paternel. Le rescapé des rigueurs paternelles a été recueilli par le bon père Gilbert qui, non seulement lui a assuré asile et protection, mais aussi lui a donné l'instruction suffisante grâce à laquelle il pourra explorer le monde européen qu'il avait tant convoité. Serviteur privilégié du Dieu éternel, le père Gilbert pallie à l'initiation manquée de Toundi en le baptisant et en lui permettant de vivre en permanence dans le Temple même de Dieu. Par ce baptême à l'issue duquel il se fait appeler "Joseph" comme l'honorable précepteur du Saint Sauveur, Toundi a rompu définitivement avec les pratiques traditionnelles jugées trop païennes pour ne plus le tenter. Il est devenu un autre homme, un homme nouveau qui ne reconnaît d'autre père que celui qui l'a baptisé, d'autre Dieu que celui au nom duquel il est baptisé, d'autre vie que celle de celui qui l'a recueilli.

La mort du père Gilbert ne peut plus que causer au malheureux



Toundi un désespoir sans limite dont il croit ne plus se remettre:

" Depuis hier, je n'ai plus entendu sa voix. La Mission catholique est en deuil. Quand à moi, ce n'est plus qu'un deuil, je suis mort une première fois..."(p.32)

Doublément orphelin, Toundi est isolé dans un monde qui ne digère pas sa présence. A la mort de son bienfaiteur, il ne se fait plus d'illusion sur ce que va être sa vie future. Il sait qu'il doit partir, quitter la Mission et le père Vandermayer qui le déteste, mais il ne sait pas où aller puisqu'il a rompu définitivement avec le milieu africain d'une part et de l'autre qu'il est à la connaissance des humiliations quotidiennes que supportent avec grand mal les noirs au service des blancs.

Encore lucide pour ne pas se donner la mort, Toundi remarque qu'il est pris entre deux mondes séparés qui se le lancent réciproquement comme une chose indésirable. Désormais seul avec son destin, il fait une option décisive pour le seul monde auquel il est initié: le monde européen.

### 3.3.3.2. La mort du héros.

La vie de Toundi saisit trois étapes de sa vie bien/délimitées: la vie au village jusqu'à son adolescence, quelques années au service-apprentissage auprès du père Gilbert, quelques mois au service du Commandant où prendra fin sa vie dramatique. La mort de Toundi, qui est un symbole, épouse le double choc des générations et des civilisations.

Dans le cadre africain, la mort de Toundi est la conséquence logique de son refus des hiérarchies sociales traditionnelles. Toundi est doublement rebelle à l'autorité sociale au nom de laquelle il peut être sacrifié: il a désobéi à son père dont il a nié les droits familiaux et à la tribu toute entière puisqu'il en a rejeté tous les attributs. Toundi est donc un arbre mort qu'il faut couper pour le salut des autres qui en risquent la contamination. Et pour preuve, il mourra en dehors de sa communauté qu'il a rejeté et dans laquelle il ne peut plus revenir.

La mort de Toundi est une vengeance que les dieux traditionnels ont décrété pour rachat de sa rébellion, montrant par là l'autorité vindicative qu'ils exercent sur ceux qui mettent en doute leur présence agissante.

Dans le cadre général, la mort de Toundi est le produit du choc des

civilisations. Toundi est de ces africains qui ont accouru dans les villes africaines naissantes à la recherche d'une aisance matérielle qu'ils ne trouvaient pas chez eux. Tout nègre qui quitte la campagne pour la ville est nourri du désir de partager les richesses du blanc, de manger comme lui, de s'habiller comme lui, de dormir comme lui, oubliant que toutes les choses qu'il convoite, il aura seulement à les toucher, et jamais à les posséder, qu'il aura à toujours peiner contre un salaire dérisoire qui ne lui permettra pas même la satisfaction des besoins les plus primaires.

L'évasion de Toundi du toit paternel, le fanatisme servile qu'il déploie au service de ses différents maîtres, son amour inconsidéré pour la femme du Commandant, tout montre l'extrême séduction que le blanc et sa civilisation exercent sur le héros africain. Toundi n'est pas le seul à accepter ces petits métiers que les blancs ont créés dans les colonies afin de s'assurer une vie plus facile. Toundi reste le modèle de tous les noirs qui ambitionnent une vie de blanc et au sujet desquels Fanon a écrit si justement que "pour le Noir, il n'y a qu'un destin. Et il est blanc. Il y a de cela longtemps, le Noir a admis la supériorité indiscutable du Blanc, et tous ses efforts tendent à réaliser une existence blanche". (1)

Les efforts de Toundi se heurtent à l'ostracisme européen qui refuse de l'assimiler. La fraternité humaine que les prêtres ne cessent de déclamer le dimanche à la grand-messe n'est qu'une pure hypocrisie: les Blancs sont venus en Afrique apporter la supériorité technique de leurs industries et la suprématie idéologique de leur civilisation grâce auxquelles l'asservissement du noir a été rendu possible. Les lumières de leur civilisation couvrent un ghetto dans lequel s'engouffrent un à un tous les aventuriers noirs qui rejettent la subsistance bénéfique du milieu natal pour l'abondance empoisonnée que la vigilance du blanc garde d'ailleurs jalousement.

Tel est donc Toundi, "cet homme traqué, condamné à se choisir sur les bases de faux problèmes, et dans une situation fautive, privé du sens métaphysique par l'hostilité menaçante de la société qui l'entoure, acculé à un rationalisme de désespoir. Sa vie n'est qu'une longue fuite devant les autres et devant lui-même, on lui a aliéné jusqu'à son propre corps, on a coupé en deux sa vie affective, on l'a réduit à poursuivre dans un monde qui le rejette le rêve impossible d'une fraternité universelle". (2)

---

(1) FANON, F., Peau noire, masques blancs, op.cit., p.185.

(2) SARTRE, J.P., Reflexions sur la question juive, cité par FANON, ibid., pp.146-147.

La mort de Toundi est la fin ultime d'une suite d'humiliations toutes plus graves les unes que les autres auxquelles sa vie a été soumise sans relâche. Elle tire son origine dans le refus d'intégration que la communauté blanche oppose à son aventure. Mais la démarche de Toundi montre aussi que ses efforts pourront un jour se réaliser puisque le nègre est présent dans toutes les conversations européennes. Si tous les Toundi du continent décidaient de ne plus faire cavalier seul, ne viendraient-ils pas à bout de cette ségrégation dont ils tombent victimes?

#### 3.3.4. La mort du colon.

Venus d'ailleurs, les Blancs ont imposé leur présence à la population autochtone qui leur a accordé le maximum de puissance et de privilèges. Economiquement, l'abondance de la main-d'oeuvre gratuite leur a épargné les difficultés physiques d'installation. Leurs revenus se sont accrus. Le commerce a prospéré grâce à l'extorcation de petits salaires que les ouvriers et les manoeuvres africains recevaient de la main avare des exploitants européens.

Il a fallu plusieurs décennies pour que le colonisé réalise pleinement la bassesse de sa condition. Manoeuvre dans ses propres terres, embrigadé de force dans l'exploitation de ses propres ressources, privé de ses propres revenus que l'européen s'approprie si égoïstement, dépouillé de ses richesses et de sa personnalité, étranger sur son propre territoire, le nègre rêve du jour où ce système d'exploitation prendra fin. Les expéditions militaires auxquelles les noirs comme Mékongo ont pris une part importante leur ont ouvert les yeux sur les possibilités d'une libération nationale; les voyages d'études que certains africains ont effectués en métropole leur ont appris le degré de leurs aptitudes intellectuelles dont la colonisation leur renie l'existence, et, s'ils ne rêvent pas encore de bouter hors de leur territoire l'indigeste immigrant, les paysans africains estiment qu'il est grand temps de demander cette égalité que tous les missionnaires et toute la législation occidentale professent sans la pratiquer.

À la lecture d'Une vie de boy, on sent quand même entre les lignes que les noirs dépités réclament ce droit primaire dans les colonies. Si les blancs de Dangan s'indignent de ce que les noirs "sont maintenant ministres à Paris", c'est qu'ils pressentent sans se tromper que la première revendication de ces ministres d'occasion pour leurs frères colonisés sera cette liberté qui leur ôtera leur liberté, leur supériorité et leurs privilèges. Dans cet ordre d'idées, Oyono insiste sur le fait que toute la population est au courant des sérieuses réformes qui sont en train

de se faire à Paris, puisqu'il fait dire, sous la plume d'un misérable boy, que les Blancs ont peur du "péril nègre". Ces Blancs eux-mêmes ne se doutent pas de leur départ si proche puisqu'ils se mettent à haïr certains des leurs qui, animés de bonne volonté à l'exemple du père Gilbert et de l'instituteur Salvain, sont désormais considérés comme des traîtres à la cause coloniale puisqu'ils ont appris aux nègres qu'ils sont aussi des "hommes":

" Vous êtes un traître, vous êtes un traître, Monsieur Salvain!... Depuis que vous êtes dans ce pays, vous menez une activité qui n'est pas digne d'un Français de France! Vous dressez les indigènes contre nous... Vous leur racontez qu'ils sont des hommes comme nous, comme s'ils n'avaient pas déjà assez de prétention comme cela!..." (p.80)

On sent d'assez près cette mort du colon que la mort du père Gilbert symbolise à un niveau moyen. Si on se rappelle que les missionnaires ont été les premiers européens à fouler le sol africain et qu'ils se joignent à l'action des administrateurs pour lesquels ils préparent les consciences dociles, on comprendra sans peine que la disparition du père Gilbert, colon comme tant d'autres en cela même qu'il déracine les nègres et distribue les coups de pied aux nègres primitifs, revêt une importance caractéristique. Dévoué à la formation à la fois spirituelle et intellectuelle de ses fidèles dont Toundi est le modèle, le père Gilbert laisse un groupe d'hommes auxquels il a appris à prendre conscience d'eux-mêmes et de leur état d'asservis et de civilisés. Sa mort est donc la fin d'une mission civilisatrice qui lui avait été assignée et qu'il partageait avec les administrateurs politiques. Elle signifie que le nègre, désormais livré à lui-même, peut se débrouiller en dehors de son tuteur, et qu'il est alors temps de lui donner l'occasion d'exercer sa propre liberté. C'est donc pratiquement le colon qui meurt en Gilbert, celui qui civilise, celui qui donne des coups et celui qui déracine.

#### 4. FERDINAND OYONO ET LA CRITIQUE.

A la lumière de tout ce que nous savons déjà d'Une vie de boy et des références auxquelles il renvoie, tous les critiques affirment que ce roman est un tableau réaliste du drame colonial dans les dernières heures de son existence sociale. Toundi est le prototype de toutes les victimes d'une illusion entretenue par les discours aussi bien ecclésiastiques que profanes qui ont tous cherché, sous de fausses promesses de liberté et de fraternité humaine, à maintenir le nègre dans sa condition d'asservi et le blanc dans la hauteur de sa domination. A ce titre, Ferdinand Oyono est

un juge sévère du mélodrame colonial; sa plaidoirie porte aussi objectivement sur la naïveté de ses compatriotes ou confrères de race que sur la personne du blanc, désormais accessible lorsqu'il est dépouillé de ses attributs officiels.

#### 4.1. L'engagement d'Oyono.

Par les thèmes qu'il développe, par le public qu'il touche, Ferdinand Oyono est un écrivain engagé au sens sartrien du terme. Son oeuvre est une confrontation de deux mondes antinomiques dont les rapports obéissent à une philosophie de domination-exploitation au grand avantage des uns et au grand détriment des autres. Par la destruction du personnage européen, Oyono détruit tout un système qui en favorise l'évolution, un système d'exploitation dont les tentacules s'appellent politique, économie, instances juridiques, instances religieuses. A travers le personnage africain, il invite tout africain, et notamment l'intellectuel africain, à apporter sa pierre pour la construction d'une société nouvelle, pour la création de l'homme nouveau, libéré des contraintes avilissantes auxquelles il était jusqu'alors soumis. S'il a voulu peindre des personnages aussi naïfs que Toundi, c'était dans l'optique de se permettre des vérités objectives, et de montrer à l'opinion internationale l'ignominie dont son peuple est victime. La situation a évolué, semble dire Oyono au colonisateur français sourd aux revendications qui s'élèvent d'un peu partout.

Pour Oyono, les valeurs occidentales sont parvenues à une décadence irréversible. Elles ne devraient plus exercer une quelconque attraction sur l'esprit du nègre puisque même la simple découverte de la vérité lui est fatale. Réduites à l'assouvissement d'appétits dégradés, les valeurs européennes font honte à l'humanité toute entière qu'elles réduisent à l'état d'objet. Or, l'homme est le premier des animaux: la raison le consacre. Les analyses ont montré que la passion est la perte de la lucidité, la démission de la volonté: tout le théâtre de Racine développe le thème de la faiblesse humaine. Pour Oyono comme pour l'ensemble des socio-critiques africains de la première heure, l'Europe décadente n'offre plus de modèle à suivre car l'Europe est coupable " des crimes dont le plus odieux aura été au sein de l'homme, l'écartèlement pathologique de ses fonctions et l'émiettement de son unité, dans le cadre d'une collectivité la brisure, la stratification, les tensions sanglantes alimentées par des classes, enfin, à l'échelle immense de l'humanité les haines raciales, l'esclavage, l'exploitation et surtout le génocide exsangue que constitue la mise à l'écart d'un milliard et demi d'hommes."(1)

---

(1) FANON, F., Les damnés de la terre, op.cit., p.232.

Ecrire, c'est dévoiler le monde, dit Jean-Paul Sartre. Ferdinand Oyono se propose de dire la vérité sur les réalités coloniales, n'en déplaie aux colons. C'est justement ce qui fait la grandeur de sa littérature puisque, selon le romancier James Ngugi, " la littérature ne naît ni ne se développe dans le vide; toute sa force, son orientation et même son champ d'action lui viennent des forces sociales, politiques et économiques dans une société particulière. Les relations entre une littérature d'inspiration et ces forces sociales ne peuvent être ignorées spécialement en Afrique, où la littérature moderne s'empare contre l'expression de l'impérialisme européen et ses diverses manifestations, à savoir: l'esclavage, le colonialisme et le néo-colonialisme."(1)

Ecrit dans le dessein prémédité de choquer la conscience coloniale, l'oeuvre d'Oyono s'adresse aux Français dont le comportement en colonie est particulièrement aliénant. Il en veut corriger les agissements et les avertir du peu d'estime qui leur reste dans l'âme africaine. Il soulève des problèmes africains réels dont le durcissement est l'oeuvre d'Européens irresponsables délégués par le gouvernement métropolitain. Pour se faire entendre de ceux qu'il accuse, il use de leur langue, mal connue de la majorité des noirs au nom desquels il proteste. C'est qu'Oyono veut imprimer à son action un objectif déterminé qui requiert de sa personne toute sa responsabilité: " Quand il leur parle, son but même est changé: il s'agit de les compromettre et de leur faire mesurer leurs responsabilités, il faut les indiquer et leur faire honte ", dirait Sartre(2).

---

(1) Cité par Ime IKKIDEH, "Writers and values: aesthetic and ethical questions in the criticism of African literature" in Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation, Actes du Colloque de YAOUNDE (1972), Présence Africaine, 1977, p.90

Voici le texte dont nous avons tenté la traduction:

"Literature does not grow and develop in a vacuum: it is given impetus, shape direction and even area of concern social, political and economic forces in a particular society. The relationship between creative and these other forces cannot be ignored especially in Africa, where modern literature has grown against the gory background of European imperialism and its manifestations: slavery, colonialism, and neo-colonialism."

(2) SARTRE, op.cit., p.103.

Ferdinand Oyono porte au tribunal international le sadisme colonial en vue de forcer le colonisateur à accepter pour le nègre le droit à l'existence et à l'humanité. Il entend contribuer par son acte à instaurer un nouvel ordre dans les rapports inter-humains qui reconnaisse au noir sa liberté de mouvement et d'action dans un monde dépourvu d'injustices. L'écriture d'Oyono se veut "médiation" entre le pouvoir dominant et les masses dominées: au premier, il décrit l'aberration de son comportement, aux seconds, il se fait complice de leurs contestations et aussi solidaire de leurs souffrances.

Et c'est là justement que nous découvrons le vrai Oyono, qui se fait le mandataire du peuple opprimé, qui invite ses frères intellectuels à s'allier à l'action qu'il entreprend pour hâter l'accomplissement de son vœu le plus cher: la liberté du noir. Il se présente à la fois en libérateur et en martyr au courroux européen, lui qui est à la fois traître et ingrat. Il prend des risques, car il sait de quoi il parle et à qui il s'affronte: riche de la culture occidentale et issu de la tradition africaine, il connaît les habitudes de l'adversaire et les aspirations de son public colonisé.

Ferdinand Oyono a pris le risque de lier sa vie et son action à la cause de la majorité camerounaise. Il ne se berce d'aucune illusion sur les conséquences négatives que son oeuvre entraînerait si l'administration passait à la contre-offensive. Mais l'intérêt communautaire exige de lui tout son désintéressement. Homme du peuple mais aussi intellectuel français, Oyono tente de gagner la confiance du peuple, dont l'élite noire, par son engagement. Il convie surtout cette dernière et l'ensemble de tous les intellectuels qui peuvent comprendre son message, à suivre son exemple et à adhérer à une action collective qui ferait du camerounais en particulier et de l'africain en général un homme libre et responsable des destinées de sa vie comme de son pays.

Il s'engage donc politiquement dans un nationalisme actif, en dépit de l'existence d'une loi-cadre, signée Gaston Defferre, qui constitue pour les colonies un vrai ligotage intellectuel et politique. Pour Oyono, refuser de s'engager contre le pouvoir colonial, c'est refuser d'être noir.

#### 4.2. Oyono et la critique.

Lorsque Ferdinand Oyono se fait connaître en 1956 par la publication presque simultanée d'Une vie de boy et Le vieux nègre et la médaille, il sort brusquement de l'ombre par une publicité élogieuse qui salue en lui l'un des plus grands auteurs de la lutte contre le pouvoir colonial. Effectivement, lorsqu'il prend le risque de mettre en doute le statut de cito-

yen français que la législation française a donné à tous les nègres et qu'il conclut, dans Le vieux nègre et la médaille que " le chimpanzé n'est pas le frère du gorille "(1). Ferdinand Oyono montre qu'il en sait trop long sur la triste réalité coloniale et qu'il en souhaite la fin. Toute son éloquence est développée pour détruire toute la parade psychologique derrière laquelle se cache le racisme européen.

#### 4.2.1. La critique africaine

En 1956, quelques oeuvres romanesques d'importance inégale viennent d'être portées à la connaissance du public dont Présence Africaine se fait l'informateur. Mais aussi en 1956, se tient à Paris le Premier Congrès International des Ecrivains et Artistes Noirs dont la conception littéraire ne diffère en rien de celle de Ferdinand Oyono. Comme lui, le Congrès prône la dénonciation du système politique colonial imposé aux Africains, celle de l'apparition de ces petits métiers sur lesquels repose désormais une nouvelle stratification sociale, celle de l'activité missionnaire qui favorise l'aliénation du Noir.

Les nombreux articles de Jacques Chevrier sur la littérature africaine classent parmi les meilleures critiques coloniales l'oeuvre de Ferdinand Oyono qui " porte sur la société coloniale un regard dépourvu d'indulgence"(2). C'est aussi l'opinion de Bernard Mouralis qui salue l'oeuvre d'Oyono et notamment Une vie de boy comme une oeuvre de révolte contre le pouvoir colonial dont l'administrateur et le missionnaire sont les deux inséparables représentants(3). Pour Jacques Msika, l'abyme d'Une vie de boy en est l'oeil de Toundi qui fait de son journal "le réquisitoire implacable (et une) analyse de la personnalité de l'administrateur dans ce qu'elle a de plus incorrect et vulnérable car il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre"(4). Pour Martine Bauge-Guèye, le roman d'Oyono est une critique désinvolte de la femme blanche dans les colonies, une femme petite-bourgeoise chez les sauvages qui reste prisonnière de sa coquetterie naturelle, des fois dotée d'une beauté inaccessible derrière une personnalité pour le moins douteuse. Dans tous les cas, la leçon d'Une vie de boy est sans équivoque: " Il est inutile d'attendre quelque chose de bon des Blancs et plus encore de leurs femmes qui pourtant appartiennent au sexe réputé sensible."(5)

(1) OYONO, F., Le vieux nègre et la médaille, Julliard, 1956, p.180

(2) CHEVRIER, J., "Le blanc vu par le noir, un théâtre de la différence", in Notre Librairie n°50, 1979, p.58

(3) MOURALIS, B., "La révolte contre le pouvoir colonial" in Notre Librairie, n°68, 1983, p.59.

(4) MSIKA, J., "L'administrateur dans le roman colonial" in Notre Librairie N°50, p.89.

(5) BAUGE-GUEYE, M., "La femme blanche dans le roman africain" in Notre Librairie n°50, op.cit., p.98.



Quand au nigérian Jingiri Achiriga, il trouve dans le roman d'Oyono "un des témoignages les plus frappants de la révolte des romanciers noirs". Il qualifie le roman de "description objective de la réalité telle qu'elle est, sans parti pris" dans laquelle, puisqu'il s'agit d'un journal, les événements sont notés soigneusement. Mais, continue-t-il, "on voit transparaître au-delà de l'objectivité une voix qui accuse. Il y a d'abord le problème des rapports humains dans une société coloniale".(1)

#### 4.2.2. La critique occidentale.

Tous les lecteurs remarquent avec quelle acuité l'auteur camerounais a su traiter des problèmes coloniaux et la satisfaction que l'opinion générale a tirée d'une oeuvre qui plaçait l'hypocrisie française au banc de l'objectivité. C'est ce qui apparaît dans la synthèse de Nordmann-Seiler pour lequel la description de la vie d'Africains moins privilégiés dans un cadre colonial est l'expression même de l'anti-colonialisme d'Oyono: "Les scènes qui opposent Toundi à la femme du Commandant sont pleines de symbolisme: la conscience africaine s'éveille, et si la brutalité colonialiste l'emporte ici encore, on sent bien que ce ne sera plus pour longtemps. Les Européens perdent du terrain, politiquement comme dans leur vie privée. Oyono démasque l'autorité blanche qui apparaît finalement comme une béquille psychique grâce à laquelle, pendant quelque temps encore, les Européens arrivent à tirer profit des peuples soumis. Ils ne se rendent pas compte que même les Africains peu instruits voient clairement la situation et attendent paisiblement la fin de l'homme blanc, dont les coutumes et les habitudes ne sont plus que des farces."(2)

Venue d'un ressortissant allemand, une si juste appréciation de l'oeuvre serait jugée rancunière par un patriote français: l'Allemagne a perdu le contrôle du Cameroun lors de sa défaite militaire de 1918. Mais les Français eux-mêmes savent apprécier la crudité d'une oeuvre littéraire. A témoin le commentateur des Lettres Nouvelles(3) qui fait l'éloge publicitaire d'Une vie de boy en termes peu hypocrites pour un Français de France: "Un livre dur, brillant d'intelligence, qui grattera un peu le vernis de la bonne conscience des Français".(3)

Dans le Figaro littéraire du 3 mars 1956, le critique Jean Blanzat constate à la lecture du roman d'Oyono que "chaque détail de la tragédie que nous voyons se nouer et progresser, le coeur serré, affirme la vrai-

(1) ACHIRIGA, J.J., op.cit., p.68.

(2) NORDMANN-SEILER, A., La littérature néo-africaine, coll. Que sais-je?, Presses Universitaires Françaises, 1976, p. 78.

(3) Les romans de Ferdinand Oyono ont paru dans la collection Lettres Nouvelles. L'information est de J.Chevrier de l'ouvrage duquel nous avons tiré ces extraits: Oyono, Une vie de boy, op.cit., p.14.

semblance (d'Une vie de boy) sinon la véracité. On dirait la déposition lucide et comme impartiale... On y surprend la continuité de la vie indigène avec sa mentalité persistante, sa joie primitive, sa passivité qu'effleure de loin en loin la révolte passagère de quelques consciences. Les deux races ne se mêlent que dans l'érotisme et il y a entre elles des répulsions qui tiennent à l'instinct... ce que nous lisons par-dessus est plus ample et plus important que les choses qu'il dit explicitement."

L'agencement littéraire adopté par Ferdinand Oyono dans la présentation de son roman est une suite de séquences accolées les unes aux autres et dont la matière collante est cette misère africaine que traverse de bout en bout le héros Toundi. C'est sans doute ce qui a fait dire à Herbert Le Porrier de Radio Monte-Carlo que "Ferdinand Oyono a appris à écrire sous l'influence du cinéma. Une vie de boy serait plus un documentaire qu'un véritable roman".

Le roman d'Oyono dispose donc d'une véritable puissance de témoignage sur le vrai visage du système colonial tel que vécu dans les années '50. Ce n'est pas la censure officielle que l'administration française va exercer sur l'auteur qui va ôter au livre la valeur documentaire que le public lui reconnaît. Au contraire, les pressions conséquentes à la hardiesse du jeune écrivain confirme l'importance de cette chronique sociale. Incapable de trainer le téméraire Oyono devant les tribunaux, l'administration française a porté ses griefs contre le vieil Oyono père, fonctionnaire dans l'administration coloniale à Mbalmayo (Cameroun). Le professeur camerounais Minyono-Nkodo nous apprend que "c'est dans cette ville qu'il est mis fin à la carrière d'Oyono Etoa Jean, à la suite de nombreux incidents survenus entre lui et les autorités coloniales françaises en raison des oeuvres tendancieuses que son fils lui envoie de Paris et surtout à cause des deux romans Une vie de boy et Le vieux nègre et la médaille jugés irrecevables et subversifs. Oyono encourt la disgrâce à cause des écrits de son fils."(1)

L'ingratitude intellectuelle de Ferdinand Oyono retombe sur son père. En dépit de son assimilation culturelle, Oyono vit une condition déchirée. Noir comme ses frères colonisés, il garde toujours en mémoire que ses frères, moins privilégiés que lui, continuent d'endurer des humiliations des mains de ces mêmes Européens desquels il est en train d'apprendre le droit et les sciences politiques. Il ne se sent pas capable de passer sous silence les graves atrocités dans lesquelles trempe directement la main de son père. Des vérités sont donc là que l'écrivain africain, con-

(1) MINYONO-NKODO, M.-F. op.cit., p.14.

scient de sa mission, ne peut pas taire. L'intellectuel africain est pris entre deux possibilités qui l'engagent forcément: noyer ou défendre les intérêts de ses concitoyens incompris. Or, pour le fondateur de Présence Africaine, l'alignement est unique et obligatoire: " Ne nous faisons aucune illusion: nous vivons à une époque où les artistes rendent témoignage et sont tous plus ou moins engagés. Nous sommes condamnés à prendre parti; chaque oeuvre réalisée par un artiste ou un écrivain africain témoigne: contre le racisme occidental et l'impérialisme."(1)

Pour Oyono, il n'en va pas autrement. Son thème est justement le racisme occidental.

#### 4.3. Le silence d'Oyono.

Depuis 1960, date de la parution de son dernier roman Chemin d'Europe, Ferdinand Oyono s'est plongé dans un silence regrettable. Cela est peut-être dû à la carrière diplomatique qu'il a embrassée dès l'accession de son pays à l'indépendance et qui ne lui laisse plus le temps de se consacrer à la création littéraire. La stabilité politique du Cameroun ne lui offre plus l'occasion d'exploiter ce talent qu'il a si brillamment montré dans Une vie de boy. Comme certains de ses confrères écrivains, Ferdinand Oyono ne veut pas critiquer un régime qui réclame sa participation aux affaires administratives en échange de laquelle il est garanti des avantages matériels inhérents à l'exercice de ses fonctions.

Il faudrait davantage regretter ce silence de Ferdinand Oyono en sa qualité d'éducateur du peuple qu'il vient de désaliéner, particulièrement dans ces débuts tâtonnants des indépendances. Ce silence est d'autant plus grave qu'il s'allie à une contradiction psychologique dans le comportement même de ce diplomate. En effet, si nous avons admiré le procès objectif qu'il a fait contre le blanc et ses valeurs dégradées, il devient presque inadmissible de croire que Ferdinand Oyono ait épousé une Française dont les défauts ont été exposés dans son roman. Il donne désormais l'image de cette Afrique ambiguë invitée au mariage des valeurs contraires que la colonisation a fait coexister en son âme et qui ne peut se résoudre que par le mariage inter-racial entre Blancs et Noirs.

En dernière analyse, il semble alors que Ferdinand Oyono ait réalisé ses aspirations que toute son oeuvre s'est efforcée de défendre et qui se résument en un seul couple de mots: l'égalité des peuples. Si tel est

---

(1) Alioune DIOP, cité par LEGUM, C., Le panafricanisme à l'épreuve des indépendances, Saint-Paul, Paris, 1965, p.168

son avis, on comprend le silence d'Oyono comme la fin logique d'une quête humaniste et on excusera le tarissement d'un talent qui fuit les créations imaginaires au profit des vérités chroniques.

En 1968, une quarantaine de pays africains a accédé à l'indépendance politique, consacrant ainsi le mot de Wauthier, " l'Afrique aux Africains " Mais aussi l'Afrique vient de connaître une vingtaine de coups d'Etat et assez de guerres civiles pour parler de son immaturité politique. Les dirigeants africains se font de plus en plus médiocres que le colonisateur pourtant chassé en vertu d'une libération qui s'avère fictive et quelque peu factice. Les observateurs constatent que les indépendances ont favorisé la montée d'une bourgeoisie nationale trop vorace dont les profits n'ont rien d'égal que la misère dans laquelle le peuple est profondément plongé.

L'âge d'or n'est pas pour demain est plus qu'un titre de roman, c'est toute une réalité des indépendances qui ne laisse présager aucune amélioration à moyen terme. Partant d'un aujourd'hui désespérément corrompu, Ayi Kwei Armah ne croit pas, pas plus dans le passé que dans le futur immédiat, en l'avènement d'un avenir plus brillant, la corruption et la prévarication étant profondément ancrées dans la nouvelle mentalité africaine.

Les personnages d'Armah évoluent dans un contexte écologique et politique " symboliquement " pourri. Pour ne pas sombrer dans la démence et l'isolement, le seul choix qui reste pour une âme pure est de composer avec la corruption. Pour Armah comme pour les autres écrivains de sa tendance et de sa génération, l'Afrique est devenue un enfer où entrent en compétition tous les diables affamés, ceux qui ont fait de la corruption une ligne de conduite.

TITRE III

AYI KWEI ARMAH: L'AGE D'OR N'EST PAS

---

POUR DEMAIN

---

## 1. APERÇU SUR L'AUTEUR ET SON OEUVRE.

Sans avoir pu disposer d'assez de documents qui nous parlent des détails de la vie d'Armah, nous signalerons qu'il est né à Takoradi au Ghana en 1939 et qu'il a fait ses études secondaires à Achimota School et à Groton School, avant d'aller poursuivre ses études supérieures à Harvard University. Il a travaillé comme traducteur à la Radio-Télévision d'Alger avant de se faire scénariste à la Télévision ghanéenne. Traducteur-rédacteur chez Jeune Afrique, il a vécu à Paris où il s'est fait professeur d'anglais. Il a également enseigné aux Etats-Unis et est actuellement professeur à l'Université de Dar-ès-Salaam en Tanzanie depuis 1970.

Ce qui intéresse le plus notre étude, c'est qu'Armah est de cette génération qui a vu évoluer Kwame N'krumah qui en était devenue l'idole. Il est donc des premiers intellectuels africains qui ont connu l'enthousiasme des indépendances et la désillusion qui l'a suivi. L'échec des nationalismes africains transparait donc à travers son premier roman The beautiful ones are not yet born, publié en 1968 et qui prend pour thème majeur la dégénérescence du socialisme ghanéen en une bourgeoisie fortement capitaliste. Nous connaissons ce roman par la traduction que Robert et Josette Mane en ont faite, publiée aux éditions Présence Africaine sous le titre de L'âge d'or n'est pas pour demain (1976).

Ce thème de la corruption reparait dans ses autres romans: Fragments et Why are we so blest? comme dans une sorte d'essai Two thousand seasons qu'il a préparé après son arrivée en Tanzanie.

## 2. "L'AGE D'OR N'EST PAS POUR DEMAIN".

### 2.1. Contexte socio-historique de l'oeuvre.

Au moment où paraît L'âge d'or n'est pas pour demain, l'Afrique connaît une instabilité politique généralisée. Les coups d'Etat et les guerres territoriales se multiplient, laissant voir que les chefs politiques africains sont incapables de résoudre diplomatiquement les problèmes internes ou internationaux du continent africain. Certes, l'Organisation de l'Unité Africaine est vieille de cinq ans à peine mais il n'en demeure pas moins que le développement des troubles politiques et administratifs généralement sanglants rend utopique le panafricanisme fédéraliste dont N'krumah et les chefs d'Etat réunis à Addis-Abeba en 1963 avaient décidé la création progressive.

Le pouvoir africain s'appuie sur la force d'une armée toujours

vigilante qu'encadre techniquement une assistance étrangère. Tout montre que l'Afrique a acquis une indépendance administrative de fait, mais que rien n'est assuré pour sa sécurité intérieure ou extérieure et que la dépendance vis-à-vis des puissances ex-coloniales est loin d'être caduque.

Au Ghana les choses ne vont pas comme dans le meilleur des mondes. Les historiens trouvent dans la politique de Nkrumah une véritable dictature, faite de meurtres politiques et d'épurations, de confiscations et d'emprisonnements (1). Il a procédé à de nombreuses nationalisations et à la création d'initiatives économiques grandioses qui ont contribué à vider les caisses de l'Etat. Il s'est heurté à une opposition violente et à la résistance farouche des chefs coutumiers, surtout les Achanti, desquels il a échappé à plusieurs attentats à la bombe avant de se faire renverser le 24 février 1966. Son administration avait incroyablement profité à une élite parasitaire qui, au nom de la Convention People's Party, devenue parti unique en 1964, avait réussi, malgré ses principes socialisants, à faire du socialisme la couverture de ses goûts bourgeois.

La corruption ghanéenne est connue de tous les voyageurs qui ont visité le Ghana. Ainsi Yves Benot parle du paiement de "bakchich" pour jouir d'un hôpital gratuit ou pour se faire un arriéré de salaire auquel on a droit pour un travail dans un service de l'Etat (2). Un tel système d'exploitation a donné libre à un inévitable tribalisme. Mais la chute de Nkrumah n'est pas une solution, du moins pas pour Armah, à la corruption ghanéenne: seuls les hommes changent, le système ne change guère.

## 2.2. Diégèse.

Réveillé de l'autobus qui le mène de son logis à la gare d'Accra où il travaille, "l'homme" traverse les détritibus de la ville pour se rendre à son bureau où l'attend la pourriture des installations et des hommes. Plus rien ne semble marcher au bureau, même l'appareil morse est fréquemment en panne. L'homme s'amuse, pour tuer le temps, à lancer des messages télégraphiques vers d'autres stations où il retrouve la même détresse et les mêmes gratuités que certains agents réclament de ceux qu'ils sont appelés à servir.

- 
- (1) On peut lire dans Hubert DESCHAMPS Histoire générale de l'Afrique noire de 1800 à nos jours, P.U.F., 1971 pp.504-505 que sous Nkrumah "Les chefs ont vu leur pouvoir restreint à une influence religieuse; l'Asantéhéné souverain des Achanti eut ses biens confisqués. Busia fut exilé, Danquah mourut en prison. Des épurations successives éliminèrent des personnages notables du parti."
- (2) BENOT, Y. Indépendances africaines, Idéologies et réalités I, Maspéro, Paris, 1975, p.97.



A Accra, la vie est dure pour les petits fonctionnaires qui craignent d'aller toujours plus bas, s'ils ne se décident pas à vivre de la corruption, devenue "sport national". L'homme intègre, pour ne pas avoir à affronter le mépris de sa femme Oyo et le regard affamé de ses enfants, prolonge ses journées par des promenades au bord de la mer, par des heures supplémentaires au service ou par des visites fréquentes au "Maître" dont l'ascèse est une leçon de conduite sociale pour lui. Il lui est pourtant facile de se jeter dans la mêlée des opportunistes: il lui suffit d'accepter l'offre des solliciteurs comme Amankwa ou servir de prête-nom à quelque grand personnage comme le Ministre Koomson pour voir en un jour briller l'étoile de sa félicité. Mais l'homme préfère être traité de "chichidodo" par sa femme ou de bon à rien par sa belle-mère.

Entre le "Maître" et l'homme s'est développée une affinité d'hommes réduits à l'état d'esprits, basée sur la quête d'un idéal de pureté jamais atteint dans un monde sans valeurs. Tous ceux qui se sont dépensés pour l'avènement d'un monde nouveau sont morts de désespoir comme Koffi Billy, assassinés comme Egya Akon, ou sombrés dans la folie comme Maanan. Le "Maître" lui-même n'est qu'un "mort vivant"; mais ceux qui ont su s'adapter aux circonstances en ont été brillamment récompensés à l'exemple de Zacharias Lagos, d'Abednego Yamoah ou, à un niveau plus élevé, du Ministre Koomson, prototype de ces "couche-dehors (qui) se construisent des palais en l'espace de quelques mois" (p.110)(1).

L'homme est au bout de sa résistance. Sa famille est une véritable tentation à la corruption. Sa pauvreté ne peut être que trop apparente à côté de la "belle vie" de Koomson et de sa femme Estelle qui poussent l'impertinence jusqu'à venir chez lui faire mourir d'envie sa pauvre femme et sa belle-mère. L'homme, toujours décidé à tenir tête à la convoitise de ses compagnes, refuse de signer les papiers du Ministre qui le rendraient nominalelement propriétaire d'un bateau de pêche. Dépitées par ce refus catégorique, les femmes se révoltent contre cette inconduite veinale et Oyo, à l'occasion d'une visite au "Quartier Résidentiel du Panorama", se décide à prendre possession du bateau qui ne lui fera qu'une seule et unique livraison de poissons pendant toute la période qui précède le coup d'Etat.

Ce coup d'Etat inattendu permet à Oyo d'apprécier une première fois les qualités morales de son mari qui n'est pas obligé de fuir comme l'élégant Koomson. Les militaires et la police nationale qui se sont emparés du pouvoir forcent les anciens dignitaires à "une détention protectrice". Mais en rentrant chez lui, l'homme retrouve Koomson exilé chez lui, dans sa chambre. Paradoxalement, l'homme, au lieu de le livrer à la police lancée à ses trousses, facilite à travers les égouts la fuite de Koomson qui, à

---

(1) Les pages entre parenthèses dans le texte renvoient à L'âge d'or n'est pas pour demain, Présence Africaine, 1976.

force de promesses chatouilleuses, parvient à gagner la haute mer à bord de son bateau.

Fatigué moins par l'effort que par le fait d'avoir remarqué que rien n'est encore changé des moeurs ghanéennes, l'homme découvre sur le chemin du retour la même corruption des policiers qui réclament le "bakchich" des chauffeurs arrêtés le jour du coup d'Etat. Désormais l'homme sait qu'il aura toujours à fuir les mêmes habitudes et à vivre la même pauvreté.

### 3. UNE SOCIÉTÉ EN PERDITION.

La description d'Armah présente dans l'ensemble une société rongée par le mal de la corruption et instituée à travers le personnage de l'homme l'idée que les valeurs positives ne sont pas totalement mortes. Les valeurs humaines ont disparu au sein de la classe dirigeante, tournée vers la recherche toujours ardue de la puissance et de l'argent.

Le portrait de l'homme-enfant d'Aboliga-la-Grenouille est un vrai symbole de la déchéance des valeurs sociales au Ghana et le coup d'Etat de 1966 témoigne du vieillissement anticipé de la république ghanéenne dont la proclamation de l'indépendance date de 1957. Dans ce laps de temps, le pays a connu la montée scandaleuse d'une bourgeoisie nationale dont les possessions contredisent l'idéal socialiste du président Nkrumah.

De part en part du roman d'Armah, le Ministre Koomson visualise les contradictions internes d'un système socialiste qui a produit une classe de bourgeois repus de la misère du peuple. Les ressources nationales mal réparties et donc mal gérées profitent à une minorité de gens au détriment d'un peuple que l'on somme de fournir plus d'efforts pour favoriser un développement endogène du pays. La vérité du système nkrumahéen semble pour Armah que l'administration a institutionnalisé le vol de la nation, que l'argent entre dans le pays par la grande porte et en sort par les portes de derrière qui ne cessent de s'accroître avec l'accroissement du nombre de cadres et de fonctionnaires.

#### 3.1. L'auteur et ses personnages.

A travers le roman, le monde d'Armah se partage en deux catégories de gens bien distinctes: les bons et les corrompus. La corruption est le thème central autour duquel toute l'oeuvre tourne.

### 3.1.1. Les gens honnêtes.

L'univers d'Armah est une description d'un monde dégradé que ne cesse d'aliéner toute une cavalcade d'hommes décidés à tirer le maximum de profits d'un régime corrompu. Mais tout le monde n'est pas habité de mêmes convictions quant à la manière de s'y prendre. Le peuple est victime de discours mensongers de politiciens avides et indifférents à son développement.

Le peuple n'a pas de nom. Il s'appelle "l'homme", la "prostituée", le "Maître". Et quand il reçoit un nom, c'est qu'il est un symbole voulu plus vivant qui détermine la nature des misères qui s'abattent sur lui. L'homme, lucide et désespéré, semble indifférent de ce qui se joue autour de lui. Il travaille assidûment, mais il consent des sacrifices de plus en plus éprouvants pour se nourrir, lui et sa famille. Il est détesté de ceux dont il ne partage pas la philosophie et qui n'hésitent pas de lui cracher à la figure pour le prix de son honnêteté. Il sait qu'il travaille moins pour lui que pour d'autres qui se moquent de ses efforts.

Sa fougue de jeunesse s'est transformée en une sorte d'abattement moribond qui, à l'image du "Maître", le plonge dans la solitude. Le Maître en effet, ayant refusé la corruption, pratique une ascèse suicidaire allant du refus de toute nourriture préparée de main d'homme au refus de la compagnie des hommes qui sentent la souillure de leurs excréments: il s'adonne à "des exercices de méditation, un régime à base de miel et de vinaigre, (au) refus mélancolique et ferme de tuer un être vivant..."(p.59).

Le peuple, naguère "amoureux" de N'krumah à la manière de Maanan, a sombré dans une folle déception qui pousse au suicide ceux qui, comme Koffi billy, ne peuvent supporter la trahison des gens au pouvoir. On remarque avec regret qu'il y a "là tant de violence, tant de violence explosive qui s'était retourné, pour le détruire, contre (le peuple) qui ne pouvait la contenir"(p.90).

Le peuple, c'est la foule qui sort "comme des somnambules" des autobus et des taxis, qui achète sa sécurité par des pots-de-vin et des pourboires comme le fait Amankwa, le marchand de bois. Le peuple, c'est encore celui pour lequel les biens sont disponibles sans pouvoir en jouir librement. La richesse du peuple est une apparence qui se fait réalité pour l'infime aristocratie politique. Le peuple marche à pied, le peuple s'habillement pauvrement, le peuple ne parle pas les langues occidentales, le peuple se loge au bas des collines, le peuple ne passe pas des soirées à l'"Atlantic-Caprice" au milieu des toasts et d'orchestres.

Honnête dans sa façon d'agir, le peuple est créateur par excellence. Mais si laborieux soit-il, il ne jouit pas des fruits de son travail qui profitent à ceux qu'il a élevés plus haut à l'échelle sociale. Premier responsable de ses maux, le peuple prodigue des éloges et se laisse endormir par une apparente générosité des puissants du régime. L'arrivée impromptive du Ministre Koomson au marché soulève un flot de remous admiratifs chez les marchands qui se disputent les miettes de sa bourse:

" Mon Seigneur, mon maître. Oh! bel homme blanc, viens donc, viens m'acheter mon pain: il est tout pour toi, mon homme blanc, tout pour toi."(p.47)

Le peuple se compose de " toutes sortes de morts vivants, et tant d'autres encore plus mal lotis "(p.46). Le langage de la marchande de pain montre à quelle mendicité le peuple a été réduit. Ce langage peut être tenu par quelqu'un d'autre, comme par exemple ces prostituées qui sifflent les hommes pour quelques cédis ou la femme de l'homme pour laquelle l'aisance matérielle d'Estelle Koomson est une véritable hallucination.

L'innocence du peuple est menacée par la corruption de ses supérieurs qui lui réclament des pots-de-vin. Amankwa est satisfait d'avoir acheté les services du préposé aux attributions, le chauffeur de taxi se félicite d'avoir calmé la sévérité d'un policier en lui offrant un passe-droit, le voyageur ne se donne pas la peine de réclamer du convoyeur le reliquat du prix de son voyage. Le peuple est habitué à ce genre de pratique qu'il qualifie "d'idiots, ceux qui ne savent pas vivre comme tout le monde autour d'eux, ceux qui regardent couler le fleuve et critiquent le sens du courant."(p.127)

A court terme, toute tentative de purification d'une société aussi atteinte encourt un échec certain et ceux qui ont songé avant l'homme de rétablir son équilibre moral ont été engloutis par la force des vagues. Maanan, Koffi Billy, le Maître, et l'homme laissent cependant voir que les vertus ne sont pas définitivement perdues et que dans un avenir lointain, le peuple pourra réussir à refaire un monde plus juste. C'est aussi l'avis de la ghanéenne Ama Ata Aidoo qui, dans un article sur Armah (1) remarque que " peut-être que les meilleurs, quand ils naîtront, et prions qu'ils naissent bientôt, prendront soin de tout et de tout le monde une fois pour

---

(1) AIDOO, A.A., " No saviours "in KILLAM, G.D., African writers on African writing, Heineman, 1973, pp.14-18. Nous avons traduit ce passage:

" Perhaps, the beautiful ones, when they are born, and let us pray it will be soon, will take care of everything and

toutes. Le moins que nous puissions faire est seulement d'attendre." Mais le règne de l'honnête homme n'est pas d'aujourd'hui, le renversement de N'krumah n'est pas un coup de balai salvateur.

### 3.1.2. Les gens corrompus.

Armah se fait plus virulent lorsqu'il lance ses accusations contre le gouvernement et le Parti. Le régime de N'krumah n'a pas répondu aux attentes du peuple. Ce dernier a été roulé par la haute personnalité d'un homme qui se souciait moins des intérêts du peuple que des siens propres.

L'opportunisme fait rage au Ghana. Qu'il s'agisse d'un fonctionnaire de bureau, d'un policier, d'un chauffeur de taxi, il n'est même pas jusqu'au ministre qui ne profite de sa position pour s'enrichir. L'unique tentation pour ce monde dégénéré est la course à l'argent. On en tire tous les avantages voulus et on ne se fait point honte de montrer à qui veut voir l'apparat qu'on en tire. Les actes de brigandage se multiplient lorsqu'il ya de l'argent derrière. Ainsi Egya Akon a été assassiné, Abednego Yamoah peut revendre à son profit l'essence de l'Etat, Zacharias Lagos peut détourner les billes de bois, le Ministre Koomson peut puiser dans les caisses de l'Etat. En revanche, et comme pour désavouer le sacrilège qui leur offre de si grands avantages, ces gens se livrent à une générosité hypocrite dans le but de gagner encore davantage. Ainsi, Amankwa sacrifie ses cédés pour couler son stock de bois et le Ministre Koomson peut offrir un bateau de pêche pour l'accroissement des revenus d'une famille en détresse. L'opinion populaire, cubliant leur duplicité, les saluera en hommes de bien:

"... le monde entier répète que c'est un homme bon, et le monde entier s'étonne que nous ne soyons pas comme lui." (p.114)

Dans la description d'Armah, les gens corrompus bénéficient d'une caractérisation hostile qui sent de très loin la puanteur des latrines auxquelles il les associe. La maison de l'homme est prisonnière d'une atmosphère infestée d'odeurs nauséabondes lorsque Koomson s'y réfugie. Les bureaux sentent la pourriture à cause de la présence du préposé aux attributions et de son chef dont la corruption est quasi-légendaire. L'autobus est délabré à cause de la cupidité de son convoyeur.

Armah enrichit cette catégorie de personnes de traits physiologiques dégradants. A Koomson, son odeur des latrines s'accommode bien avec  
everybody once and for all time. The least we can do is to wait". (p.15)

son double menton; Amankwa et Oyo souffrent des difformités physiques qui symbolisent la déformation de leur comportement par rapport à la vertu. A la bedaine démesurée et à la triple denture de la gueule du marchand de bois répond chez Oyo une cicatrice chirurgicale qui "détourne complètement les pensées de l'homme de toute idée de jouissance" (p.116). Rien ne peut plus les guérir de ces difformités qui leur tiennent de seconde nature.

L'argent assure un pouvoir corrosif de premier niveau. Sa soif est la première cause des misères du peuple. A force d'en avoir cherché en si grand nombre, le Ghana vit un chaos économique sans nom duquel il pense se relever par l'organisation de loteries nationales. Mais là encore, ce vol organisé n'assure pas la reprise des finances publiques mais seulement l'enrichissement de quelques rares fonctionnaires préposés à la distribution des prix:

" Et tout le monde dit que la loterie ghanéenne est plus ghanéenne que le Ghana... J'espère qu'un fonctionnaire de la loterie acceptera quelques-uns de mes cédis comme pot-de-vin et me laissera le reste." (P26)

Tout se passe dans le mensonge. Les discours officiels bercent le peuple d'illusions et cachent la vérité qui se découvrira beaucoup trop tard. Armah nous raconte l'histoire d'un projet d'assainissement dont l'énorme budget a été détourné par ses responsables, sous une campagne de sensibilisation qui s'est perdue dans les mots. L'honneur du Ghana, semble dire Armah, se joue à l'"Atlantic-Caprice" et dans les nights-clubs où les grands se rencontrent pour se moquer de ce peuple qu'ils exploitent de concert.

### 3.1.3. "L'homme": héros ou anti-héros?

Dans ce monde des tensions, une *personne* se meurt dans la fatigue et le désespoir, le seul personnage à tenir en échec la corruption qu'on lui propose pour solution à ses peines. Droit de corps et d'esprit, "l'homme" refuse de "manger au même ratelier" que ses confrères dont il méprise le comportement. La pourriture de son environnement provoque chez lui une permanente nausée, la ville lui est insupportable et sa famille une véritable passion. Il ne peut attendre de réconfort de personne, ses amis étant dans un état aussi piteux que le sien.

C'est donc le héros que nous propose Armah, une figure messianique réduite à l'état d'esprit, fidèle à un idéal de pureté dans une communauté qui favorise le contraire. Il est déchiré par la conscience de son inutilité.

lité, pris entre le désir de faire comme les autres et la décision de ne pas vendre son âme à la matière. Il peut s'enrichir de la même manière que bon nombre de ses compatriotes l'ont fait, mais son honnêteté est une barrière à ce bonheur de vivre. Il se fait appeler "chichidodo" par ceux qu'il accule à la misère en répondant à leurs sollicitations par un entêtement presque anormal. Il mène un combat des plus durs contre sa propre personne dont la conscience est à deux pas de céder à la tentation:

" L'homme resta tout seul avec ses pensées; il se rendait compte combien il est facile de céder, et comme tout tend à prouver qu'il y a quelque chose de lamentable, d'indisciblement malhonnête chez un homme qui se refuse à prendre et à donner ce que tous autour de lui s'empressent de donner et de prendre: quelque chose d'anormal, de très cruel, quelque chose de criminel, car qui d'autre qu'un criminel eût pu se retrouver avec un tel sentiment de solitude?" (p.41)

La première caractéristique de l'homme dans ce monde pourri est sa solitude et son aliénation au milieu d'êtres inversement aliénés par la corruption. L'homme reste dominé par cette corruption qu'il déteste et qu'il méprise. Mais son mépris reste au niveau de l'indignation. Ce n'est pas avec de vieilles vertus du travail et de l'honnêteté qu'il sauvera le monde qui s'effondre avec lui. Il refuse de "conduire" comme les autres et reste derrière loin d'eux, se contentant de prendre pour sa survie le peu qu'ils ont laissé tomber de leurs mains cupides. Il est "chichidodo" et comme tous les chichidodos, " il déteste tant qu'il peut les excréments; pourtant il ne mange que des asticots..." (p.56). Sa femme, sa belle-mère, ses enfants, ses collègues, les chauffeurs de taxi eux-mêmes, lui rappellent sans cesse et à chaque occasion la nullité de sa position dont il ne cherche pas à se tirer, ayant refusé d'intégrer la colonie des parasites et de répondre aux reproches de son entourage par un suicide.

Le héros d'Armah est donc un être singulier qui fuit l'honneur et le prestige, deux qualités qui s'assemblent en un seul personnage antithétique: Koomson. Il nous faut donc distinguer le héros d'Armah, l'homme, du héros social, Koomson, celui en qui " l'argent et le pouvoir vont de pair", celui de ceux qu' "on ne doit pas mentionner sans décliner tous leurs titres: Son Excellence Joseph Koomson, Membre de la Commission Présidentielle, Héros de l'Union Socialiste." (pp.68 -69) Symbole du succès individuel, Koomson, dont les origines sont aussi obscures que celles de l'homme, a monté tous les échelons de la vie ghanéenne et se trouve actuellement à l'apogée de son ascension.

Il n'en va pas de même pour le héros d'Armah qui préfère l'obscurité au scandale, qui a toujours foi en la pureté du travail et qui se refuse à "faire le chien couchant" pour améliorer ses conditions de vie. Personnage moins actif et plus résigné, l'homme continue, malgré les épreuves, à oeuvrer pour la construction d'un monde plus sage et plus honnête dont il ne connaît ni l'heure ni les circonstances de son avènement :

" Un jour peut-être, dans un avenir lointain, une vie nouvelle fleurirait-elle dans ce pays, mais ce jour-là elle ne choisirait pas comme instrument ces mêmes hommes qui s'étaient fait une habitude de piétiner les fleurs nouvelles. Le bien triompherait peut-être un jour, mais qu'y avait-il aujourd'hui qui pouvait d'abord lui préparer la voie?" (p.184)

Etre généreux par nature, l'homme pousse la bonté jusqu'à couvrir la fuite de Koomson aux abois, content qu'il est de ne pas connaître la frousse comme ceux-là qui avaient brillé par leur cupidité et que, pour une fois peut-être, son honnêteté lui soit cause de sécurité. Mais il sait tout de suite que cette tranquillité est éphémère car le même matérialisme perdure après la chute de N'krumah et que les policiers, et donc les nouveaux maîtres, demandent les mêmes passe-droits et autorisent un même laisser-faire. S'il n'y a pas d'amour ni d'espoir en ce jour solennel dans le coeur de l'homme, il lui reste à persévérer dans son attitude irréprochable, soutenu par la ferme volonté de vivre. Il fait tout pour éviter le triste sort de Maan-la-folle, du Maître et de Koomson lui-même. Il s'accroche au monde comme pour montrer qu'il existe une troisième solution au déchirement social : le respect de soi.

### 3.2. L'administration de N'krumah.

A la lecture du roman d'Armah, on trouve que la ségrégation règne au Ghana, que les dignitaires du régime vivent dans des quartiers strictement réservés et que le peuple, comme dans tous les pays du Tiers-Monde, vit dans des quartiers peuplés et pauvres. Le luxe scandaleux des quartiers résidentiels, à l'exemple du "Domaine Résidentiel du Panorama", met en évidence la détérioration des milieux populaires et des fois maint observateur s'est demandé si les administrations locales ont au moins une seule fois pensé à l'assainissement de ces milieux peu hygiéniques.

#### 3.2.1. Dégradation physique de l'environnement.

Le délabrement de l'autobus qui assure le transport transurbain est à l'image de la décomposition de tout le territoire ghanéen. Seule la



rouille semble joindre les pièces de l'automobile les unes aux autres et c'est par chance qu'il parvient à destination s'il réussit à quitter le stationnement.

Les avenues de la ville que l'homme traverse ordinairement sont pleines de détritibus et d'épluchures d'orange ou de feuilles de kenkey, débordant des caisses à ordures installées en si petit nombre dans les coins stratégiques de la ville. Le long des chemins de fer règne "une âcre et brûlante puanteur" née des "cendres tombées sur le ballast, entre les rails, mêlées aux morceaux de charbon projetés de la machine et aux vapeurs de graisse" (p.31). Des ornières sont remplies d'eau verte dont la boue envahissante se perd dans la frange de la mer voisine. Des tas d'immondice jonchent la ville et se fondent peu à peu à la terre en dessous. La vue se blesse de vieilles carcasses de véhicules inutilisables et la puanteur des latrines est si piquante qu'elle oblige les voyageurs à cracher à tout moment. Ceux-ci eux-mêmes, comme pour fuir l'odeur nauséabonde des latrines publiques, pissent aux endroits les moins réservés à ce type de besoins. Dans les latrines, des graffitis couvrent les murs où l'on peut se rendre compte de la déshumanisation de la société ghanéenne, allant de l'appétit sexuel au parasitisme économique. Les installations officielles ne marchent guère mieux. Les réverbères inondent d'une lumière très pâle le marché que fréquentent de jour et de nuit "d'étranges promeneurs" et de vendeurs de "marchandises dérisoires". Les magasins sentent la vétusté et la misère. Leur misère est d'autant plus remarquable qu'elle s'éclaire de la proximité révoltante des grands immeubles commerciaux gouvernementaux que les officiels et les bourgeois ghanéens exploitent dans l'indifférence totale à l'égard de tout un peuple négligé. Leur misère est d'autant plus grande que ces maisons sont littéralement dominées, comme pour en recevoir les détritibus, par des constructions gigantesques qui s'étagent sur le haut de la colline au bas de laquelle elles sont situées. Là en effet, "au sommet de la colline qu'elle dominait comme elle dominait tout à l'entour, l'architecture inutile de l'Atlantic-Caprice, dans l'éclat resplendissant des rayons conjugués de ses projecteurs, lançait à une hauteur vertigineuse la blancheur provocante de ses multiples étages" (p.17).

Les bâtiments administratifs sont en progressive destruction. Il ne s'agit pas seulement du "bâtiment lugubre des P.T.T.", mais aussi "la masse compacte et trapue" de la gare d'Accra, malgré son apport en devises, a trop souffert des ravages du temps et des intempéries. Elle est pourrie de l'intérieur comme de l'extérieur, et elle sent de près comme de loin la négligence de ses patrons. Rien ne marche à l'intérieur du bureau, tout est en panne, même le taille-crayon. Le téléphone ne fonctionne plus, l'appareil morse est fréquemment en panne. Ailleurs, les trains sont soit

en panne ou en retard, et les employés eux-mêmes ont perdu toute ponctualité s'ils ne s'endorment pas sur leur bureau lorsqu'ils sont là. Ceux qui parmi eux mangent à plusieurs rateliers rentrent avant l'heure ou attendent sans se fatiguer les contribuables qui leur graisseront la patte.

Au milieu de cette "boue", il y a alors quelques rares personnes qui reçoivent sur leurs épaules le poids de cette atmosphère chargée de toutes les corruptions, vivant dans le déchirement d'être embarqués malgré elles, se sentant de plus en plus habituées à ces corruptions organiques au risque de s'y confondre.

### 3.2.2. Dégradation morale de la société.

Pour Armah, la dégradation de l'environnement de l'homme est directement liée à la décadence de la société à laquelle elle renvoie. Dans sa monographie, Juvénal Rubegwa établit un rapport symbolique entre la pourriture du milieu et la corruption des hommes. Pour lui, "le bus, comme l'Etat, est en état de décomposition, ses pièces se tiennent les unes aux autres seulement par la rouille. Les passagers représentent les citoyens ordinaires, le chauffeur et le receveur l'autorité qui solidarise pour piller le peuple et le réduire au silence si jamais elle découverte. Comme les pièces du bus se tiennent par la rouille, les ministres et les officiels sont liés entre eux par la corruption."(1)

Des milliers de gens se rendent à Winneba ou Accra faire le "chien couchant" en quête d'une promotion incertaine. Ils déploient une servilité ostentatoire pour atteindre une certaine puissance sociale dont l'argent est la première caractéristique. Ils s'inscrivent au Parti pour favoriser leurs intrigues. La course à l'argent est devenue le "sport national" d'une grande majorité de ghanéens qui délaissent la campagne et ses traditions pour une prostitution conditionnée. Les jeunes garçons se font chauffeurs de taxi et les jeunes filles, encore gosses, font la rue à l'attente de "beaux messieurs" qui payeraient royalement leur charme, en pièces comme en nature. Les moins chanceux de ces jeunes vagabonds se rassemblent au marché où ils gagnent leur journée en vendant de petits produits dérisoires comme le tabac, les oranges, et les boulettes de kenkey. Les bureaux de l'administration regorgent de chômeurs en quête d'emploi, qui sont indéfiniment renvoyés pour des lendemains toujours renouvelés.

---

(1) RUBEGWA, J., Ayi Kwei Armah's satirical devices, monographie de fin de premier cycle, Ruhengeri, juin 1982 (inédite).

Voici le texte que nous avons traduit: "The bus, like the state, is in a state of decay, its pieces only held together by rust. The passengers represent the ordinary citizens, and the driver and the conductor are authority, conniving to defraud the citizens and if caught, to bribe them into silence. As the pieces of the bus are held together by rust, so ministers and officials are linked by the corruption." (p.7)

L'argent a complètement tué la communauté ghanéenne, car il est source de puissance et de considération. Le discret départ de Koomson pour Winneba n'avait d'autre motif que l'envie d'en disposer sans avoir jamais à craindre pour son porte-monnaie. On aime bien en posséder pour en exploiter tous les honneurs aussi bien matériels que sociaux. La convoitise d'Oyo n'aurait certainement pas été aussi grande si les fins de mois de son mari ne créaient un vide dans le processus d'approvisionnement de son foyer. On tue pour posséder quelques cédis comme on monnaie le service pour lequel on a été engagé. Le préposé aux attributions ne consentira à inscrire sur l'horaire des départs le bois d'Amankwa qu'après que ce dernier "eût compris"; le policier lui-même ne peut plus lever la barrière que lorsque le chauffeur lui a payé une noix de kola.

Le Ghana donne l'image d'une société irrécupérable où seule la succession d'hommes corrompus par une nouvelle génération d'hommes plus corrompus est possible. Les tentatives d'assainissement se heurtent à l'enracinement de mœurs corrompus dans la nouvelle mentalité ghanéenne que l'Etat cautionne puisqu'il organise lui-même des loteries auxquelles la participation coûte plus qu'elle ne fait gagner.

### 3.2.3. La corruption.

Qu'il s'agisse de corrupteurs ou de corrompus, le terme est sans équivoque dans l'écriture d'Amah: ils s'y croisent tous au risque de se confondre dans les mêmes caractères. La puissance magnétique de l'argent a servi de point de mire à toute une génération d'hommes qui n'a jamais pu se libérer de cet instrument d'asservissement au nom duquel des millions d'indigènes ont connu les pires souffrances. Les dirigeants africains en ont tiré cette hauteur de domination de laquelle ils observent les masses qui croupissent dans une misère incalculable. La supériorité économique du colonisateur a été un exemple à suivre par la nouvelle bourgeoisie africaine qui s'est chargée, après les indépendances, à la traduire dans les faits. Malgré le peu de ressources des nouveaux Etats, le souci des apparences et la folie des grandeurs ont conditionné le vol des richesses de la nation par des mains habiles naguère au service de la colonisation. Frantz Fanon constate que " ces enfants gâtés hier du colonialisme, aujourd'hui de l'autorité nationale, organisent le pillage des quelques ressources nationales. Impitoyables, ils se hissent par les combines, ou les vols légaux: import-export, sociétés anonymes, jeux de Bourse, passe-droits, sur cette misère aujourd'hui nationale. Ils demandent avec insistance la nationalisation des affaires commerciales, c'est à dire la réservation des marchés et des bonnes occasions aux seuls nationaux. Doctrinalement, ils proclament la nécessité impérieuse de nationaliser le vol de la

nation. Dans cette aridité de la période coloniale, dans la phase dite de l'austérité, le succès de leurs rapines provoque rapidement la colère et la violence du peuple."(1)

L'intérêt de la conscience nationale se déplace sur le profit des responsabilités. Ce déplacement d'intérêt entraîne avec lui le favoritisme et le tribalisme qui s'offrent en solution efficace contre la mendicité épidémique en Afrique entre gens d'une même tribu ou d'une même région. Les relations complexes qui unissent le préposé aux attributions à son chef hiérarchique et par l'intermédiaire de celui-ci, au Ministre de l'Education nationale ghanéenne sont de cette nature et laissent entendre l'avantage que l'on a d'occuper un poste-clé dans l'administration.

" Comme il est d'usage dans ce pays, il n'avait vu dans sa fonction que le moyen de ramener autant d'argent qu'il le pouvait et aussi vite qu'il le pouvait..."(p.128)

Ceux qui n'ont pas de pistons ou de compétences requises pour accéder à des postes avantageux se laissent remorquer par des gens socialement supérieurs pour atteindre une vie décente. C'est le sens que l'on peut donner à la tentation alléchante de Koomson qui veut faire "un cadeau" d'un bateau de pêche à la famille de l'homme, mais c'est aussi le sens qu'il faut donner, à un niveau plus immoral, à la présence de ces petites jeunes filles qui, infatigables, attendent dans quelque lieu réservé aux membres du gouvernement "(p.106).

Armah parle sans ménagement de l'hypocrisie de la classe dirigeante qui se livre à la débauche et à l'oisiveté. Son comportement qui n'a rien de socialiste, est celui des gens incapables " qui ne connaissent rien en politique (mais qui) vous rebattent les oreilles d'idéologie en pensant à l'argent que cela va leur rapporter "(p.105). Des gaspillages budgétaires dans des constructions socialement inutiles de type "Atlantic-Caprice" et dans l'organisation de fêtes fastueuses ruinent encore l'Etat qui ne peut plus investir dans de projets intéressants le peuple global. Les officiels ghanéens semblent être devenus de véritables "poubelles" économiques auxquelles le peuple n'a pas d'accès.

### 3.3. Le néo-colonialisme.

Avec l'accession des pays africains à l'indépendance, l'on constate que les bases économiques qui s'étaient établies entre les anciennes colo-

---

(1) FANON, F., Les damnés de la terre, op.cit., pp.15-16

nies et les puissances métropolitaines ont été maintenues et même développées au profit de l'ex-colonisateur. Tous les économistes du monde savent par expérience qu'à travers les traités commerciaux, la coopération européenne maintient les jeunes états indépendants du Tiers-Monde dans une situation de clientèle qui rend prospères les industries occidentales. L'absence d'industries lourdes dans ces pays nécessite le recours à l'exportation des matières premières à un prix négocié et le retour dans les pays d'origine de produits finis à un prix imposé. Ainsi, les pays industrialisés se garantissent, dans ce circuit économique, l'approvisionnement de leurs industries, les débouchés commerciaux et l'accumulation de la valeur ajoutée.

Cette dépendance vis-à-vis de l'Occident se manifeste encore plus durement par l'injonction dans les budgets nationaux de capitaux étrangers en provenance des pays occidentaux. Ces aides et ces subventions ont le grand mérite d'enfoncer encore davantage les pays bénéficiaires dans un asservissement économique plutôt que de les aider au développement réel de leurs populations. On appelle alors néo-colonialisme, " la pratique qui consiste à concéder une sorte d'indépendance, avec l'intention secrète de faire du pays libéré un Etat-client, et en maintenant sur lui un contrôle effectif par des moyens autres que des moyens politiques."(1)

Pour le cas précis du Ghana, la présence occidentale est non seulement supportée après son indépendance, mais il semble qu'elle soit largement sollicitée. Les structures y sont telles que l'Européen s'y sent chez lui. Les ghanéens poussent trop loin l'assimilation que la bourgeoisie nationale se livre à une imitation servile du comportement négatif de l'ex-colonisateur dans sa manière de s'habiller, de manger, et de parler.

### 3.3.1. Occidentalisation des moeurs ghanéennes.

L'indépendance ghanéenne a produit une classe de "singes" de blancs et à l'examen du train de vie que mènent les officiels ghanéens, l'on peut se demander si leurs chiens de garde ne sont pas issus de la race de " ces molosses qui mangeaient plus de viande en une seule journée que toute une famille de la Gold Coast en un mois "(p.80) sous la colonisation.

La grande caractéristique de l'aliénation du peuple ghanéen est le style de vie de son administration. Celle-ci est loin, très loin du peuple dont elle ne partage pas la vie et les habitudes. Elle habite des "villas resplendissantes" comme celles de leurs anciens maîtres avec lesquels elle parle d'affaires à l' "Atlantic-Caprice". Elle en copie la manière d'admini-

(1) Alexandre QUAISON-SACKEY, représentant du Ghana aux Nations Unies, cité par LECUM, C., op.cit., p.202.

nistrer les nègres pour prouver qu'elle est la plus civilisée de toute la racaille ghanéenne. Les officiels ghanéens roulent en Mercedes, vivent de produits de contrebande ou d'importation directe, dédaignent la production nationale. Les femmes africaines adoptent des manières européennes et s'affublent abusivement de perruques, de parfums et d'autres bagatelles de genre mineur.

La prostitution est un mal importé d'Europe et au Ghana elle va jusqu'au détournement de mineures par des dirigeants et bourgeois sexuellement obsédés. Quant à l'habillement, il s'agit moins d'une décence exigée que d'un accoutrement ridicule qui provoque l'hilarité d'un public déprimé :

" Des hommes qui s'étaient portés en avant pour représenter les affamés arrivaient vêtus comme s'ils s'attendaient à aller au Bal du Gouverneur pour l'anniversaire de la Reine des Blancs; ils portaient de boutons de manchettes qui brillaient de façon insultante à la face d'hommes qui avaient été réduits à voler quelques picajons à leurs amis." (pp. 96-97)

Ce souci d'euphémisation filtre même à travers le langage. Celui-ci est le couronnement de tout un processus d'apprentissage assimilationniste que le ghanéen moyen s'impose pour montrer au blanc la richesse de son instruction. Mais il s'y prend si exagérément mal que son langage ne peut que toujours produire une grimace d'étonnement. Ce type de parler est entré dans les plaisanteries populaires qui s'en moquent comme source moins d'expressivité que de bouffonnerie :

" Toutes les quelques secondes, il avait un tic qui lui plissait les narines et faisait paraître ses efforts pour se donner un air important non seulement ridicule mais horripilant, horripilant, comme peuvent l'être les efforts d'un Ghanéen qui s'applique à parler comme un Anglais." (p. 33)

S'ils ont moins de succès dans le parler occidental, les "singes" ghanéens n'en gagnent pas davantage dans l'aristocratisation de leurs noms à consonance anglaise. Il est impossible de découvrir dans leurs nouvelles appellations ni le sang noir qu'ils évitent ni la culture occidentale qui leur échappe :

" Dans la forêt des noms de Blancs, certains indices proclamaient presque à voix haute: ici habite un Noir qui veut singer les Blancs. MILLS HAYFORD... PLANGE BANNERMANN... ATTON-WHITE... KUNTU-BLANKSON. ET d'autres encore, qui devaient encore plus faire pouffer de rire leurs voisins blancs... GRANTSON... FENTENGSON, et aussi un autre nommé BINFUL, autrement dit POUBELLE." (p. 145)

Parmi les mille manières de singer les blancs, la moins répugnante semble celle de porter les enfants noirs non sur le dos à la manière africaine, mais dans de "landaux" aussi blancs qu'une peau blanche et à leur donner des noms à la fois peu africains et sentant l'origine sociale de leurs parents: la fille de Koomson s'appelle "Princesse". Pour l'homme et les pauvres comme lui, l'indépendance ghanéenne n'a donc servi qu'à la création d'une classe d'africains peu africaine qui, non portée à "supprimer le scandale antérieur", s'est évertuée à "se hisser plus près de leurs anciens maîtres et de s'engraisser la panse comme eux" (p. 146).

### 3.3.2. Du socialisme au capitalisme bourgeois.

Dans ses essais politiques, N'krumah distinguait "deux colonialismes: l'un antérieur, l'autre extérieur. Le capitalisme intérieur est un capitalisme que l'on s'impose chez soi". Il a noté dans Le Consciencisme que "dans toute société non socialiste, on peut trouver deux couches: celle de l'oppressé et celle de l'opprimé, celle de l'exploiteur et celle de l'exploité". L'idéal de Nkrumah était de fonder une société communaliste sans clivages de classes et où l'exploitation systématique des moyens de production serait profitable à tout un peuple sensibilisé et actif.

Mais L'âge d'or n'est pas pour demain parle des résultats contraires à l'objectif poursuivi puisque les inégalités économiques tant craintes se sont produites au détriment d'un peuple exploité et que les hommes du pouvoir et du Parti mènent une vie princière à côté d'un peuple misérable et miséreux. Une petite minorité nage dans le luxe quand le peuple, à la limite du désespoir, "se trouve en dehors du monde éblouissant des nantis, qui fait se ronger d'envie votre famille" (p.58).

Armah n'en reste pas là, le comportement des hommes au pouvoir dément le principe même du socialisme nkrumahéen qui reste au niveau des mots. Dans les faits, ils s'engraissent de paresse et de parasitisme, se contentant de donner des directives qui se transmettent par des intermédiaires tous plus serviles les uns que les autres. Pour être socialistes, leurs mains ne sont pas devenues "plus calleuses encore que du temps où elles chargeaient des sacs sur les quais du port. Et pourtant c'était cela les socialistes de l'Afrique: gras, parfumés, onctueux, avec la douceur ancestrale des chefs de tribus qui ont vendu les leurs et tirent une félicité quasi céleste du fruit de leur commerce." (p.151) Les mains de Koomson font pleurer de dépit ceux qui triment sans profit, de même qu'elles produisent chez les humbles un sentiment de nullité.

Les biens qui ont été faussement nationalisés ont été réinvestis

dans des sociétés d'exploitation mixte comme l'U.T.C., la G.N.T.C., l'U.P.C., la C.F.A.O., dans les transports comme dans les mines, dont les profits se partagent entre les différents investisseurs aussi bien étrangers que nationaux. Les produits importés crient leur provenance capitaliste et l'on peut découvrir que l'exportation des ressources minières du Ghana est destinée à l'Occident qui sait tirer le maximum d'avantages de ses échanges commerciaux. Le peuple ghanéen ne s'y trompe guère qui sait que les leaders ne font qu'appliquer des recommandations, appelées "conseils" en termes politiques, que leurs penseurs européens leur donnent:

" Nos maîtres étaient les Blancs; nous commençons à le savoir... Ceux qui offraient d'être nos guides avaient aussi les Blancs pour maîtres, mais après la peur, ce qui était au fond de leur coeur n'était pas la haine et la colère que nous connaissions dans notre désespoir. Ils éprouvaient de l'amour. Ils éprouvaient à l'égard de leurs maîtres blancs, qui étaient aussi nos maîtres à nous, une gratitude mêlée de foi aveugle."(p.96)

Ils poussent leur amour jusqu'à vivre de l'importation de produits européens trop coûteux pour le commun des Ghanéens. Seule cette élite nationale, qui sait user si médiocrement des pouvoirs reçus du capitalisme européen, dispose nécessairement de moyens suffisants qui lui permettent de défendre son prestige et sa prédilection de " vivre au-dessus de toute cette négaille dans le vieux palais aux esclaves "(p.109). Cela n'est pas donné à tout le monde d' "envoyer ses enfants dans les écoles internationales", seule une infime minorité nantie s'autorise un gaspillage aussi inutile des ressources pour témoigner de sa puissance économique.

### 3.3.3. Changement d'hommes ou changement de régime?

Le renversement de N'krumah par son armée et sa police est conçu, dans la conscience du peuple, comme un mensonge ruminé par les sympathisants du régime pour procéder à une nouvelle épuration. C'est que rien ne semblait laisser prévoir qu'un régime aussi autoritaire puisse un jour disparaître. Mais, aussi incroyable que cela puisse paraître dans l'esprit de l'homme incrédule, les dignitaires du régime défunt sont en détention ou en fuite.

Certes, l'instant a produit une certaine douceur au peuple longtemps réifié à force de slogans peu réalistes. Mais le peuple ne croit pas tellement à ce que les choses aient à changer. La faiblesse d'imagination des manifestants de la rue d'Accra est un prélude au statu quo des moeurs ghanéennes:



" A l'exception des chants de louanges à l'égard de Nkrumah changés en concerts d'insultes, c'étaient les mêmes vieux refrains. Ils ressemblaient aux rengaines du Parti quand celui-ci avait enterré les promesses des premiers jours et était devenu le lieu où les hommes déjà gras pouvaient s'engraisser encore plus."  
(p.182)

Le changement d'hommes est un fait puisque les anciens dignitaires du régime, autrefois puissants et omnipotents, tremblent de la " vengeance de ceux qu'ils avaient bafoués "(p.186). Le changement d'hommes est un fait puisque les nouveaux visages vont tirer profit de l'exercice du pouvoir que leur laissent leurs prédécesseurs. Ce changement est une réalité puisque le "plénipotentiaire" Koomson, privé désormais de ses attributs politiques, est obligé de prendre la retraite grâce à la magnanimité de son opposant.

Mais pour l'homme et pour le peuple, rien ne peut changer dans " ce monde piteusement rétréci où le seul souci des puissants était de pouvoir utiliser la force de tout un peuple pour se remplir la panse."(p.186) N'krumah a été renversé par ses cadres militaires, ceux-là même dont il avait pu acheter la complicité à force d'avantages et de richesses. Il ne s'agit donc pas d'hommes nouveaux mais bien d'hommes aussi vieux que le despotisme de N'krumah qu'ils ont si longtemps protégé. Il semble alors qu'ils aient été forcés d'agir aussi bien par égoïsme que par insatisfaction.

L'entrée en jeu de la nouvelle administration ghanéenne ne laisse d'ailleurs aucun doute sur la nature de sa philosophie politique. Elle s'ouvre par les mêmes méthodes d'intimidation et de parasitisme. Intimidation, puisqu'il faut d'abord mettre en détention ceux qu'on a le privilège de remplacer; parasitisme, puisque le jour du coup d'Etat, aucune mesure de réforme structurale n'est annoncée. Au contraire, cette police qui a trempé dans le renversement de N'krumah, perpétue la même corruption en imposant aux chauffeurs le prix de la voie libre. Pour l'homme, témoin oculaire de cette pratique contre laquelle il s'est toujours refusé, c'est plus qu'une déception, il est abattu. Ayant espéré en l'avènement d'une ère nouvelle, l'homme chasse de sa maison la corruption incarnée par le personnage de Koomson qu'il aide à gagner la haute mer purificatrice mais il découvre dans le même temps l'inutilité de son action. A son passage, Koomson répand la corruption qu'on réclame de lui, en soudoyant successivement le veilleur du port et le matelot de son bateau.

D'ores et déjà, chez l'homme comme chez le peuple, tous convaincus de l'impossibilité d'être guéris du désespoir et de l'exploitation auxquels

ils ont été habitués, condamnent encore ce pouvoir qui a toujours servi à assurer la priorité à ceux qui l'exercent, leur permettant de se mettre au-dessus des hommes et des lois. Nourris d'une expérience aussi malheureuse que lui laisse le gouvernement déchu, le peuple ghanéen sait encore mieux que

" des hommes nouveaux auraient à leur tour entre leurs mains le pouvoir de voler les richesses de la nation et d'en user... des personnages auraient à se servir de l'autorité de l'Etat pour se débarrasser des hommes et des femmes qui leur parleraient sans flagornerie. Il n'y aurait là rien de différent."(p.186)

#### 4. L'ENGAGEMENT D'AYI KWEI ARMAH.

Dans un article sur le rôle de l'écrivain dans une jeune nation, Chinua Achebe déclare que " c'est la dignité que la plupart des peuples africains ont perdue avec la colonisation, c'est cette dignité que (les écrivains)doivent ressusciter. La pire situation qui peut arriver à un peuple est la perte de la dignité et du respect de soi. Le devoir de l'écrivain est de l'aider à la regagner en lui montrant, en termes humains, ce qui lui est arrivé, ce qu'il a perdu."(1)

La période coloniale a connu ses génies. Les seuls noms de Senghor, de Diop, d'Oyono, évoquent toute une littérature de contestation et de revalorisation de l'identité nègre. Avec l'accession des pays africains à l'indépendance, un nouveau type littéraire est apparu: le maître africain, à la fois fatigué et assoiffé de servitude et de domination, dépourvu de civilisation et refusant d'être primitif. C'est ce type de personnage africain longtemps vivant dans l'ombre du colonisateur européen, qui a réclamé son auto-détermination et qui est la cible de la littérature moderne.

Privé de la présence politique de son formateur européen, cet homme montre au monde son appétit de puissance et dans le même temps, son comportement manifeste une réelle incapacité d'affirmer son talent. Le seul nom d'Armah, pour ceux qui connaissent la littérature anglophone, évoque la révolte des nouveaux romanciers africains pour lesquels la nouvelle administration est une déception. Il évoque toute une littérature de désenchan-

---

(1) ACHEBE,C., "The role of the writer in a new nation" in KILLAM,G.D.,op.cit

Nous avons tenté la traduction de ce passage:

" It is this dignity that many African people all but lost during the colonial period and it is that they must now regain. The worst thing that can happen to any people is the loss of their dignity and self-respect. The writer's duty is to help them regain it by showing them in human terms what happened to them, what they lost."(p.8)

tement qui s'est répandu sur toute l'Afrique noire à une vitesse de météore, les indépendances n'ayant en fait réussi qu'à glaner les insuffisances politiques africaines, à susciter les rivalités ethniques au sein de territoires hétérogènes, à mettre en lumière le matérialisme des dirigeants africains qui semblent se soucier fort peu du sort de leurs populations.

Le seul nom d'Armah évoque en littérature ghanéenne la destruction d'un mythe que la fierté nationale et africaine avait cristallisé autour d'un seul homme: Kwame N'krumah. Le Ghana est sans doute le premier pays indépendant d'Afrique noire, mais si nous sommes porté à croire Armah, le Ghana est le premier pays d'Afrique corrompu, vendu au néo-colonialisme et au capitalisme occidental.

#### 4.1. Mythe et réalités ghanéennes.

Avant de parler d'Ayi Kwei Armah et de son roman, il nous paraît nécessaire de broser en grandes lignes le tableau politique du Ghana de N'krumah. Ceci, parce que la littérature nationale, dont la naissance date de la fin des années '60, a pris immédiatement pour thème, la protestation contre le régime politique mis en place à l'indépendance.

La Gold Coast, devenue indépendante en 1957, sous l'égide de Kwame N'krumah, est vite devenue le symbole de la grandeur africaine et du droit à l'auto-détermination des peuples. Désormais image d'une Afrique retrouvée toute l'intelligentsia du monde noir devait converger sur Accra où elle tenait ses réunions politiques et culturelles. N'krumah, symbole vivant du succès africain, subjuguait de son prestige les foules qui se répétaient certaines de ses phrases comme des préceptes bibliques auxquelles on devait faire foi: " Cherche d'abord le royaume politique et tout le reste te sera donné de surcroit." Les théories politiques de N'krumah, rassemblées depuis sous le titre de Consciencism devaient être adoptées par la grande majorité des leaders africains qui se proposaient de les appliquer sur leur propre pays.

Kwame N'krumah, porté au pouvoir par le peuple qui lui chantait des hosannas, imprima à son gouvernement une doctrine socialiste, la seule selon lui susceptible d'éliminer toutes les disparités sociales qui pouvaient menacer le développement du Ghana indépendant. L'existence de ces mêmes disparités dans d'autres pays africains, agrandies par l'expansionnisme économique occidental, devait lui fournir de prétexte pour prêcher l'extension de son socialisme sur toute l'étendue du continent. Car, en matière de politique extérieure, N'krumah rêvait à la création des Etats-Unis d'Afrique et ne voyait dans la création de l'Organisation de l'Unité Africaine

en 1963 que le premier pas vers le panafricanisme.

Sur le plan intérieur cependant, le socialisme de N'krumah s'est heurté à une trop forte opposition de la part des chefs coutumiers dont il venait de limiter l'influence politique. Croyant mettre un terme aux revendications indépendantistes d'autres mouvements de son pays, N'krumah éleva son Parti, la Convention People's Party, au rang de parti unique. Mais ce geste n'a fait que produire un mécontentement général de la population, soit que la dissolution de ces partis eût entraîné de lourdes épurations, soit que le peuple, longtemps déçu du socialisme dont les réalisations ne l'intéressaient pas directement, y eût vu un moyen supplémentaire de mettre le pouvoir et le Parti aux mains d'une minorité qui s'en partageait les bénéfices. Jusqu'à son éviction de la scène politique en 1966, N'krumah a toujours eu à faire face à une opposition croissante qui supportait mal son socialisme et son gouvernement dictatorial.

Mais alors que l'Afrique militante entre dans le deuil à la chute de ce grand héros du nationalisme et du panafricanisme africains, la littérature ghanéenne décrit cette période sous les couleurs les plus sinistres, dans le souci de mettre fin à cette illusion que le règne de N'krumah fut un véritable paradis. La hargne de Cameron Duodu est une démythification du prophétisme de N'krumah qui avait souhaité de faire table rase d'un passé africain pour la construction d'une Afrique socialiste. Ama Ata Aidoo, qualifiant de dictature le régime de son président, a fait vivre dans ses pièces les humbles des villes et des villages pour qui l'indépendance n'a jamais éclairé que solitude et dénuement. Kofi Awoonor a regretté la perte des valeurs dans la nouvelle société ghanéenne. Ils se sont tous acharnés, comme Ayi Kwei Armah, à décrire cette contradiction entre une image perçue de l'extérieur et une quotidienneté vécue de l'intérieur.

Lorsqu'il décrit cette quotidienneté, Armah semble se fonder moins sur la fiction que sur la réalité peut-être grossie par l'ensemble de ses compatriotes. Ce qui est sûr, c'est qu'il prend à dessein le négatif du règne de N'krumah qu'il juge plus abondant que l'ensemble des réalisations économiques de son président. Il part du principe socialiste selon lequel les revenus doivent être équitablement répartis entre les divers membres d'une communauté sans classes pour mettre en lumière l'existence des classes au Ghana victime du féodalisme bureaucratique. Ainsi donc pour Armah, le Ghana est subdivisé en deux zones franchement incompatibles: les nantis et les pauvres, les premiers vivant du labour des seconds. Les proportions y sont inégales: une grande majorité d'opprimés souffre de la cupidité d'une grande minorité d'élus qui gère à la fois le pouvoir et le Parti. Les distances entre le pouvoir et le Parti ne sont pas elles-mêmes claires

de sorte que les mêmes individus jouissent de tous les privilèges et accumulent toutes les fonctions que leur offrent le pouvoir et le Parti.

C'est dire que le Ghana n'est socialiste que de nom et que là, pas plus qu'ailleurs cependant, le peuple reste victime des indépendances et que son règne, sa "démocratie", est loin d'être atteint.

#### 4.2. Armah et la société: le désenchantement.

N'krumah et ses acolytes ont déçu les espoirs du peuple de vivre une ère nouvelle après le départ du colonisateur. Le peuple qui avait mis toute sa joie et toute sa confiance en ces leaders qui dénonçaient publiquement les habitudes chevaleresques de leurs maîtres européens vient de faire l'amère expérience d'un pouvoir confisqué par une minorité nationale égotiste. Le peuple déçu se demande avec regret " combien de temps encore l'Afrique restera-t-elle affligée de ses dirigeants?" (p.96), ces dirigeants qui ont choisi de vivre dans et par la corruption. Avec l'exercice négatif du pouvoir et la cupidité des nouveaux maîtres, le peuple vient de découvrir qu' " il existe à l'intérieur du nouveau régime une inégalité dans l'enrichissement et dans l'accaparement. Certains mangent à plusieurs rateliers et se révèlent de brillants spécialistes de l'opportunisme. Les passe-droits se multiplient, la corruption triomphe, les moeurs se dégradent. Les corbeaux sont aujourd'hui trop nombreux et trop voraces eu égard à la maigreur du butin national. Le parti, véritable instrument du pouvoir entre les mains de la bourgeoisie, renforce l'appareil de l'Etat et précise l'encadrement du peuple, son immobilisation. Le parti aide le pouvoir à tenir le peuple."(1)

Armah découvre que derrière le pouvoir, le Parti développe des slogans qui maintiennent dans la servilité et l'obéissance tout un peuple exploité. Le peuple se demande pourquoi N'krumah ne s'adresserait, en matière de politique et de révolution, de redressement moral et de dévouement à la cause nationale, aux véritables profiteurs du régime que sont les "gros hommes de loi" et les "politiciens plus gros encore".

"Le machin idéologique" est devenu le tremplin à l'opulence. Les fonctionnaires et les membres du Parti croient en l'utilité du socialisme, "en tout ce qu'il faut croire, du moment que les grosses sinécures et l'argent suivent"(p.105). Le pouvoir et le parti sont devenus indissociables en cela que dans les deux systèmes c'est porter une foi aveugle à la pensée de l' "Osagyefo". Armah démystifie la quasi-déification de N'krumah qui a

---

(1) FANON, F., *ibid.*, p.113.

fait du Ghana une véritable propriété privée en courbant le peuple sous de fausses louanges et de flatteries hypocrites:

" Aussitôt rentré, (l'homme) alluma son poste pour recevoir les dernières minutes de l'émission avec son contingent... Rituel de louanges qui ces temps-ci semblaient constituer l'essentiel des informations. Son Excellence le Président, Osagyefo, le Rédempteur, blablabla, Osagyefo, le Rédempteur, blablabla... Son Excellence le Président, blablabla..." (p.147)

Le Ghana d'Armah est un pays de mensonges. Il est dominé par une petite élite qui observe de très haut l'entortillement du peuple dans les mailles de sa misère. Ce même peuple, moins protégé par le pouvoir et mal encadré par le Parti, se heurte à cette minorité d'hommes décidés qui, en se faisant militants de la Convention People's Party, a pris le court chemin pour parvenir à des fins égoïstes. Le Ministre Koomson est un exemple parmi de nombreux autres, de ce mélange de pouvoir et de parti, de parti et d'argent.

Armah déplore ce gaspillage financier devenu symptomatique du sous-développement des pays du Tiers-Monde. Les manifestations d'apparat, la consommation de produits importés, l'organisation de fêtes circonstancielles sont autant de jouissances dilapidantes qui alourdissent davantage la pauvreté du peuple déjà affamé:

" A cause de cette victoire (d'un match de football), il y aurait une semaine de réjouissances, et pour cette raison, la prochaine semaine de Carême serait encore plus pénible." (p.147)

Cette nouvelle bourgeoisie, dont les sommes importantes sont utilisées en dépenses d'apparat comme l'achat de voitures trop luxueuses ou la construction de châteaux entraîne la diminution des réserves nationales et accule le peuple à une austérité forcée, en même temps qu'elle livre le pays à des mains étrangères. Cela, le peuple ghanéen le sait, car il a fait passer dans les plaisanteries populaires la servilité combien ridicule que les maîtres africains déploient lorsqu'ils réclament du néo-colonialisme aide et protection.

Armah condamne, malgré l'enthousiasme des premiers jours, l'indépendance ghanéenne dont la politique économique est entièrement dominée de l'extérieur par le circuit réflexif d'exportation et d'importation. Il voit dans les nouveaux dirigeants ghanéens les instruments de l'impérialisme européen de telle façon qu'il peut dire que " le monde nouveau (est) bien

à l'image de l'ancien "(p.16). Le Ghana est devenu un pays irrécupérable, il est démocratiquement mort. Ceux qui ont combattu pour sa libération ne se remettent plus de voir que la dignité du peuple est vendue par la trahison de ses leaders aliénés par la folie des grandeurs. Le peuple est victime de la complicité servile entre ses dirigeants et le néo-colonialiste européen plus présent aujourd'hui qu'il ne l'était hier. La lutte pour l'indépendance, dont le souvenir remonte aux calendes grecques, semble avoir été le dernier essoufflement d'un peuple condamné à la fatalité, à la misère, à l'exploitation.

Le peuple d'Armah n'espère plus en rien, son passé est plus que jamais décoloré par le comportement inadmissible des gens au pouvoir.

#### 4.3. L'engagement d'Armah

En choisissant de salir la mémoire d'un président déchu et en condamnant à sa naissance le nouveau régime d'Accra, Ayi Kwei Armah a inauguré le mouvement littéraire qui accusera les gouvernements africains d'avoir mal répondu aux aspirations des populations africaines. Son engagement, même s'il n'est pas actif comme celui d'Oyono ou d'autres écrivains que nous verrons dans la suite, n'en est pas moins transparent dans sa description de la misère du peuple ghanéen. L'auteur se retrouve en effet dans l'anonymat de son héros, dans le portraitisme d'Aboliga, dans le désenchantement du peuple ghanéen. L'auteur se refuse à se voir dans le comportement de personnages corrompus et hybrides, tels Koomson et ses avatars. Armah est l'opprimé par excellence, il syncrétise à lui seul tous les caractères que le désespoir conduit inéluctablement à la mort.

La dégradation des mœurs ghanéennes et l'hypocrisie des discours que Nkrumah faisait au peuple l'invitant à plus de collaboration offrent à Armah l'occasion de dénoncer l'injustice sociale qui règne au Ghana. Ayant vécu personnellement les différents âges qu'il peint dans L'âge d'or n'est pas pour demain, Armah, en très bon connaisseur de ce monde dégradé, fait un exposé très sévère sur son pays natal dont l'indépendance a été mal gérée. Contrairement à l'opinion internationale, dont les vues reposaient sur un mythe savamment construit autour d'un Nkrumah, l'auteur ghanéen décrit un Ghana mourant de corruption et de prévarication. Il prend donc le revers de la médaille ghanéenne qui ne peut plus servir de modèle à aucun pays du monde épris de justice et d'égalité sociale. Il décrit Nkrumah comme un hypocrite doublé de traître qui a soumis le pouvoir à la satisfaction de ses propres ambitions au détriment d'un peuple qu'il a immobilisé par de faux slogans. Le Ghana d'Armah

n'est ni un pays uni ni un pays libre: son âme a été vendue à l'exploitation occidentale par l'insatiété du vieux leader.

Nkrumah apparaît donc comme un nouveau colonisateur qui a fait son choix le plus rentable qu' "une fraction (de la société) produise et que l'autre vive à ses dépens". Dans ces conditions, le Ghana n'est pas un pays socialiste puisqu'une minorité dispose de tout le pouvoir et toutes les richesses de la nation.

Armah accuse l'expérience politique de Nkrumah d'avoir été un véritable échec national. Selon lui, le seul résultat du règne de Nkrumah est d'avoir aliéné tout un peuple qui vit dorénavant dans un monde où l'amour, la foi et l'espoir sont devenus des valeurs inutiles, un monde où règnent le favoritisme, le tribalisme et le paternalisme. Il accuse donc le vieux leader de s'être contredit dans son choix politique, lui qui disait naguère que "dans le socialisme, nous cherchons à accroître les moyens de production exclusivement dans l'espoir que le peuple, dont les efforts rendent la production possible, voit son niveau s'élever et sa conscience politique s'affiner." (1) Cette contradiction est manifeste dans la corruption dont semble vivre toute l'administration ghanéenne. A la limite, Armah se demande si jamais le peuple ghanéen gagnera le meilleur des mondes. Il se le demande avec tant de dépit que son sarcasme touche au délire. Le degré de son mépris envers cette société qui se dégrade irrémédiablement dans le vice n'a d'égal que la profondeur de son désenchantement, à lui qui avait peut-être trop espéré des indépendances. Dès lors, il ne se trouve aucune raison de pardonner à ses exploiters. En fin de compte, la seule différence qu'il trouve entre les nouveaux maîtres ghanéens et les anciens colonisateurs n'est que la couleur de la peau. Sinon, l'arme idéologique n'a jamais servi qu'à autoriser sous son couvert le pillage du peuple. La constatation de Fanon (2) sur les mésaventures de la conscience nationale semble se vérifier dans le contexte ghanéen, tel que décrit par Armah. Il constate en effet qu' "Avant l'indépendance, le leader incarnait en général les aspirations du peuple: indépendance, libertés politiques, dignité nationale. Mais au lendemain de l'indépendance, loin d'incarner concrètement les besoins du peuple, loin de se faire le promoteur de la dignité réelle du peuple, celle qui passe par le pain, la terre et la remise du pays entre les mains sacrées du peuple, le leader va révéler sa fonction intime: être le président général de la société de profiteurs impatients de jouir que constitue la bourgeoisie nationale."

---

(1) NKUMAH, K. Le consciencisme, op.cit., p. 91

(2) FANON, F. ibid., p. 109



Tout le pessimisme d'Armah naît de ce revers de la mentalité des Leaders ghanéens au lendemain des indépendances, une mentalité qui a vite fait d'effriter toutes les promesses alléchantes faites au peuple quelques années auparavant. L'oeuvre d'Armah est une description de la misère du peuple ghanéen dont les attentes ont été virées au désespoir par le comportement de ses leaders. Au nom du peuple dont il se fait le porte-parole, Armah manifeste le désengagement populaire vis-à-vis de ces dirigeants qui ont tué en lui toute confiance et tout esprit de participation. En bon mandataire du peuple dont il partage les peines, Armah lance un sérieux avertissement à ces hommes irresponsables que "seul le pouvoir réel dont peut se targuer un Noir est celui que donne le peuple noir." (p.97)

Armah s'adresse donc aux hommes politiques ghanéens en particulier et africains en général auxquels il reproche leur perversité et leur négligence des intérêts du peuple qu'ils ont été chargés de défendre. Il leur montre en détail les conséquences de leur méconduite sur l'esprit du peuple dont le désespoir touche au somnambulisme. Il ne les invite pas à revoir leur conduite puisque, déjà irrécupérables, ils poussent la corruption jusque dans leurs fréquentations les plus mondaines et le mensonge jusque dans les conversations les plus indiscretes.

La grande évidence qui ressort du roman d'Ayi Kwei Armah est que le peuple, désormais conscient de son sort, a découvert toutes les hypocrisies dont ses maîtres sont capables. Depuis, si leurs instructions sont suivies, elles le sont moins par fanatisme que par une perpétuelle terreur et une éternelle résignation dans lesquelles le peuple a été plongé

#### 4.4. Armah et la Critique

Même si nous ne disposons pas d'une documentation suffisamment grande pour étayer nos informations, il nous semble opportun de signaler au passage quelques lectures faites sur L'âge d'or n'est pas pour demain.

Pour Larson (1), le roman d'Armah est "une peinture d'une société aux abords du gouffre", un tableau de vices inquiétants qui révèlent de loin la décadence d'un système rongé par ses propres contradictions. L'âge d'or n'est pas pour demain "est un roman brûlant de passion et de tension, et dont le feu est si bien attisé que dans chaque mot et dans chaque phrase on perçoit les crépitements de ce qui brûle l'auteur à même sa chair..."

---

(1) LARSON, Charles R. Panorama du roman africain, Nouveaux Horizons,

Si l'on se réfère à la biographie d'Armah, on remarque effectivement qu'à 18 ans le collégien Armah a acclamé l'intronisation du leader dont il décrit la politique dix ans plus tard. L'homme est l'observateur du roman et Armah celui de la société. L'âge d'or n'est pas pour demain serait alors une autobiographie romancée.

Ama Ata Aidoo, sans nier la valeur sociale du roman d'Ayi Kwei Armah, insiste quant à elle sur le fait que son compatriote ait décidé de déverser tout son pessimisme sur son pays natal. Mais la création de ce roman est la preuve selon elle de l'implication de son auteur dans l'histoire malheureuse de son milieu naturel. Elle penche vers la sincérité des vues d'Armah puisque "peut-être que le roman est une description honnête de comment un homme a vu sa société." (1)

La morale qu'Armah lance par-dessus sa société a été découverte par la totalité de ses lecteurs. En effet, alors que le nigérian Chinua Achebe reproche à Ayi Kwei Armah d'avoir écrit un livre malsain et peu conforme au réel, Ama Ata Aidoo cite dans son article un ami anonyme qui reproche au jeune écrivain non la fausseté de ses observations mais l'exagération qu'il a imprimée à son langage. Il s'exprime en ces termes: "J'ai lu le roman...peut-être qu'il l'a écrit pour provoquer, pour irriter--mais je pense qu'il a exagéré le ton de mépris...c'est trop décousu, dans l'optique d'une observation étrangère, comme quelque reportage d'un visiteur occasionnel qui visite pour la première fois une société primitive et décide de l'exposer dans toute sa primitivité, sa nudité, etc. Je ne peux pas m'imaginer cela de la part d'un copain africain." (2)

---

(1) Ama Ata Aidoo, art. cité, p. 15

(2) Ama Ata Aidoo, art. cité. Voici le texte original que nous avons traduit: "I have since read (the) novel... maybe he wrote it to provoke, to irritate--but I think he overdid the tone of contempt... It is too aloof, in a foreign sort of way, like some report from a casual foreign visitor who is visiting a primitive society for the first time and is bent on exposing it in all its primitivity, crudity and so on. I can't imagine that from a fellow African." (p.14)

Mais aussi en qualifiant de "radicaliste" l'étudiant Armah, Ama Ata Aidoo associe la démarche d'Ayi Kwei Armah à un alignement idéologique engagé contre le socialisme de Nkrumah. L'âge d'or n'est pas pour demain serait alors une incrimination posthume d'un régime mort depuis deux ans. Seulement il n'en reste pas moins que nous demanderons à Ama Ata Aidoo de nous préciser le degré d'exagération des défauts du régime de Nkrumah puisque, sans parler explicitement du Ghana, Frantz Fanon lui-même décrit dans Les damnés de la terre (1) la même situation de dégénérescence sociale. Par ailleurs, Armah écrit sur ce qui est mort et non sur ce qui meurt.

A moins que l'auteur ne cherche à viser le gouvernement d'Achéampong à travers l'histoire de Nkrumah, L'âge d'or n'est pas pour demain ne vise pratiquement aucun système particulier. Mais il vise, en se servant de l'exemple de Nkrumah dont il dépouille l'expérience, tout régime politique qui cherche à illusionner le peuple par l'idéologie et dans l'irrespect de ses engagements. Le rappel incessant du climat général africain, de ses coups d'état et de l'incompétence de ses dirigeants fait de l'écriture d'Armah un panorama continental qui témoigne du non-alignement de l'écrivain et de sa conviction sur les visées égoïstes des idéologies africaines. C'est peut-être la raison pour laquelle l'auteur du roman évite de proposer un modèle de leader pour le redressement du Ghana, puisque le leader est un mal nécessaire dans toute société organisée. L'important pour Armah est de dénoncer un pouvoir, de quelque idéologie qu'il se réclame, dont l'exercice assure les inégalités économiques, les injustices sociales, les disparités politiques.

#### 4.5. L'exil d'Armah

La démarche d'Armah n'est pas gratuite. Elle est l'extériorisation des sentiments d'un peuple que l'esclavagisme africain a conduit à la servilité. Il s'agit en fait d'un hommage rendu à ceux qui meurent de la gloutonnerie des leaders africains. Le personnage de l'homme montre qu'au Ghana comme ailleurs, "il existe des intellectuels, des fonctionnaires, des élites sincères qui ressentent la nécessité d'une planification de l'économie, d'une mise hors-la loi des profiteurs, d'une prohibition rigoureuse de la mystification (...de) la participation massive du peuple à la gestion des affaires publiques." (2)

---

(1) Frantz Fanon est mort en 1961. Les damnés de la terre a connu une publication posthume chez François Maspéro en 1964.

(2) FANON, *ibid.*, p.117

Armah est de ces intellectuels, de ces fonctionnaires, sans ambition précise mais qui, malgré leur participation aux affaires publiques dans le plus strict respect de leur mérite, voient du mauvais oeil la course aux postes. Ces intellectuels savent qu'ils sont exploités par ceux qui répondent par l'ingratitude à la sincérité de leur dévouement. Il parle alors au nom de ses confrères de misère et s'adresse à la classe dirigeante dont il dénonce les défauts et les abus.

Armah est de ceux qui ont refusé de "faire le chien couchant" et il sait par avance qu'il s'adresse à "des personnages nouveaux (qui) se serviraient de l'autorité de l'Etat pour se débarrasser des hommes et des femmes qui leur parleraient sans flagornerie" (p.186). Or, lui comme certains de ses compatriotes comme Ama Ata Aidoo, qui ont décidé de combattre la corruption, décide d'écrire sur ce pouvoir qui ne pardonne pas. Il s'attend donc à la riposte de ceux dont il critique le comportement et prend des dispositions de sécurité en conséquence: il s'exile.

De nombreux contestataires publient leurs oeuvres "subversives" à l'étranger. Montesquieu a publié Les Lettres Persanes de Hollande, Voltaire s'est exilé en Suisse, Rousseau en Angleterre pour fuir les représailles de la monarchie française. Armah n'aurait pas échappé à la vengeance des dirigeants ghanéens s'il avait publié son roman sur leur territoire. Nous restons convaincu que L'âge d'or n'est pas pour demain a été préparé au cours des deux règnes dont il porte le contenu. Cependant, qu'il ait été écrit en partie sous Nkrumah et en partie sous Ankráh ne change rien au fait: le roman aurait été censuré, interdit même et son auteur poursuivi pour crime de lèse-majesté. Le départ d'Armah dans un pays étranger où la liberté d'expression est reconnue à tous est une aubaine sans laquelle L'âge d'or n'est pas pour demain ne nous serait pas parvenu.

L'exil d'Armah, miraculeusement déguisé sous une bourse d'études qu'il gagne dans un concours international, est une réalité. Armah s'est senti définitivement libéré qu'il a continué sa vie d'errance dans de nombreux pays, prêtant ses services à l'un ou à l'autre au hasard de nos passages, à l'exception du Ghana natal qu'il semble n'avoir plus envie de rejoindre. De retour des USA en effet, il a gagné la Tanzanie (autre pays socialiste!) où il vient de passer près d'une quinzaine d'années. L'on se demande alors si ce n'est pas par crainte de représailles politiques, après la publication de son premier roman et de Fragments, qu'il s'est décidé à rester en dehors de son pays.

Libéré du cercle infernal que constitue le pays de sa jeunesse, Arnah a voulu conserver indéfiniment "l'air du large" que le héros de L'âge d'or n'est pas pour demain avait toujours respiré sans pouvoir l'appivoiser.

Quand Ferdinand Oyono ou Ayi Kwei Armah, bien que séparés par un espace d'une douzaine d'années, décident de publier leurs oeuvres contestataires, ils traduisent les aspirations d'une génération d'hommes décidés à détruire une réalité jusque-là intouchable: le pouvoir politique. Ils prennent les devants d'une tendance littéraire qui vise la corruption des moeurs avachies par la colonisation ou le néo-colonialisme. A en croire ces écrivains, le phénomène colonial n'a pas disparu de la scène coloniale puisque des relations similaires s'établissent entre l'ancien administrateur colonial et le nouveau maître africain, de sorte que les populations toujours exploitées revivent les mêmes cauchemars d'oppression et d'asservissement. La littérature romanesque africaine, qui se veut toujours "oeil vigilant" des mutations sociales qui ne se dénombrent plus en Afrique, joue le même rôle de dénoncer la presque-immuabilité des situations coloniales et se veut toujours le porte-parole des indignations collectives et des misères du peuple, en dépit de la censure que les pouvoirs administratifs exercent sur elle.

TITRE IV  
VISION DIACHRONIQUE DE L' ENGAGEMENT

---

DANS LE ROMAN AFRICAIN

---

## 1. L'ESPOIR DE LA DECOLONISATION

Le jour où il a pris le risque de cracher à la face de la France et des Français "que sont les nègres qu'on dit français?" (1), Ferdinand Oyono manifeste l'indignation de tous les Africains que le paternalisme français endort sous une fausse reconnaissance de citoyenneté française (2). Mais au fond, il s'agit pour Ferdinand Oyono et ses compères moins de lutter pour le statut français que de déséquilibrer un système agonisant qui légifère le déracinement de tout un peuple dont on a tout pris, jusqu'à leur propre territoire. Il s'agit pour eux de montrer à certaines âmes sensibles l'inexistence effective des droits civiques et politiques chez les Africains des colonies et, en conséquence, de les réclamer comme un absolu indispensable si l'on espère encore à la possibilité d'émancipation nègre.

Dès la fin de la deuxième guerre mondiale effectivement, les puissances coloniales assouplissent leur politique coloniale et se proposent d'associer les Africains à la gestion de leurs territoires. Aussi la littérature africaine, spécialement le roman qui naît dans cette période trouble des réformes, renvoie-t-elle souvent de façon directe, comme c'est le cas pour Une Vie de Boy, aux événements politiques réels, par exemple à la nomination d'Houphouët-Boigny à un poste de ministre français. Le "péril nègre" fait son entrée en scène pour choquer la conscience coloniale.

Comme mue par les promesses politiques que les puissances coloniales font à l'Afrique colonisée, la littérature des années cinquante entreprend un mouvement de dépistage contre les abus des administrateurs coloniaux. Elle se veut contestation d'une réalité décevante que les discours officiels masquent. Dans ce contexte, Une vie de boy est un témoignage des habitudes rétrogrades que les colons

---

(1) OYONO, F. Une vie de boy, op. cit., p.13

(2) Dans son ouvrage, L'idée coloniale en France: de 1821 à 1962, la Table Ronde, Paris, 1972, page 199, Raoul Girardet note: "La constitution de 1946 met en place les institutions nouvelles de l'union française à l'ancien régime colonial caractérisé par la totale domination de la métropole et par la distinction entre deux catégories de statut juridique, celui de sujet et celui de citoyen, se trouve substitué un système d'association reposant sur une libre volonté commune et sur la notion d'égalité des droits et des devoirs; pour les départements et territoires d'outre-mer, définis comme partie intégrante de la République Française, le droit de citoyenneté est étendu à tous dans respect de la diversité de leurs cultures et de leurs intérêts."



entendent maintenir dans le moment où l'opinion internationale est informée du contraire. Toute l'oeuvre d'Oyono traduit cette rupture entre les discours officiels du gouvernement français et les pratiques obsédantes de ses représentants d'outre-mer.

Dans Le Pauvre Christ de Bomba (1956), le camérounais Mongo Bédi entreprend le même mouvement de dénonciation, qu'il avait déjà amorcé dans Ville Cruelle (1954), dans l'une de ses principales assises: le christianisme. Comme chez Oyono, le constat de Mongo Bédi est simple. Le missionnaire déblaie le terrain pour l'administrateur qui mettra en place une infrastructure d'exploitation et de domination, favorisant des bénéficiaires gratuits qui profitent aux larrons comme Janopoulos. Ils s'évertuent à prouver l'équation de Césaire selon laquelle "colonisation = chosification" et que l'on trouvera "partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires." (1)

Dans O pays, mon beau peuple (1957), Sembène Ousmane présente un roman dans lequel le héros révolté oeuvre pour l'éradication du colonialisme conçu comme un système d'aliénation économique. Ce même thème a été développé dans son célèbre Les bouts de bois de Dieu (1960) dans lequel la grève des cheminots du Dakar-Niger est une action directe contre l'exploitation économique des ressources africaines. Il n'est même pas jusqu'à la poésie de l'époque qui ne s'en prend à la colonisation puisque David Diop, auteur de Coups de pilon (1956), présente sa fureur et son courroux contre les Blancs. Chez Diop comme chez les écrivains de son temps, les Blancs "sont perçus dans leurs multiples conjurations de colonisateurs, d'esclavagistes et de missionnaires. Ils ont détruit ou bouleversé le paradis d'antan avec le matérialisme impérialiste et une philosophie égotiste et hypocrite qui se traduisent par le vol, le viol, la violence, le lynchage, la bastonnade, le meurtre, le sac des villages, la spoliation des tribus et l'humiliation. Les lieux de l'oppression des noirs sont les plantations, les mines, les camps d'épouvante, les prisons, alors que les symboles et les instruments d'humiliation sont l'esclavage, la colonisation, les chaînes, les cordes, les fers et les fouets." (2)

(1) CESAIRE, A. Discours sur le colonialisme, Présence Africaine, 1955, p.18

(2) OTO, Samuel Ade, "Coups de pilon" de David Diop, in KOM, Ambroise, éd., Dictionnaire des oeuvres littéraires négro-africaines de langue française, Naaman, 1983, pp. 152-154.

En fait, comme le note si justement vingt ans après Oyono Dominique M'Fouillou, l'expérience coloniale toujours traumatisante à l'esprit de certains romanciers contemporains a été à la base d'une littérature qui avait pour objectif de montrer "comment fut bâti l'Empire colonial et comment les hommes rendus à l'état de bêtes ont pris part, même de très loin, à des guerres occidentales (...) comment des êtres qui vivaient paisiblement ont été brusquement incorporés dans le système international de l'exploitation des hommes." (1) Ces écrivains, dans leur procès, insistent sur l'impact frivole de la colonisation sur les fondements de la vie traditionnelle africaine et concluent en conséquence sur la nécessité immédiate de bouter hors du territoire africain l'ignoble colonisateur. Ils le décrivent avec une telle antipathie qu'on sent de loin qu'il est le seul responsable de tous les maux des noirs, replié sur une discrimination raciale et une ségrégation spatiale que Mongo Beti a mises en évidence dans Ville cruelle. Dans ce roman en effet, on y trouve selon Louis-Marie Ongoum (2), peut-être mieux que dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono, "l'exploitation de l'homme noir par l'homme blanc et du Noir par le Noir, une intelligence de larrons en foire entre colonisateurs, missionnaires et commerçants--- joints à la vie d'automates dans un "univers concentrationnaire" d'hommes qui ont perdu la pureté apportée de leur forêt toute proche et avec elle, "la joie, la vraie joie, joie sans maquillage, la joie nue, la joie originelle"--- à la vie d'hommes "veules" (ayant un certain penchant pour le calcul mesquin, pour la nervosité, l'alcoolisme, d'hommes vidés de leur substance et sans raison de vivre, qui ne savent où ils vont et pourquoi ils y vont...". C'est à cette exploitation que s'attaque Jean Malonga dans Coeur d'Aryenne (1954) lorsqu'il ose mettre en doute la politique de l'Union Française, des sociétés commerciales ou de l'Eglise Catholique qui cautionne cette exploitation de tous ordres des Africains par les Européens.

Le bilan que font les romanciers africains de l'époque coloniale est plutôt négatif et ce n'est sans doute pas sans rancune qu'ils s'efforcent tous de la détruire. Certes, l'on a pu constater dans la pratique de bons administrateurs, sincèrement préoccupés du sort de leurs administrés, et souvent respectueux des coutumes locales; mais ils sont tellement peu nombreux que l'opinion littéraire refuse de les épargner de l'embargo général qu'elle décrète contre la race blanche.

- (1) M'FOUILLOU, D. La soumission, roman congolais, Paris, L'Harmattan, 1977, cité par Irène d'Almeida, in Dictionnaire des Oeuvres, op. cit. pp. 553-554.
- (2) ONGOUM, L.M. "Ville cruelle" de Mongo Beti" in Dictionnaire des Oeuvres op.cit., pp. 628-630.

Les populations africaines refusent, par le biais du roman, de toujours se complaire dans la domination et l'injustice sociale, de toujours servir de souffre-douleur aux colons irascibles, de toujours marcher sur les ruines de leur histoire, de leur culture, de leur civilisation.

La littérature romanesque africaine est donc avant tout prise de conscience de la personnalité nègre. Elle veut, par un mouvement logique inverse à l'aliénation imposée par le colonisateur, par la révolte qu'elle exprime contre le patronat européen et ses abus, par la revendication de droits civiques aux africains, par son refus de la brimade et ses souhaits de justice, réclamer l'indépendance et l'autonomie des territoires africains que les leaders politiques africains sont en train de négocier avec les gouvernements métropolitains. Trop sensibles aux changements auxquels ces négociations, souvent non-violentes, aboutissent et à la résistance à laquelle elles se heurtent de la part de colons invétérés, les auteurs de la démythification, en véritables hérauts de la cause africaine et intermédiaires entre les masses opprimées et l'intelligentsia métropolitaine suffisamment divisée, pointent le doigt sur la véritable nature du colonisateur qu'ils somment de vider les lieux. Mieux qu'un avertissement, leur langage est un grossissement souvent réaliste, souvent délibéré, de "tout ce que l'administration désigne sous l'euphémisme d'errements".

"Errements" ou non, le roman africain de la décolonisation met en cause le comportement général des Européens et dénonce les connivences tacites qui existent entre les colons et leurs mandantaires. Les écrivains africains partagent l'avertissement que Jeanson, incapable de s'expliquer l'impunité de certains administrateurs coloniaux brillant par leur violence, lance au gouvernement français qu'il taxe de complicité:

"Jour après jour, ce système développe autour de vous ses conséquences pernicieuses, jour après jour, ses promoteurs vous trahissent, poursuivant au nom de la France une politique aussi étrangère que possible, non seulement à vos véritables intérêts, mais aussi à vos exigences les plus profondes. Vous vous faites gloire de vous maintenir à distance d'un certain nombre de réalités: aussi laissez-vous les mains libres à ceux que les atmosphères malsaines ne sauraient point rebuter, puisqu'ils les créent eux-mêmes par leur propre comportement. Et si vous parvenez, apparemment, à ne pas vous salir, c'est que d'autres se salissent à votre place. Vous avez des hommes de main, et tout compte fait, c'est vous les vrais coupables: car sans vous, sans votre négligente cécité, de tels hommes ne pourraient poursuivre une action qui vous

condamne autant qu'elle les déshonore." (1)

La libération des peuples africains doit donc se faire sur un double plan: le regain d'attention de la part des gouvernements métropolitains et la participation plus active des populations colonisées contre le colonisateur. C'est tout le programme des leaders politiques africains qui négocient avec les gouvernements en même temps qu'ils déploient une vaste campagne de sensibilisation des peuples grâce auxquels la libération de l'Afrique a été possible.

## 2. LA CRISE DES INDEPENDANCES.

Il est difficile de croire que le départ des colonisateurs, naguère accusés de tous les maux de l'Afrique, et l'avènement des indépendances, qui, selon Ahmadou Kourouma dans Les soleils des indépendances, s'abattirent sur l'Afrique "comme une nuée de sauterelles", aient eu une portée messianique. Certes, ces indépendances ont produit, le jour de leur proclamation, une euphorie générale alimentée de feux d'artifice, d'hymnes nationaux et des discours officiels sur la victoire des peuples africains. Un moment, les populations libérées ont eu confiance en ceux qui avaient, pendant la période coloniale, porté leurs voix plus haut que les autres pour en dénoncer les méfaits et les ont investi de la magistrature suprême. Certains de ceux qui étaient connus dans le monde des Lettres ont embrassé la carrière politique ou diplomatique. Ces populations, s'imaginant que l'indépendance annonçait du coup une sorte d'âge d'or sous la férule de représentants nationaux, ont cru instaurer un gouvernement idéal régnant sur un peuple libéré, heureux de retrouver une sorte de paradis où tout et tout le monde meneraient une vie facile, le travail diminué, loin de lourds impôts et des emprisonnements parfois gratuits.

Ces mêmes populations vont déchanter et vite s'apercevoir, non sans quelque regret, de la grande illusion des indépendances. Dans Chomeur à Brazzaville (1977) par exemple, Pierre Biniakounou souligne que la libération de l'Afrique n'a pas entraîné la fin de l'insécurité, de la peur, de la faim, du chômage, de la souffrance, de tous les maux dont naguère le colonisateur payait les frais. L'Afrique découvre que les indépendances ont instauré des régimes de dirigeants africains qui, eux,

---

(1) JEANSON, Francis. Cette Algérie conquise et libérée, Esprit, 1950; p.624. cité par FANON, F. Peau noire, masques blancs, op.cit. pp.73-74

inaugurent un nouveau type de colonisation. Elle constate avec stupeur que l'indépendance politique n'est que, selon les propres mots de Nkrumah, "le droit de commettre nous-mêmes nos propres erreurs" (1). L'exercice du pouvoir africain se caractérise par une structure unique qui permet à des dirigeants avarés, ineptes et despotiques de transformer l'Afrique en un continent de meurtres politiques, de guerres civiles, de présidents à vie, de partis uniques, de fonctionnaires corrompus. Il est question d'un continent où la discrimination persiste, une discrimination fondée, selon Willy Umezina, sur un nationalisme mal conçu et un tribalisme rampant.

L'échec des indépendances et des nationalismes africains est un fait historique de très haute déception qui a bouleversé maint observateur. La cascade de coups d'Etat, connue dès le lendemain des indépendances trouve souvent sa justification dans l'insatiété des nouveaux dirigeants africains qui se révèlent toujours "pires que les premiers". L'instauration de gouvernements fantoches, attentifs aux revendications économiques de puissances étrangères, répond à l'idéologie bourgeoise qui a provoqué la colonisation et favorisé l'exploitation des ressources africaines. Leur pauvreté les balance dans les bras avides des industries européennes qui acceptent de couvrir leurs maigres budgets de fonctionnement moyennant des garanties politiques et économiques dont le résultat est de les appauvrir encore davantage. Ceci est d'autant plus regrettable que l'exploitation des gisements naturels profite aux pays investisseurs qui s'empressent d'encaisser des "plus-values" rapatriées en métropole et à la petite bourgeoisie nationale naissante dont l'enrichissement rapide et mystérieux contraste rigoureusement avec la misère poignante des masses rurales qui forment plus de 90% de la population totale.

Dans un contexte social aussi peu entraînant, la réalité des indépendances se montre plutôt décevante. Le coût de la vie a augmenté, le niveau de vie a baissé. En conséquence, la vieille génération, minée par des habitudes de colonisé et généralement peu encline à l'action énergique pour assurer l'avenir de la communauté, convaincue que l'indépendance a avorté, se laisse dépérir et s'enivrer. Les jeunes eux-mêmes sombrent dans le vagabondage et dans la prostitution. Les problèmes de l'exode rural ou de la délinquance juvénile augmentent face à un système social qui ne sait plus encadrer la jeunesse. Le roman de l'époque peut toujours s'appeler allégoriquement, comme l'a fait Rémy Gilbert Médou Mvomo, Afrika Ba'a.

---

(1) Discours de Nkrumah au Parlement du 10 juillet 1953, Ghana: The autobiography of Kwame Nkrumah, Nelson, 1957, p.166 de l'édition de poche. cité par BENOT, Y., op.cit., p.33.

Les premières années des indépendances africaines en milieu francophone surtout, ont brillé par une faiblesse de production littéraire. La plupart des plus grands ténors de la négritude avaient été détournés par la politique, pour se plonger dans un silence complice sous-tendu par le confort des cabinets et l'aisance matérielle qui embourgeoise. Et dans le temps où des observateurs étrangers considèrent, non sans quelque raison, que l'Afrique est mal partie (1) ou que la question toujours se pose de savoir si l'Afrique peut réellement partir (2), étant entendu qu'elle n'est même pas capable de se fabriquer une aiguille, il n'est presque personne qui puisse fournir des contre-arguments à une vision aussi pessimiste des choses. Peut-être qu'à ce moment, le bilan n'est pas encore suffisamment éloquent pour donner une juste appréciation des réalisations, mais on a déjà l'impression que les choses iront mal.

En effet, la littérature anglophone, longtemps enracinée dans le terroir africain, se colore d'un pessimisme naissant que toute la littérature africaine va développer quelques années plus tard. La littérature nigériane, représentée par les célèbres Wole Soyinka, Cyprian Ekwensi et Chinua Achebe, offre déjà, dès 1961, au grand public des personnages d'arri-  
vistes portés au pouvoir au hasard des événements. Il s'agit d'un début de contestation sociale que va porter à son plus haut niveau le ghanéen Armah dans The beautiful ones are not yet born, faisant de l'illustre N'krumah un personnage romanesque, donc grotesque, en un mouvement de répulsion qu'il partage avec son compatriote Cameron Duodu. Celui-ci en effet n'hésite pas à assimiler les discours panafricanistes du président ghanéen aux hurlements et ses élévations de voix ou de ton à un paroxysme sexuel.

Que veut Armah? Que veut Duodu? Que veulent tous les autres qui choisissent les indépendances pour thème? Ils veulent détruire un mythe selon lequel les indépendances ont apporté le bonheur au plus grand nombre de populations, ils mettent en garde ceux qui veulent regarder le brillant extérieur des dirigeants africains: à l'intérieur, les affaires marchent au pire.

Cette idée qui, selon Maryse Condé, devait servir de leit-motiv à trop de romans africains après Armah, a été reprise par de nombreux écrivains francophones qui effectuent des voyages dans des républiques imaginaires dans lesquelles toute critique semble permise. Nous pensons effectivement moins à Yambo Ouologuem dont Le devoir de violence a été couronné du prix Renaudot qu'à Ahmadou Kourouma dans Les soleils des indépendances

---

(1) DUMONT, R., L'Afrique noire est mal partie, Seuil, Paris, 1962.

(2) MEISTER, A., L'Afrique peut-elle partir?, Seuil, Paris, 1964.

ou à Alioum Fantouré dans Le Cercle des Tropiques qui, chacun à sa mesure, ont montré que la violence est inhérente à tout changement de pouvoir en Afrique et que le peuple en est toujours la première victime, tiraillé qu'il est entre les forces antagonistes qui se le disputent. Dans la même ligne qu'Armah, l'ivoirien Charles Nokan a voulu montrer dans Violent était le vent (1965), en recourant à ce déguisement romanesque des personnages fictifs que même la Côte d'Ivoire, dirigée depuis 1960 par le "sage" Houphouët-Boigny, recourait à la violence et à la torture pour mâter l'opposition.

Comme l'a constaté Ayi Kwei Armah dans L'âge d'or n'est pas pour demain, Charles Nokan a aussi découvert que les soleils de la politique ont été un leurre collectif et que les indépendances ont seulement favorisé l'émergence d'une classe égotiste et égoïste, disposant de tous les pouvoirs, de dirigeants peu soucieux des intérêts du peuple que de leurs propres intérêts. Le peuple est laissé pour compte et " les leaders africains, immensément riches, vivent dans un luxe inqualifiable au milieu des masses misérables, des paysans qui se sentent plus ou moins confusément rabaissés, brimés et surtout méprisés." (1)

Pour protéger leur rang, les dirigeants africains ont institué une justice expéditive dont les prévenus finissent toujours à la potence ou dans les prisons. A la longue, la situation des indépendances est peut-être pire que sous la colonisation. Plus d'un écrivain a déploré ce désastre politique dans plus d'un pays africain. Reconnaisant qu'en Afrique "on ne connaît qu'une seule " liberté, celle d'exploiter les pauvres ", Guy Menga explique au nom de tous les écrivains de sa génération:

" ... l'Afrique des indépendances ressemble à peu de choses près à l'Afrique de la Traite, la différence entre les deux résidant simplement dans le fait qu'au lieu de vendre à des traitants ou sous-traitants étrangers, on vend (pour rien) à la tombe ou à la fosse commune quand ce n'est pas aux bêtes féroces. Je schématise peut-être, mais en vérité il s'agit bien au fond du même problème: se débarrasser des gêneurs, des indésirables, de ceux qui peuvent empêcher l'enrichissement ou l'embourgeoisement, de ceux qui les convoitent trop, de ceux qui ne comprennent pas que la vérité des contes est toujours d'actualité, que le loup et l'agneau s'appellent en Afrique le léopard et la biche..." (2)

---

(1) NOKAN, C., Violent était le vent, Présence Africaine, Paris, 1965, p.58.

(2) MENGA, G., Kotawali, Nouvelles Editions Africaines, Dakar/Abidjan, pp.205-206.

Il va de soi qu'un tel climat politique ne recevra pas la bénédiction de l'ensemble de jeunes intellectuels formés cependant pour en assurer la pérennité. Les mouvements d'opposition vont se multiplier dans la plupart des Etats africains et, hormis ceux qui acceptent de se vendre au service d'une politique aussi médiocre, une partie non négligeable d'intellectuels ou de politiciens déçus vont instaurer les maquis où la résistance s'organise.

### 3. LE DESENCHANTEMENT.

De ces déboires collectifs est née une littérature dite de désenchantement, mettant en thème les pratiques quotidiennes révoltantes des pouvoirs institués, qui affermissent leur assise par la torture et la prison et laissent de leur passage autant de morts à venger et de blessures à cicatriser. C'est une littérature de révolte, qui fait jouer des personnages révoltés dans l'intention première d'oeuvrer au renversement de ces pouvoirs. Certes on peut dire que dans Le mandat ou dans Xala, toutes deux oeuvres du militant Sembene Ousmane, on n'y voit jamais une invitation à recourir aux armes? C'est vrai, mais Sembene ne s'élève pas moins contre ces nouveaux pouvoirs qui ont assuré l'émergence d'une classe de privilégiés, usant de la corruption pour s'enrichir, écrasant le peuple par des pratiques malhonnêtes, pouvant subir la vengeance du peuple si celui-ci décidait d'agir.

La lutte contre le pouvoir prend un visage différent lorsqu'on passe d'un pays à l'autre, d'un écrivain à un autre. Si chez Armah, l'on est ahuri par la critique du socialisme ghanéen que l'Afrique de naguère avait pris pour modèle, le roman africain se situe souvent dans le conflit idéologique entre capitalisme et socialisme, lequel conflit s'efforce de montrer que l'une ou l'autre forme se révèle inadaptée à l'Afrique. Opposant la République démocratique de la Côte des Ebènes à la République socialiste du Nigéria, Ahmadou Kourouma montre effectivement que le peuple est soit exploité au profit d'un petit nombre de privilégiés soit réduit à des conditions pires qu'il peut à la fin regretter l' "heureux" temps de la colonisation.

L'emprisonnement n'est pas le lot des seuls vieillards récalcitrants comme Fama Doumbouya, le héros de Kourouma, mais surtout de jeunes révolutionnaires connaissent la prison à un âge où tout espoir leur est permis. Que l'on pense aux héros de Mongo Beti. Dans Perpétue et l'habitude du malheur par exemple, Essola Wendelin, rubéniste dans sa jeunesse, finit par se convertir au parti unique de Baba Toura, le président sanguinaire, après six ans de détention dans les camps de concentration de Mundongo où il a été conduit pour ses activités réactionnaires. On est en droit de dire



que c'est une manie particulièrement africaine de faire sentir à l'opposition que la prison est une maison de santé où se font les lavages de cerveau. Chez Nokan comme chez Dongala, chez Beti comme chez Menga, la prison est un lieu de purification pour gens révoltés. Les dirigeants africains savent que c'est par ce seul moyen qu'ils peuvent se maintenir au pouvoir et la population ne le sait pas moins, elle qui ironise, nous prenons Daniel Ewandé à témoin, que " dans nos pays d'Afrique, souvent qualifiés à tort de sous-développés, il n'y a que de bons présidents. C'est une opinion tout à fait erronée de penser qu'il pourrait en être autrement. S'ils n'étaient pas bons, nos présidents ne pourraient pas se maintenir au pouvoir."(1) Ils poussent leur "bonté" jusqu'à proposer des postes importants à ces jeunes "étourdis" pour en acheter le silence et la complicité. Le cas le plus éloquent est celui que nous livre Nokan: le prisonnier Kossia reçoit régulièrement la visite intéressée d'une "jeune femme d'un membre très influent du parti gouvernemental" qui, joignant son charme à la suavité de son verbe, tente de convertir le détenu devant lequel elle miroite les avantages d'un poste politique, car, le président Kôtiboh "souhaite, dit-elle, que vous vous reconcilieiez avec le parti afin qu'il vous donne le ministère des Affaires étrangères."(2)

Ceci suppose que certains dirigeants africains, incompetents à diriger, corrompus jusque dans leur vie intime, ne peuvent concevoir le pouvoir autrement que par les avantages matériels qui en découlent. Il n'est donc pas étonnant que les fonctionnaires de l'Etat s'embourgeoisent si mystérieusement puisque, Frantz Fanon l'a bien souligné dans Les damnés de la terre, l'élite vorace se partage le maigre butin national sans se soucier de la misère du peuple.

Cette convoitise n'ira sans doute pas sans entrainer un mal plus grand encore, à savoir le commissionnement d'hommes incompetents et souvent peu préparés à la tête des affaires politiques et administratives. Si au lendemain des indépendances cette situation s'est expliquée par la carence des cadres nationaux bien formés, aujourd'hui cette présence se justifie par les origines népotistes, tribalistes ou régionalistes de ceux qui en bénéficient, moyen sûr d'assurer le pain à tous ces "frères" sans avoir à retirer un sou de sa propre bourse. Cette incongruité professionnelle fera dire par maint observateur que "comme il est d'usage dans ce pays, chacun ne voit dans sa fonction que le seul moyen de ramasser autant d'argent qu'il le peut, et aussi vite qu'il le peut."(3) Monge-Beti,

(1) EWANDE, D., Vive le Président, cité par CHEVRIER, J., "L'intellectuel et le pouvoir dans la littérature africaine" in Notre Librairie n°59, p.77

(2) NOKAN, op.cit., p.146.

(3) ARMAH, OP.CIT., p.128.

dans Perpétue, ne se lasse pas de déplorer une politique régionaliste qui troque les compétences contre les origines sociales ou privilégie l'appartenance au Parti unique au détriment des capacités intellectuelles.

Les romanciers africains accusent l'avènement des indépendances en Afrique d'avoir, au lieu de consoler les misères du peuple endurées sous la colonisation, perpétué l'exploitation d'un peuple qui assiste, les larmes aux yeux, à sa déchéance politique et économique. Les détournements de fonds et de dons sont monnaie courante et les fonctionnaires, peu satisfaits d'avoir pillé le patrimoine national, se retournent contre le peuple des mains duquel ils perçoivent des pots-de-vin pour chaque service rendu.

La critique devient plus explosive lorsqu'il s'agit de peindre les dictatures africaines dont l'autorité s'appuie sur une bureaucratie et une armée parasitaires, attentives au simple geste du grand chef, suffisamment actives quand il faut opérer des purges ou des exécutions. Dans Les crapauds-brousse de Tierno Monenembo, le président Sâ Matrak multiplie des répressions abusives pour protéger un pouvoir faussement menacé de coup d'Etat. Certains chefs d'Etat ont cette manie d'imaginer des complots inexistantes pour organiser des missions punitives dont le but est de dissuader d'éventuels opposants. C'est ce que souligne Mudimbe dans Le bel immonde lorsqu'il dérouille l'engrenage politique congolais prêt à broyer un grand ministre dont la disgrâce prévisible repose sur un simple soupçon.

Dans ce mécontentement général, on remarque beaucoup de jeunes intellectuels "grillés" sur le tapis, qui avaient peut-être trop attendu de la singularité de leurs diplômes. Rentrés au pays, ils se heurtent à la gourmandise de vieux "révolutionnaires" qui, se moquant de leur vieillesse, ne veulent pas céder la place à ces nouveaux "communistes" désormais gênants. Ces derniers se retrouvent affectés dans l'enseignement, à des postes politiques peu satisfaisants, ou remplissent de rôles subalternes dans les ministères. Techniciens préparés pour un métier plus noble, ils passent leur temps, selon Monenembo, à "compulser un dossier, (à) rédiger un rapport..."(1) Encore faut-il qu'ils soient embauchés, puisqu'Ibrahima Signaté dans Une aube si fragile dénonce le retard souvent délibéré dans les affectations professionnelles.

Il ne va pas sans dire qu'un tel climat politique, où règnent l'insécurité et l'injustice, produit un certain malaise dans l'esprit de ces intellectuels obligés à choisir entre la participation et la réaction. Face à un dilemme assez éprouvant, trois positions sont possibles, dit Jacques Chevrier, qui "vont du malaise à la fuite vers d'hypothétiques républiques idéales, en passant par l'arriérisme et l'opportunisme"(2). Wole Soyinka, par exemple, a créé dans Les interprètes un monde dans lequel les facultés intellectuelles n'agissent plus contre

---

(1) MONENEMBO, Tierno, Les crapauds-brousse, cité par LAMBERT Fernando, "La révolte contre les nouveaux maîtres" in Notre Librairie, n°68, 1983, p.66

(2) CHEVRIER, J., "L'intellectuel et le pouvoir", in Notre Librairie n°59, p.78.

la corruption politique. Le nigérian Ike développe quant à lui le thème des intrigues dans les élections universitaires, intrigues qui rappellent celles que les politiciens laïcs développent pendant la période électorale.

Il est donc vrai que certains intellectuels, suffisamment nombreux, se plaisent dans l'opportunisme et légitiment pour ainsi dire par leur participation aux affaires publiques de leur gouvernement la " politique qui hisse au premier rang les arrivistes et les opportunistes, qui sort du néant ou de l'ombre, à la faveur d'un coup d'Etat ou d'une machination, des gens aux agissements clownesques ou cyniques, des hommes qui font tout sauf savoir diriger un pays ou guider d'autres hommes." (1) Comme tous les arrivistes, ils se taillent leur part du butin national et tant qu'il y aura de quoi lécher, toute opposition sera contenue.

A côté de ceux-là qui "savent conduire" selon l'expression même d'Amah, il y en a d'autres qui collaborent apparemment avec le pouvoir mais mijotent en eux-mêmes une opposition discrètement agissante. Membres de partis clandestins, ils acceptent de jouer un rôle dans l'administration ou d'exercer un métier innocent, qui leur servent de paravent à leur véritable activité: la contestation politique. Si la participation à ces mouvements nous montre des cas de fonctionnaires taxés d'espionnage ou de conspiration, le roman d'Ibrahima Signaté, Une aube si fragile, parle d'un personnage, Kanfory, qui camouffle ses intentions sous le métier de réparateur de vélo et de moto. De même, dans Le bel immonde, la prostituée Ya profite de sa condition de maîtresse privilégiée du Ministre pour servir de tuyau aux rebelles de sa tribu.

La forme la plus violente de la résistance reste sans nul doute l'opposition armée dans des maquis constitués à cet effet. Plusieurs romanciers ont créé des républiques imaginaires dans lesquelles les maquisards mènent la vie dure à de politiques sanguinaires. Nécessitant le concours du peuple environnant, les maquisards sont animés par d'anciens membres du gouvernement ou hauts fonctionnaires dissidents dont la plupart vivent à l'étranger, ne laissant sur place que leurs seconds dont la loyauté à la "cause" est liée à de vieux souvenirs.. Si dans Le cercle des Tropiques l'opposition à la politique de Baré Kouré semble se faire dans les règles en dépit d'une forte trahison qui surplombe leurs rapports, Nokan, Dongala, Menga, Beti, et d'autres romanciers proposent le maquis comme une des solutions à la déconfiture d'une certaine portion de la population. Les peuples imaginaires du Kazalunda, d'Anzika, ou de la Côte des Ebènes, après avoir chassé les armes à la main le colonisateur, reprennent les mêmes armes contre leurs nouveaux maîtres qui les exploitent car, se disent-ils, " nous sommes les plus coupables, car nous continuons à perpétuer le système colonial sous son nouvel avatar, le néo-colonialisme." (2) Ils se demandent tous ce à quoi a servi leur révolution d'antan, sinon à mettre dans des places alors vacantes des larrons bien pires que les premiers.

---

(1) MENGA, G., op.cit.; p.223

(2) DONGALA, E., Un fusil dans la main, un poème dans la poche, A.Michel, 1973, p.130.

Mayéla dia Mayéla, sorti des maquis d'Afrique du Sud où il a pris part à la guerre de libération des peuples colonisés, retourne dans son Anzika natal qu'il trouve au bord du gouffre. Il va dès lors oeuvrer à la libération de son peuple opprimé par le fastidieux régime de Mohammed Boubakar qui a institué dans son pays le néo-colonialisme, l'arbitraire et la torture. Kotawali au Kazalunda, ayant fui des représailles de la part d'un gouvernement hautement policier, médiocre et avide, prompt à rompre l'opposition et lent à répondre efficacement aux aspirations d'un peuple affamé, évolue avec violence dans les forêts de son pays dans l'espoir de venger un jour autant de morts que le despotisme kazalundais a produits. Dans le roman de Mudimbe, dont la scène se joue dans l'ancienne république du Congo Belge, les rebelles combattent un gouvernement parasitaire, tribaliste et débauché qui n'a jamais connu "la justice, l'égalité, l'indépendance". L'on se sacrifie donc à mort parce que l'on sait que "les choses ne sont pas bien comme elles sont: il y a des riches et des pauvres. Les riches veillent à ce que cette distinction demeure et qu'il y ait toujours des pauvres qui soient leurs esclaves!"

(1)

Malheureusement dans ces sociétés romanesques dans lesquelles l'opposition est possible, il est presque impossible que les maquisards, en dépit de succès sporadiques sur les forces gouvernementales, réussissent à renverser les gouvernements contre lesquels ils sont en conflit. Certes l'ancien maquisard Mayéla dia Mayéla a fini par être président de la République d'Anzika; mais n'a-t-il pas lui-même été renversé par le peuple qu'il avait déçu, créant ainsi une forte opposition à son comportement, avant de se voir obligé de démissionner pour être finalement pendu? C'est donc une bien triste leçon que la chute de Mayéla qui s'est détourné du peuple après qu'il eût été investi par lui.

L'échec des maquisards provient en grande partie de ce que les gouvernements africains, se sentant menacés par une opposition toujours croissante, investissent trop dans l'armement pour dissuader d'éventuels aventuriers. Ils développent également une vaste propagande d'intimidation qui produit une forte terreur dans l'esprit du peuple craintif, de sorte que les maquisards, décidant enfin de passer à l'action, dispersés qu'ils sont pour éviter de se faire encercler et disposant généralement de peu d'armement comme on peut le voir dans Le bel immonde, se heurtent toujours à un barrage de feu ou à la passivité du peuple terrorisé par les "brigades de vigilance" comme on en rencontre dans Kotawali. Pour parer à une telle difficulté et s'assurer les meilleures chances de succès, les mouvements d'opposition mieux avertis entreprennent avant d'ouvrir des postes de commandement dans les maquis, une vaste campagne de sensibilisation et d'organisation du peuple.

Telle avait été la stratégie des opposants au régime de Kôtiboh dans Violent était le vent de Charles Nkapa, telle est la stratégie des rebelles congolais dans Le bel immonde de Mudimbe, cette stratégie a assurée la percée de Mayé-

---

(1) MUDIMBE, V.Y., Le bel immonde, Présence Africaine, Paris, 1976, p.55

la et dans la suite, celle de son successeur Marius Mouyabi dans le roman d'Emmanuel Dongala:

" Il nous faut ouvrir les yeux du peuple qui a toujours le dernier mot, le convaincre de leur montrer le chemin de la liberté."

Depuis une quinzaine d'années, l'on s'est rendu compte que les conspirations qui réussissent le mieux et sans trop de difficultés sont celles préparées par l'armée, généralement animées de meilleures intentions de remplacer un régime corrompu par un gouvernement plus humain. Mais là encore, si la critique du pouvoir militaire réclame plus d'audace et de témérité pour raisons de sécurité personnelle, ceux qui s'y aventurent comme dans Le pleurer-rire d'Henri Lopès dénoncent les mêmes défauts de dictature, d'excès de pouvoir, de dégradation sociale.

Finalement, la même opposition renaîtra dans un cycle sans fin. La montée presque surhumaine de Mayéla dia Mayéla dans le roman de Dongala, suivie de la chute presque cocasse de ce polichinelle - excusez-nous cette parodie de Mongo Betti -, s'inscrit dans cette vision pessimiste des choses qu'Armah avait inauguré dans L'âge d'or n'est pas pour demain. Aussi bien pour les sociologues que pour les littéraires, il semble que l'Afrique des indépendances ne rend possible aucun changement social et que, de coup d'Etat en coup d'Etat, de machination en machination, " ce serait une erreur, une énorme erreur de croire ... que ce changement allait apporter quelque chose de neuf."(1)

#### 4. PERSPECTIVES: FIN DU DESENCHEMENT, OUI ou NON?

Les romanciers continuent à exercer leur talent littéraire sur l'exercice du pouvoir qui, depuis Armah, n'a certainement pas changé de forme. Les gouvernements militaires se succèdent à la tête des états africains, exerçant encore sur la littérature plus de pression que ne l'ont peut-être pas fait les gouvernements civils. Ils ont prétexté le désordre national pour s'emparer, en "pères de la nation", du pouvoir qu'ils ne savent plus lâcher. Les gouvernements militaires s'appellent " Comité de résurrection nationale " dans le roman de Lopès, " Comité militaire de redressement national " dans quelque pays réel. Avec une rigueur toute militaire, ces gouvernements s'efforcent, à croire Ibrahima Ly dans Toiles d'araignées, de " tuer dans l'oeuf tout sentiment de révolte, toute expression de dignité, toute affirmation de soi." (2) Ils tendent comme une toile d'araignée, d'impitoyables pièges qui ne laissent que peu ou pas de chance à leurs victimes qui finissent dans les geôles ou à la potence.

---

(1) ARMAH, op.cit., p.186.

(2) LY, Ibrahima, Toiles d'araignées, l'Harmattan, 1982, cité par Bernard MAGNIER, "Toiles d'araignées" in Notre Librairie n°68, p.82.

De ce fait, sous une autorité aussi terroriste, il ne peut que rester une sage attitude à prendre face au pouvoir: savoir observer, pouvoir remarquer, mais ne pas critiquer. Sinon, l'on est vite ramassé par les sbires d'un Baba Toura, d'un Kôtiboh, d'un Sâ Matrak. Abou, le héros d'Amadou Kone dans Courses, averti par l'expérience mémorable de son frère Lassiman qui a été "politiquement" jeté en prison pour avoir montré plus de zèle dans la réorganisation d'une "coopérative" que les puissants du village torpillaient régulièrement", sait se complaire dans un mutisme réprobateur devant l'immobilisme administratif. Amadou Ousmane dans Le nouveau juge présente le portrait d'un justicier dont la bonne volonté se brise sur les écueils d'une hiérarchie irresponsable. S'étant fait admonester par ses *supérieurs*, Ali Yobo ne pourra pas soutenir la culpabilité du vieux secrétaire politique régional pourtant impliqué dans deux affaires ordinairement compromettantes, un détournement de fonds et un homicide.

Cette incapacité forcée d'agir laisse certainement entendre que, comme l'a constaté Armah, les gouvernements africains ont institutionnalisé le pillage des biens nationaux et que les partis politiques, uniques pour la plupart des pays, excusent certains crimes, pourvu qu'ils soient commis au nom du militantisme et sous couvert de provocation politique. C'est effectivement ainsi qu'Essola, dans Perpétue, disposant d'une carte de membre du parti de Baba Toura, peut tuer impunément son frère impliqué sûrement dans la fin tragique de leur soeur mais innocent quant à ses idées politiques:

" Je dirai dans mon rapport que votre zèle politique n'a cessé de se heurter à la malveillance d'un frère plus âgé, plus intrigant, un démagogue qui prenait plaisir à vous mettre les bâtons dans les roues partout où vous alliez exposer aux braves villageois le sens et l'utilité de l'action du parti unique et du gouvernement ... Il y a donc eu provocation politique. Votre frère était sans doute un militant de la subversion."(1)

Toutefois, si le même procès contre les excès du pouvoir africain se fait sous la plume de jeunes écrivains, il est cependant remarquable que le roman africain prépare de plus en plus une génération d'hommes sages qui, moins par résignation que par conscience professionnelle, oeuvrent pour l'instauration d'un monde meilleur. Nous avons vu chez Armah que son héros, en dépit du désespoir qui le ronge irrémédiablement refuse de sombrer dans la corruption en même temps qu'il s'applique à son travail dans les chemins de fer. Convaincus qu'il y a toujours "un monde à faire", l'hom-

---

(1) BETI, Mongo, Perpétue et l'habitude du malheur, Bichet/Pastel, Paris? 1974.

me d'Armah et les personnages d'Amadou Kone, riches de la technique et du savoir-faire qu'ils dépensent au plus fort de leurs capacités, se considèrent malgré tout comme les artisans privilégiés du développement socio-économique de leur pays, et partant, de l'Afrique toute entière. Pour cela, ils acceptent avec désintéressement, en dehors de toute forme de violence et au-delà de toute rancœur contre le pouvoir national qui les exploite. Ils constituent cette " fragile liberté qui plie, mais se détend avec une force toujours accrue, (qui) régnera sur les aveugles ténébreux." (1) Petit à petit, on parviendra à reconstruire une Afrique plus heureuse sans versement de sang inutile, la force du peuple venant finalement à bout de tout obstacle.

Il semble alors qu'il soit temps que les populations prennent conscience de la futilité des armes et qu'elles s'unissent plutôt dans l'action positive. L'on a vu qu'un soulèvement populaire réussit où les armes échouent et c'est comme une invitation à une révolution pacifique que les maquisards Kazalundais ne peuvent laisser que le feu sur leur passage. L'action politique de nos écrivains actuels est devenue une action de sensibilisation du peuple, à l'instar des littératures nationales qui s'expriment dorénavant en langues nationales accessibles à la grande majorité des lecteurs nationaux.

Mais ces littératures qui ne prétendent plus à l'universalité, se heurtent encore à la mauvaise foi des gouvernements locaux qui en contrôlent la diffusion. Dans ces conditions, nous sommes en droit de penser que la littérature, au-delà de ces problèmes de langue, sera peut-être à long terme dans l'impasse de se définir face au pouvoir politique.

Rares sont effectivement ceux qui se hasardent à mettre en doute les idéaux des régimes militaires dont la première discipline passe par la militarisation des peuples. La littérature africaine, produite par les nationaux sur le propre territoire national où ils sont majoritairement formés, se veut plus audacieuse si elle ne veut pas se laisser vaincre par le chantage politique qui s'exerce sur elle et si elle veut conserver son premier rôle, celui d'être regard sur la société qui l'a produite.

---

(1) Extrait de Toiles d'araignées, op.cit., cité par Bernard MAGNIER dans l'article cité.

C O N C L U S I O N



Au terme de ce travail, il nous est indispensable de signaler au lecteur l'existence d'autres possibilités d'approche critique pour les oeuvres que nous avons analysées. Nous nous étions proposé de limiter notre sujet à la "fonction sociale" de notre littérature, laquelle fonction a dû être appuyée par des appréciations critiques de lecteurs plus spécialistes et moins intéressés que nous-même qui présentons un mémoire. Mais il est certain que pour l'oeuvre de Ferdinand Oyono, une approche thématique donnerait des résultats non moins satisfaisants que les nôtres et qu'une étude formelle rendrait bien compte du génie créateur d'Ayi Kwei Armah. D'ailleurs les études de ce genre ont été faites. Si Minyono-Nkodo en présente quelques-unes dans son Comprendre "Le vieux nègre et la médaille" ou Jacques Chevrier dans Ferdinand Oyono, "Une vie de boy" pour l'oeuvre de l'auteur camerounais, nous rappelons qu'il existe au sein de notre université, une étude de Juvénal Rubegwa sur les procédés stylistiques dans l'oeuvre d'Armah.

Pourtant nous ne jugeons pas notre entreprise comme une parodie. Bien au contraire; nous pensons avoir atteint nos objectifs pour avoir, dans les oeuvres étudiées, distingué les différents mondes en conflit, établi les différents rapports qui s'établissent nécessairement entre le peuple et le pouvoir et prouvé que le comportement de tel groupe n'est pas une singularité isolée mais une portion de l'Histoire à une période déterminée. L'extension du phénomène colonial a fait susciter par la suite les mêmes sentiments de frustration et les mêmes aspirations à la liberté dans la conscience collective africaine. De même, la généralisation des indépendances africaines sur presque tout le continent semble avoir porté dans le même temps les peuples africains à adopter une nouvelle ligne de conduite vis-à-vis du pouvoir qu'ils venaient de conquérir à force de négociations et parfois de luttes armées. Dans tous les cas, ces situations, si différentes en nature cependant, ont abouti à un résultat identique de désolation et de dénuement pour les mêmes peuples désormais acculés à un pessimisme inhibiteur.

S'il est convaincu d'une telle argumentation, le lecteur aura remarqué que l'histoire sociale vue à travers la littérature africaine n'est pas forcément une série de développements à la fois *progressifs* et positifs, mais une suite de déboires sociaux qui vont de la dégénérescence d'une race - la noire - à l'aliénation du pouvoir africain. Et c'est là que se situent notre originalité quant à la conception du travail et notre succès quant à l'exhaustivité de notre analyse.

Dès sa naissance à nos jours, la littérature africaine a effectivement joué le rôle de redresseur de moeurs que les abus du pouvoir en place prenaient soin de déformer à son goût. De sorte que le peuple, toujours taxé de rétivité et d'ingratitude, a vécu les mêmes rigueurs d'un système presque ininterrompu d'exploitation et de domination qui l'a miné de sa personnalité. Il a été prouvé en effet que le colonialisme et le néo-colonialisme constituent un seul et même problème référé à des coordonnées différentes. Cela est d'autant plus vrai que l'hypothétique développement des pays du Tiers-Monde naguère colonisé réclame de plus en plus l'assistance technique et financière des pays occidentaux aux conditions de plus en plus contraignantes. Nous estimons avoir sensibilisé le lecteur sur la présence toujours active de l'ex-colonisateur dans les affaires économiques et politiques africaines. Ce lecteur se rendra compte que loin d'être un continent libéré, l'Afrique est une terre colonisée en cela même que son économie dépend des goûts et caprices du monde industrialisé.

Il ne va pas sans dire qu'une telle généralisation des faits que nous confions à notre analyse ne soit hasardeuse. Car, s'il est plus intéressant de remarquer la pauvreté de son pays, il est cependant moins prudent de crier la médiocrité des dirigeants d'une Afrique ambiguë à la fois mutilée et toujours exploitable. Nous prétendons nous en être tenu à l'objectivité des faits reçus des auteurs dont certains parmi eux ont payé de leur audace.

Nous n'hésitons pourtant pas à leur rendre hommage d'avoir produit des oeuvres "irrecevables" pour certaines administrations aussi bien coloniales qu'indépendantes compromises dans l'acte de ségrégation et de déviationisme politique. Nous estimons que leur entreprise a été menée pour corriger les politiques les moins innocentes et mettre en garde les personnes les moins averties.

Quant à nous, la littérature nous reste un partage d'expériences dans lequel le bon et le mauvais interviennent pour la grande leçon des observateurs. Nous avons pensé que chaque pays pris à part, chaque collectivité prise à part, chaque individu pris à part, éprouverait plus d'honneur à ne s'identifier à aucun de ces personnages barbaresques, à aucune de ces sociétés déchues, à aucune de ces nations déséquilibrées que l'activité littéraire présente à la discrétion de chaque lecteur.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES DE CREATION.

1. ACHEBE, Chinua, Le monde s'effondre, Présence Africaine, Paris, 1981.
2. ARMAH, Ayi Kwei, L'âge d'or n'est pas pour demain, Présence Africaine, 1976.
3. BETI, Mongo, Ville cruelle, Editions Africaines, Paris, 1954
4. CESAIRE, Aimé, Discours sur le colonialisme, Présence Africaine, Paris, 1955.
5. DONGALA, Emmanuel, Un fusil dans la main, un poème dans la poche, Albin Michel, Paris, 1973.
6. FANTOURE, Alioum, Le Cercle des Tropiques, Présence Africaine, Paris, 1972.
7. KOUROUMA, Ahmadou, Les soleils des indépendances, les Presses de l' Université de Montréal, Montréal, 1968.
8. MARAN, René, Batouala, véritable roman nègre, Albin Michel, Paris, 1938.
9. MENGA, Guy, Kotawali, Nouvelles Editions Africaines, Dakar/Abidjan, 1977.
10. MONTESQUIEU, Les lettres persanes, Garnier Frères, Paris, 1971.
11. MUDIMBE, Yves, Le bel immonde, Présence Africaine, Paris, 1976.
12. NOKAN, Charles, Violent était le vent, Présence Africaine, Paris, 1965.
13. OUOLOGUEM, Yambo, Le devoir de violence, Seuil, Paris, 1968.
14. OUSMANE, Sembene, Les bouts de bois de Dieu, Le livre contemporain, Paris, 1960.
15. OUSMANE, Sembene, Le mandat, Présence Africaine, Paris, 1965.
16. OUSMANE, Sembene, O pays, mon beau peuple, Amiot-Dumont, Paris, 1957.
17. OYONO, Ferdinand, Chemin d'Europe, Julliard, 1960.
18. OYONO, Ferdinand, Une vie de boy, Julliard, 1956.
19. OYONO, Ferdinand, Le vieux nègre et la médaille, Julliard, 1956.
20. TURNBULL, Chris, L'Africain désespéré, Seuil, Paris, 1965.
21. VIGNY, Alfred de, Destinées, Bordas, Paris et Montréal, 1971.

II. ETUDES.

1. ACHIRIGA, Jingiri J., La révolte des romanciers noirs de langue française, Naaman, Canada, 1973 et 1978.
2. ADOTEVI, Stanislas, Négritude et négrologues, Union Générale des Editions, Paris, 1972, inédit.
3. BAUGE-GUEYE, Martine, "La femme blanche dans le roman africain", Notre Librairie n°50, 1979, pp.95-103.
4. BENOT, Yves, Indépendances africaines, idéologies et réalités I, Maspéro, Paris, 1975.
5. BERSANI, Jacques et al. La littérature en France depuis 1945, Bordas, Paris, 1974.
6. CHEVRIER, Jacques, Ferdinand Oyono, "une vie de boy", Hatier, Paris, 1977.
7. CHEVRIER, Jacques, "Le blanc vu par le noir" in Notre Librairie n°50, 1979, pp. 56-60.
8. CHEVRIER, JACQUES, "L'intellectuel africain et le pouvoir" in Notre Librairie n°59, 1981, pp.69-81.
9. CHEVRIER, Jacques, Littérature nègre, Armand Colin, Paris, 1974.
10. CONDE, Maryse, "L'envers des mythes" in Notre Librairie n°59, 1981, pp.35-45.
11. DESCHAMPS, Hubert, Histoire générale de l'Afrique noire, de 1800 à nos jours, tome 2, Presses Universitaires Françaises, Paris, 1971.
12. DUMONT, René, L'Afrique noire est mal partie, Seuil, Paris, 1962.
13. "Engagement" in Encyclopedia Universalis, tome 5, pp.242-245.
14. "Engagement" in Le grand dictionnaire Larousse, tome 4, Larousse, Paris, 1961.
15. Evangile selon Saint Matthieu, A.Jongbloed, Pays-Bas...
16. FANON, Frantz, Les damnés de la terre, Maspéro, Paris, 1964.
17. FANON, Frantz, Peau noire, masques blancs, Seuil, Paris, 1965.
18. GIRARDET, Raoul, L'idée coloniale en France: de 1871 à 1972, La Table Ronde, Paris, 1972.
19. GOLDMANN, Lucien, Marxisme et sciences humaines, Gallimard, Paris, 1965.
20. GOLDMANN, Lucien, Pour une sociologie du roman, Gallimard, Paris, 1964.

21. GUERIN, Wilfred L., A Handbook of Critical Approaches to Literature, London: Harper and Row, 1979.
22. IKKIDEH, Ime, "Writers and values: aesthetic and ethical questions in the criticism of African literature" in Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation, Actes du colloque de Yaoundé, Présence Africaine, 1977, pp. 80-94.
23. JEANSON, Francis, Sartre, Seuil, 1980.
24. KEMP, Peter, Théorie de l'engagement, pathétique de l'engagement, Seuil, Paris, 1973.
25. KESTELOOT, Lilyan, Anthologie négro-africaine: panorama critique des prosateurs, poètes et dramaturges du vingtième siècle, Marabout, Verviers, 1978 et 1981.
26. KILLAM, G.D., éd., African Writers on African Writing, Heinemann, 1973.
27. KOM, Ambroise, éd., Dictionnaire des oeuvres littéraires négro-africaines de langue française, A.C.C.T. et Sherbrooke, 1983.
28. LAMBERT, Fernando, "La révolte contre les nouveaux maîtres" in Notre Librairie n°68, pp.63-67.
29. LARSON, Charles, Panorama du roman africain, Nouveaux Horizons, Vanves, 1975.
30. LECHERBONNIER, Bernard, Initiation à la littérature africaine, Nathan, Paris, 1977.
31. LEENHARDT, Jacques, Lecture politique du roman, Minuit, Paris, 1973.
32. LEGUM, Colin, Le panafricanisme à l'épreuve de l'indépendance, Saint-Paul, Paris, 1965.
33. MAGNIER, Bernard, "Toiles d'araignées" in Notre Librairie n°68; pp.86-87.
34. MAXIMIN, Daniel, "Critique de l'activité critique dans le Tiers-Monde noir" in Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation, Présence Africaine, Paris, 1977
34. MARCEL, Gabriel, Journal métaphysique, Gallimard, Paris, 1935.
35. MEISTER, Albert, L'Afrique peut-elle partir?, Seuil, Paris, 1966.
36. MEMMI, Albert, L'homme dominé, Gallimard, Paris, 1968.
37. MINYONO-NKODO, Matthieu-François, Comprendre "Le vieux nègre et la médaille" de Ferdinand Oyono, Saint-Paul, Paris, 1978.
38. MONTAIGNE, Essais I, Librairie Générale Française, Paris, 1972.
39. MOURALIS, Bernard, "La révolte contre le pouvoir colonial" in Notre Librairie n°68, 1983, pp57-61.

40. MSIKA, Jacques, "L'administrateur dans le roman africain, un mythe tenace" in Notre Librairie n°50, 1979, PP. 87-92.
41. NEMEYABAHIZI, Désiré, Approche sociologique du roman africain, "Un fusil dans la main, un poème dans la poche" d'Emmanuel Dongala, mémoire de licence, Ruhengeri, juin 1982.
42. NKURUMAH, Kwame, Le consciencisme, Présence Africaine, Paris, 1976.
43. NORDMANN-SEILER, Almut, La littérature néo-africaine, Presses universitaires de France, Paris, 1976.
44. OWONO, Mimboe, Ferdinand Oyono, l'homme et l'oeuvre, D.E.S. Yaoundé, 1974, inédit.
45. PAGEARD, R., Littérature négro-africaine d'expression française, l'Ecole, Paris, 1979.
46. RUBEGWA, Juvénal, Ayi Kwei Armah's Satirical Devices, monographie de fin de premier cycle, Ruhengeri, juin 1982, inédit.
47. SARTRE, Jean-Paul, Qu'est-ce que la littérature?, Gallimard, Paris, 1948.
48. SARTRE, Jean-Paul, Situations III, Gallimard, Paris, 1969.
49. SENGHOR, Léopold Sédar, Anthologie de la nouvelle poésie nègre, Presses Universitaires de France, 1969.

TABLE DES MATIERES



DEDICACE	
AVANT-PROPOS	
0. INTRODUCTION	
01. Littérature africaine et engagement: problématique de définition	1
02. Présentation et délimitation du sujet	2
03. Choix des oeuvres	4
04. Objectifs et intérêt du travail	5
05. Eléments méthodologiques	6
05.1. La critique existentialiste	7
05.2. La critique structuraliste génétique	7
05.3. Notre méthode	8
05.4. Division du travail	9
TITRE I: ENGAGEMENT EN LITTERATURE AFRICAINE	10
1. Qu'est-ce que l'engagement?	11
1.1. Définition	11
1.2. L'engagement en littérature : diverses conceptions	13
1.3. Un cas concret: l'engagement sartrien	14
2. Engagement et littérature africaine: le réveil de la conscience nègre	16
2.1. La naissance d'une littérature	16
2.2. La littérature anti-assimilationniste noire	18
2.3. La littérature africaine et la recherche des valeurs perdues	19
2.4. Le roman politique africain	22
TITRE II: FERDINAND OYONO, "UNE VIE DE BOY"	25
1. Aperçu sur l'auteur et son oeuvre	26
2. <u>Une vie de boy</u>	28
2.1. Contexte socio-historique du roman	28
2.2. Diégèse	30
3. Vision manichéiste du monde colonial	31
3.1. L'image du Noir à travers "Une vie de boy"	32
3.1.1. La bonté de Toundi	33
3.1.2. La perversité nègre	34
3.1.3. La solidarité nègre	35
3.1.4. La naïveté de Toundi	36
3.1.5. Le déracinement du Noir	38
3.1.6. Toundi, un héros masochiste	39
3.2. L'image du blanc dans "Une vie de boy "	40

3.2.1. La coalition des forces coloniales	41
3.2.2. Le sadisme colonial	43
3.2.3. Une puissance apparente du blanc	45
3.3. La démythification	46
3.3.1. La désillusion de Toundi	46
3.3.2. La destruction psycho-physiologique du Blanc	48
3.3.3. La mort de Toundi	50
3.3.3.1. La mort du père	50
3.3.3.2. La mort du héros	52
3.3.4. La mort du colon	54
4. Ferdinand Oyono et la critique	55
4.1. L'engagement d'Oyono	56
4.2. Oyono et la critique	58
4.2.1. La critique africaine	59
4.2.2. La critique occidentale	60
4.3. Le silence d'Oyono	62
TITRE III: AYI KWEI ARMAH, "L'AGE D'OR N'EST PAS POUR DEMAIN"	65
1. Aperçu sur l'auteur et son oeuvre	66
2. <u>L'âge d'or n'est pas pour demain</u>	66
2.1. Contexte socio-historique du roman	66
2.2. Diégèse	67
3. Une société en perdition	69
3.1. L'auteur et ses personnages	69
3.1.1. Les gens honnêtes	70
3.1.2. Les gens corrompus	72
3.1.3. "L'homme": héros ou anti-héros	73
3.2. L'administration de Nkrumah	75
3.2.1. Dégradation physique de l'environnement	75
3.2.2. Dégradation morale de la société	77
3.2.3. La corruption	78
3.3. Le néo-colonialisme	79
3.3.1. Occidentalisation des moeurs ghanéennes	80
3.3.2. Du socialisme au capitalisme bourgeois	82
3.3.3. Changement d'hommes ou changement de régimes	83
4. L'engagement d'Ayi Kwei Armah	85
4.1. Mythe et réalités ghanéennes	86
4.2. Armah et la société: le désenchantement	88
4.3. L'engagement d'Armah	90
4.4. Armah et la critique	92
4.5. L'exil d' Armah	94

TITRE IV: VISION DIACHRONIQUE DE L'ENGAGEMENT DANS LE ROMAN AFRICAIN	98
1. L'espoir de la décolonisation	99
2. La crise des indépendances	103
3. Le désenchantement	107
4. Perspectives: fin du désenchantement, oui ou non?	112
CONCLUSION	115
BIBLIOGRAPHIE	118
TABLE DES MATIERES	123.